

NUMÉRO SPÉCIAL ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Society

QUINZOMADAIRE LIBRE ET INDÉPENDANT

1⁹⁰
€
SEULEMENT

MARCHE
ou

CRÈVE



TRAUMATISME

21 AVRIL 2002

15 ANS APRÈS, ILS N'ONT RIEN OUBLIÉ

INFILTRÉ

LES DERNIERS JOURS DE HOLLANDE
ON A SUIVI LE 1^{ER} TOUR AVEC LE PRÉSIDENT

DU 25 AVRIL AU 8 MAI

SOCIETY N°55 - AVRIL - MAI 2017

M 04887 - 55 - F. 1,90 €





Vous pensiez savoir à quoi ressemble un smartphone ? Maintenant, imaginez une fenêtre ouverte sur demain.

Le Samsung Galaxy S8 bouscule les codes esthétiques et repousse les limites des écrans tels que vous les connaissiez.

Son écran Infinity sublime la richesse des images et offre une immersion spectaculaire. Un nouveau monde s'ouvre au creux de votre main. Sortez du cadre.

Vous ne verrez plus jamais votre smartphone de la même manière.

Unbox your phone, unbox your life.

Unbox your phone : Libérez votre smartphone. Unbox your life : Libérez votre vie.



DAS tête Galaxy S8+ : 0,260 W/kg. DAS tête Galaxy S8 : 0,315 W/kg. Le DAS (débit d'absorption spécifique des appareils mobiles) quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. L'utilisation d'un kit mains libres est recommandée. Samsung Electronics France - CS2003 - 1 rue Fructidor 93484 Saint-Ouen Cedex. RCS Bobigny 334 367 497. SAS au capital de 27 000 000 €. Visuel non contractuel. Écran simulé. **Cheil**

Galaxy S8 | S8+

Unbox your
phone

À marche forcée

Emmanuel
Macron
président.

Et toujours
en vente
jusqu'au 10 mai

NUMÉRO SPÉCIAL ★ 116 PAGES

Society

Voyage au cœur
de la France

Abonnement

Offres d'abonnement page 81

Responsable abonnement

Vincent Ruelan,

avec Zoé Poulet-Hanning

Contact:

abonnement@society-magazine.fr

9 rue de la Croix-Faubin

75011 Paris

Tél. 01 43 35 82 52

PROCHAIN NUMÉRO
En kiosque le 09/05/2017

Téléchargez l'appli Society magazine.
Et plus vite que ça.

OURS

SOCIETY, édité par SO PRESS,
S.A.S au capital de 1 021 510 euros.
RCS n° 445391196.
9 rue de la Croix Faubin 75011 Paris
Tél. 01 43 22 86 96 (préférez l'e-mail)
E-mail: prénom.nom@society-magazine.fr

RÉDACTION CONCEPTION

Directeur de la rédaction Franck Annese
Rédacteur en chef Marc Beaugé & Stéphanie Régy
Secrétaires de rédaction et rédacteurs en chef site web
Noémie Pennacino & Michaël Simolo
Directeurs artistiques Laurent Burte & Cyrille Fourmy
Graphiste Peggy Cognet
Photo Renaud Bouchez
Icono scout Julien Langendorff
Webmaster Gilles François, assisté de Andy "Aina"
Randrianarajaina
Comité de rédaction Emmanuelle Andreani-Facchin, Olivier Aumard, Joachim Barbier, Grégoire Belhoste, Paul Bemer, Vincent Berthe, François Blet, Thomas Bohbot, Pierre Boisson, Swann Borsellino, Ronan Boscher, Brice Bosco, Axel Cadieux, Florian Cadu, Arthur Cerf, Maxime Chamoux, Jean-Vic Chapus, Thomas Chatriot, Hélène Coutard, Simon Capelli-Welter, Sonia Desprez, Amelia Dollah, Maroussia Dubreuil, Lucas Duvernet-Coppola, Mathias Edwards, Ali Farhat, Mathieu Faure, Raphaël Gaftarnik, Fernando Ganzo, Cherif Ghemmour,

Christophe Gleizes, Jean-Marie Godard, Alexandre Gonzalez, Thomas Goubin, Sylvain Gouverneur, Marc Hervé, Arthur Jeanne, Damien Jeannes, Nicolas Kassis-Martov, Charles Alf Lafon, Victor Le Grand, Franck Lenfant, Eric Maggioli, Raphaël Malkin, Gaspard Manet, Anthony Mansuy, Maxime Marchon, Pierre Maturana, Antoine Mestres, Lucas Minisini, Stéphane Morot, Margherita Nasi, Maktoum Nhari, Julien Nodot, Matthieu Péicot, Alexandre Pedro, Paul Piquard, Thomas Pitrel, Jordan Pouille, Javier Prieto Santos, Vincent Riou, Adrien Rodriguez-Ares, Matthieu Rostac, Vincent Ruelan, Léo Ruiz, Adrien Toffolet, William Thorp, Anne-Charlotte Vermynck

Photographes Rémy Artiges, Renaud Bouchez, Louis Canadas, Ignacio Coló, Naomi Harris, Heida Helgadóttir, Samuel Kirszenbaum, Roger Kisby, Stacy Kranitz, Julien Mignot, Émilien Urbano

Illustrateurs Anne-Gaëlle Amiot, Mr. Choubi, Charlotte Delarue, Hector de la Vallée, Helkarava, Charlotte Lamoglia, Brecht Vandenbroucke, Alex Gamsu Jenkins, Aline Zalko

Stagiaires Benjamin Badache, Laura Fossier, Nicolas Fresco, Claire Grubesa, Paul Laroché, Anna Reynaud, Audrey Vanbrabant, Gwenaelle Wit

Super RP Yael Dorfner

Merci à Christophe Coffre

ADMINISTRATION

Président et directeur de la publication Franck Annese
Actionnaires Franck Annese, Guillaume Bonamy, Édouard Cissé, Vikash Dhorasoo, Patrice Haddad, Sylvain Hervé, Robin Leproux, Stéphane Régy, Serge Papin
Directeur général Éric Karnbauer
Directeur du développement Brieux Férot
Directeur administratif et financier Baptiste Lambert
Assistante de direction Angie Duchesne

PUBLICITÉ



9 rue de la Croix Faubin 75011 Paris
01 43 35 82 65
Directeur Guillaume Pontoire
guillaume.pontoire@sopress.net
Directeur de publicité Jean-Marie Blanc
jeanmarie.blanc@sopress.net
Directeur de clientèle Maxime Trosdorf
maxime.trosdorf@sopress.net
Chef de publicité Olivier Lega
olivier.lega@sopress.net

DIFFUSION

BO CONSEIL
Analyse Media Etude
Le Moulin 72160 Duneau
09 67 32 09 34
Directeur Otto Borsch
oborsch@boconseilame.fr

COMMUNICATION

communication@sopress.net

SYNDICATION

publishing@sopress.net



Abonnés à vie Vincent Cambon, Arielle Castellan, Yann Guérin, Christophe Kuhbier, Claude Leblanc, Erwan Maliverney, Yabon, Michel Werthenschlag.

ISSN: 2426-5780
Commission paritaire n°CPPAP: 0420 D 92677
Imprimé par Léonce Deprez ; Distribution Prestalis
Copyright SOCIETY.
Tous droits de reproduction réservés. L'envoi de tout texte, photo ou document implique l'acceptation par l'auteur de leur libre publication dans la revue. La rédaction ne peut pas être tenue responsable de la perte ou de la détérioration de textes ou photos qui lui sont adressés pour appréciation.

NOUVELLE BMW SÉRIE 4.

MADE 4 ELEGANCE.



NOUVELLE BMW SÉRIE 4 GRAN COUPÉ.

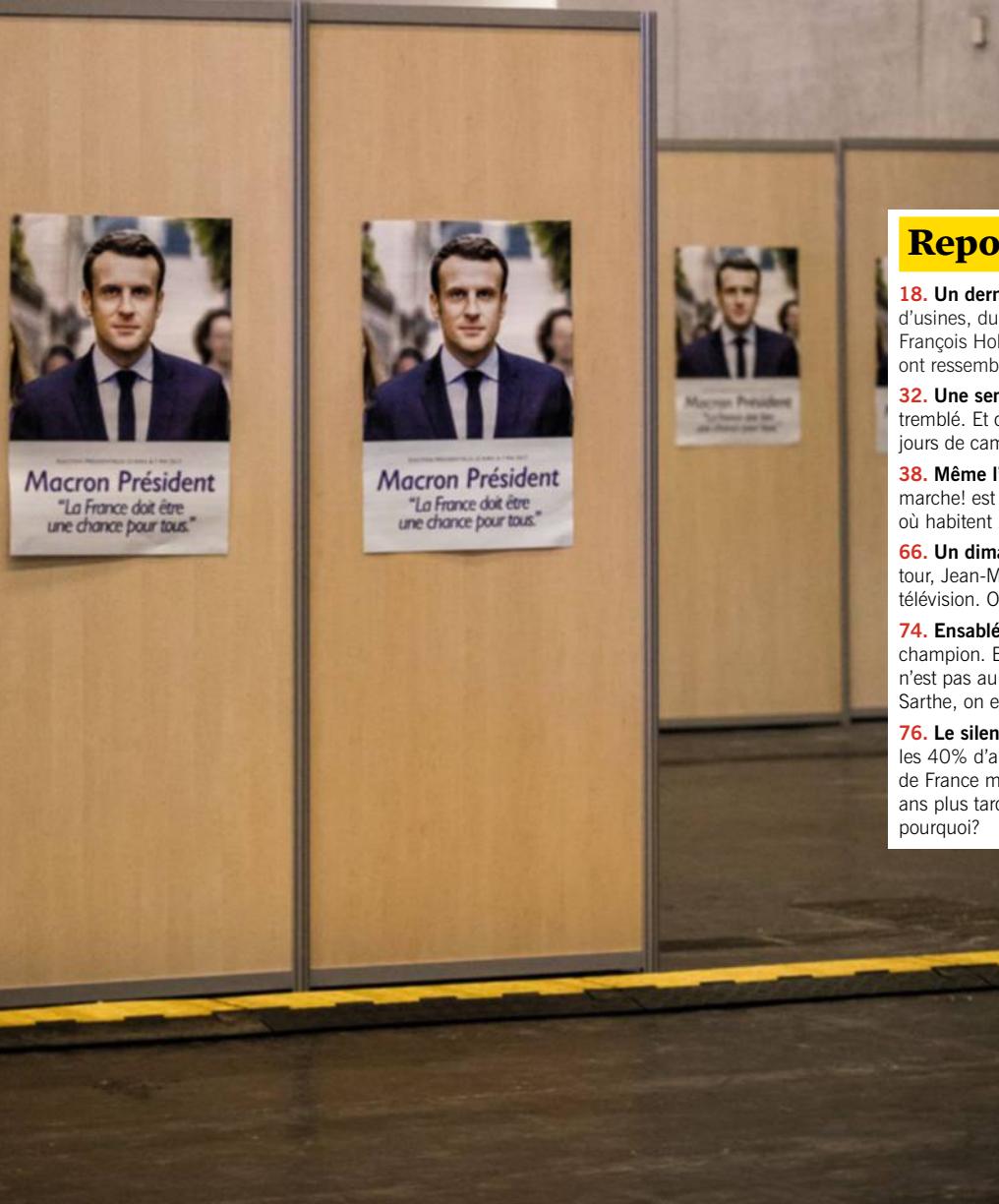
Made 4 elegance = 4 signifie élégance.

Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Gran Coupé en cycle mixte : 4 à 7,4 l/100 km. CO₂ : 106 à 172 g/km selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.



Le plaisir
de conduire

Sommaire



Portrait

42. Hue-turn. Cela a fait rire, sourire ou pleurer: Robert Hue, l'ancien secrétaire national du Parti communiste français, soutient Emmanuel Macron, l'ancien banquier. Paradoxalement? Non, logique selon lui. Explications.

Portfolio

46. Dimanche 23 avril, 20h. Quatre photographes, répartis aux quatre coins de la France, ont immortalisé pour Society l'instant précis où les résultats sont tombés. Photos de **Yohanne Lamoulère** à Marseille, **Aimée Thirion** à Lille, **Pablo Chignard** à Oullins, **Théophile Trossat** à La Rochelle.

À chaud

10. La table ronde. Politiques, chercheurs, patrons, syndicalistes... Ils rejouent le premier tour. Et se projettent sur le second.

14. Le guide de l'entre-deux-tours pour les nuls. Vous voulez savoir ce qui va se passer dans les quinze jours à venir? Alors lisez ceci.

Reportages

18. Un dernier tour avec François Hollande. Des bains de foule, des visites d'usines, du rôti de porc, des légions d'honneur, mais aussi de la gravité... Pour François Hollande, les jours précédant le premier tour de l'élection présidentielle ont ressemblé à une véritable tournée d'adieu.

32. Une semaine dans la roue d'Emmanuel Macron. Jusqu'au bout, il a tremblé. Et craint que la bulle n'explose. Du 13 au 23 avril, récit des dix derniers jours de campagne du leader d'En marche!

38. Même l'Afrique est en marche. Parce que toutes les voix comptent, En marche! est aussi parti à la pêche aux voix à l'étranger. Notamment au Sénégal, où habitent 25 000 Français.

66. Un dimanche soir à Montretout. Pendant que sa fille accédait au second tour, Jean-Marie Le Pen organisait une soirée chez lui, à Montretout, devant la télévision. Où régnait une ambiance un peu forcée.

74. Ensablé-Sur-Sarthe. Dimanche après midi, ils croyaient encore en leur champion. Et puis les résultats sont tombés comme un couperet. François Fillon n'est pas au deuxième tour de la présidentielle et dans son fief de Sablé-Sur-Sarthe, on en aurait pleuré.

76. Le silence de Grandville. En 2012, Grandville, dans l'Aube, avait frôlé les 40% d'abstention aux deux tours de la présidentielle, décrochant le record de France métropolitaine pour une commune de plus de 100 habitants. Cinq ans plus tard, le constat est implacable: l'élection ne mobilise pas plus. Mais pourquoi?

Analyses

28. Stéphane Fouks. Ancien conseiller de Lionel Jospin, ami intime de Manuel Valls, Stéphane Fouks, vice-président d'Haravas, analyse la campagne 2017. Et la chute de Benoît Hamon.

52. Valérie Igoune. Le FN a-t-il avalé la droite? Pourquoi a-t-il remplacé la gauche dans plusieurs régions? A-t-il changé ou s'est-il travesti en reprenant de vieilles méthodes? Spécialiste de l'extrême droite, l'historienne Valérie Igoune répond.

La vie politique

56. Le coming out FN. Ils ont perdu des amis, se sont brouillés avec leur famille ou se sont fait larguer par la personne qu'ils aimait depuis qu'ils ont décidé de sortir du bois et de clamer haut et fort qu'ils votent pour Marine Le Pen. Un choix qu'il est encore difficile d'assumer.

62. Souviens-toi le 21 avril 2002. Ils s'appellent Karl, Sarah et Virginie. Le 21 avril 2002, ils avaient respectivement 14, 23 et 38 ans. Ils étaient collégiens, jeune militante et cadre dans une entreprise. De gauche ou de droite. Ils sont tous descendus dans la rue pour manifester.

70. La génération Mélenchon. En 2012, il avait réalisé une OPA sur la gauche de la gauche. Cinq ans plus tard, il a fait le match jusqu'au dernier moment pour la qualification au second tour. Pour passer de 11,1% à près de 19%, Jean-Luc Mélenchon a attiré vers lui pas mal de brebis socialistes, mais pas seulement...

82. 100 choses à ne jamais faire dans la vie. "Voter Marine Le Pen" est dans la liste.

NOUVELLE BMW SÉRIE 4.

MADE 4 PERFORMANCE.



NOUVELLE BMW SÉRIE 4 COUPÉ.

Made 4 performance = 4 signifie performance.
Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Coupé en cycle mixte : 4 à 7,7 l/100 km. CO₂ : 106 à 179 g/km selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.



Le plaisir
de conduire

Réactions

Allons à l'essentiel

Et maintenant?

Experts, élus, société civile... Ils analysent les résultats du premier tour.



“Ils ont tué le père”

Mehdi Bouteaghmès, élu sans étiquette à La Courneuve (93)

Depuis la Courneuve, vous aviez senti venir le Macron/Le Pen? Macron, je l'avais totalement senti venir. Pourquoi ça marche si bien? Il reprend tous les éléments de langage des petits partis et des petites initiatives qui ont émergé en 2014. C'est l'année qui annonce tout ce qui se passe aujourd'hui en France. C'est la première fois qu'il y a eu autant de candidats et d'élus non encartés aux conseils municipaux. Quelque chose s'est joué là. Avec des discours de plus en plus indépendants, une manière de gérer et de s'exprimer de plus en plus indépendante, et puis

une prégnance des réseaux sociaux dans le débat politique. Macron a réussi à s'emparer de ça, et Mélenchon aussi, à sa manière. Ils ont tous les deux réalisé une OPA sur les partis traditionnels et, comme Le Pen, ils ont à leur manière tué le père. La présence de Marine Le Pen au second tour, c'était comme un secret de polichinelle. Tout le monde le savait, tout le monde le sentait, tout le monde s'était préparé. Je crois que les gens avaient beaucoup plus peur de Fillon que de Le Pen. Personnellement, c'était mon cas.

On a présenté Macron comme un candidat capable de séduire les jeunes de banlieue. Cela s'est avéré vrai? On a organisé un “Grand Débat de la Banlieue” à La Courneuve le 18 avril. Le représentant de Macron s'est fait sauter

dessus. Vraiment. Il s'est fait attaquer sur les questions économiques et sur les suppressions de postes dans la fonction publique. Macron séduisait beaucoup jusqu'à il y a deux mois. Sa sortie sur la colonisation a été forte, très symbolique. Après, tous les ralliements opposés, pour la plupart assez libéraux, ont éloigné cette base qu'il avait réussi à séduire. Il avait quand même fait son lancement de campagne à Bobigny. C'est pas rien. Après, Macron est rattrapé par le travail, par Hollande, par Valls, qui n'ont absolument pas bonne presse ici. Et il a été très clairement rattrapé par Mélenchon. C'est la boutade, ici: il parle à tout le monde de ce qu'ils veulent entendre. On ne sait pas comment se positionner par rapport à lui. - PB

NOUVELLES BMW SÉRIE 4.

MADE 4 MORE.



NOUVELLES BMW SÉRIE 4 CABRIOLET,
COUPÉ ET GRAN COUPÉ.

Made 4 more = 4 signifie plus.

Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Gran Coupé en cycle mixte : **4 à 7,4 l/100 km. CO₂ : 106 à 172 g/km** selon la norme européenne NEDC. Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Coupé en cycle mixte : **4 à 7,7 l/100 km. CO₂ : 106 à 179 g/km** selon la norme européenne NEDC. Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Cabriolet en cycle mixte : **4,4 à 7,6 l/100 km. CO₂ : 116 à 177 g/km** selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.



Le plaisir
de conduire

Réactions

“Les gens ont voté pour un homme ou une femme forte”

Elisa Lewis, essayiste spécialisée dans les recherches sur la démocratie participative

“Une pensée pour toutes les victimes de l’ubérisation”

Sayah Baaroun, Secrétaire Général du Syndicat des Chauffeurs Privés VTC Ile-de-France

Les VTC n'ont pas été représentés dans cette campagne du premier tour. On continue à en vouloir à Emmanuel Macron, qui s'est servi de nous, qui nous a pris comme cobaye pour étayer sa vision de la France. Macron, même au deuxième tour, restera l'une de nos cibles. D'après ce que j'ai pu entendre chez mes collègues, "notre" vote est davantage allé vers Jean-Luc Mélenchon. Peu se sont tournés vers Marine Le Pen, même si elle a publiquement déclaré qu'elle voulait "*imposer un tarif minimal*" dans le secteur des voitures VTC afin de permettre aux chauffeurs indépendants de "*vivre décemment*". J'ai une pensée pour toutes les victimes de "l'ubérisation" de la société, du service à la personne qui passe par une application, un intermédiaire roi, qui joue avec la concurrence des professionnels pour baisser les prix et nous piéger. Je pense que nous allons nous mobiliser entre les deux tours, et interpeller les deux candidats. -VLG

Lors de cette campagne, le sujet de la réforme de nos institutions a été mis sur la table. On a vu l'espérance de davantage d'engagement et de participation. En revanche, on est quand même dans un entre-deux, puisqu'on se retrouve avec deux candidats qui représentent à leur manière une envie d'explorer le cadre, mais qui ne s'intéressent pas du tout aux questions institutionnelles, et souhaitent prolonger les institutions actuelles.

La contradiction est là: 80% des gens souhaiteraient être consultés davantage sur les propositions de loi, mais 50% ont voté pour un homme ou une femme forte. - AM

“La droite est en panne idéologique”

Gaël Brustier, politologue

C'est la première fois que la droite républicaine est absente d'un second tour présidentiel: que cela signifie-t-il? Il y a une implosion du système partisan en France avec probablement la substitution d'un personnel politique à un autre, comme on a pu le voir dans d'autres crises de régime, par exemple en 1958. La droite fait d'autant plus les frais de ce changement de système qu'elle est en pleine crise existentielle. La campagne l'a montré, elle est en panne d'un point de vue idéologique et n'a pas su inventer une offre autonome qui ne soit ni sous la pression du Front National, ni en phase avec l'exercice économique du pouvoir par François Hollande et Emmanuel Macron.

D'où vient cette "crise idéologique"? C'est une crise ancienne, qui date d'il y a au moins 15 ans. La droite a cru qu'elle allait pouvoir tirer profit de La Manif pour tous pour développer ses thématiques identitaires, mais elle n'a avancé aucune proposition dans cette campagne. C'est assez nouveau pour la droite: dans cette campagne, ses thématiques identitaires et conservatrices n'ont pas réussi à acquérir de centralité. Le débat s'est fait sur des thèmes économiques et sociaux, sur la question démocratique et la contestation des élites –ce qu'on appelle l'anti-système. Il y a un moment populiste qui dessert les grands partis de gouvernement qui ont gouverné la Vème République depuis ses origines: on ne peut pas expliquer le score de la droite si on ne comprend pas cela.

Paradoxalement, n'est-ce pas justement la droite qui est plutôt en état de gagner les législatives –si l'on ajoute au score de Fillon celui de Dupont-Aignan? C'est toujours hasardeux d'additionner. Mais il y a effectivement 4 à 5% des Français qui sont séduits par les idées de Dupont-Aignan, qui constituent un cœur d'électorat assez traditionnellement gaulliste. Ils n'ont pas la même vision du rôle de la France en Europe, du rapport à l'Allemagne, des questions économiques et sociales ou de la souveraineté que François Fillon, donc on ne peut pas aussi simplement parler d'une proximité idéologique. Mais le bloc droitier reste puissant dans ce pays, bien entendu. De là à anticiper pour les élections législatives... D'autant plus qu'il y aura un président de la République qui n'aura pas de parti en arrivant à l'Elysée. Que fera la droite avec Emmanuel Macron? Est-ce qu'ils vont se rallier et conclure une alliance? C'est très difficile à dire. -BB

“Nous n'avons pas su rassembler cette majorité culturelle positive”

Eric Piolle, maire EELV de Grenoble, soutien de Mélenchon

Les résultats du premier tour sonnent-ils comme un aveu d'échec pour le mouvement écologiste? Je ne crois pas car il y avait la possibilité pour cet espace politique d'être présent au second tour et de remporter cette élection présidentielle. C'est la lecture que l'on peut avoir des résultats. À Grenoble, Mélenchon arrive devant Macron avec plus de 28% des voix, Hamon fait 10%. Au niveau national, Mélenchon a réussi à dépasser son propre camp en incarnant un espace politique plus large que celui qu'il représentait en 2012. Quand on dépasse les 15%, c'est que l'on a touché tout le monde. Et à cela, il faudrait ajouter le score de Hamon, ainsi que celui de cette partie de l'électorat qui a fait un vote tactique par peur d'un second tour Le Pen-Fillon. Si l'on prend en compte tout cela, il ressort –comme c'était prévisible– que l'espace du rassemblement citoyen, solidaire et écologiste existe et qu'il aurait pu se qualifier pour le second tour. Mais nous n'avons pas su rassembler cette majorité culturelle positive.

Critiquez-vous le choix de Hamon d'avoir maintenu sa candidature? Non, c'est une responsabilité collective. Nous savions depuis le début qu'aucun des deux ne se désisterait pour l'autre. Pour la deuxième fois de notre histoire, l'extrême droite est qualifiée au second tour de l'élection présidentielle... J'utiliserais le bulletin Macron pour faire barrage à Le Pen, même si je considère qu'il est l'ultime candidat du monde qui s'écroule.

Que peut-on désormais attendre des législatives? Qu'elles permettent de concrétiser électoralement l'avancée de cette majorité culturelle. Cela peut se cristalliser aux législatives, l'élection présidentielle n'est pas l'alpha et l'oméga de la vie politique française. Dès maintenant, nous devons nous rassembler pour construire une majorité parlementaire citoyenne, de gauche et écologiste. Les divisions de la présidentielle doivent être dépassées.

Est-ce possible d'envisager ce rassemblement avec un tel déséquilibre des forces en faveur de Mélenchon? Cela montre que la stratégie actuelle n'a pas permis d'aboutir à une victoire électorale, alors que la majorité culturelle est bel et bien là! Nous ne sommes pas dans la logique de Macron qui consiste à dire que les partis sont morts tout en faisant un rassemblement des fossiles de gauche et de droite. Il faut respecter les partis dans ce qu'ils représentent de culture historique, de permanence des valeurs, de fonction d'éducation populaire, etc. Mais ils doivent se mettre au service de projets qui les dépassent, plus larges que leur simple périmètre. Il faut aussi donner à la société civile toute sa place dans la vie publique. Il est temps de se mettre collectivement au service d'un projet qui nous déborde et qui cultive ce que nous avons en commun. – BB

Vu de Moscou

Tatiana Stanovaya, politologue et directrice du département analytique du Centre des technologies politiques, un think-tank russe

“La Russie s'est moins intéressée aux élections françaises qu'aux américaines. Cependant, après la victoire de Fillon à la primaire de la Droite, Moscou a ressenti une certaine euphorie, et a pensé que rien ne pouvait empêcher Fillon de devenir président.

La situation a changé en mars, quand il est devenu clair qu'il avait en réalité très peu de chances de gagner. Au même moment, alors que Macron a commencé monter dans les sondages, Moscou a lancé la campagne médiatique, via ses relais comme RT et Sputnik. Ensuite, le jeu a changé lorsque Vladimir Poutine a accueilli à Moscou Marine Le Pen, même si au Kremlin, on ne croit pas vraiment à sa victoire. Maintenant, Moscou doit faire un choix compliqué: soit essayer de rétablir les relations avec Macron, ou

alors jouer la provocation et tenter de favoriser Marine Le Pen. Après cette campagne active contre Macron dans les médias russes, ce sera difficile d'établir de bonnes relations entre la Russie et la France, voire même entre Poutine et Macron au niveau personnel. Et si avec Hollande, Poutine a eu un assez bon contact, avec Macron, ce sera plus difficile. En réponse, Macron a nettement durci sa rhétorique contre Moscou. Il est très probable que les relations entre les deux pays se dégradent.” - AM

Réactions

“Trois électeurs sur quatre ont dit leur volonté d'en finir avec le système politique en place”

Laurent Bigorgne, directeur de l'institut Montaigne, think tank libéral

Quel est l'enseignement principal à tirer des résultats du premier tour? Alors que toutes les démocraties du monde font face à une crise de leur système politique, la France a eu une réponse différente des autres puisqu'elle n'a choisi ni le populisme de droite, du type Trump ou Brexit, ni le populisme de gauche à la Podemos ou Syriza. Par ailleurs, ce qui dépasse tous les autres clivages, c'est celui qui se marque entre ceux qui aspirent au changement et ceux qui ont fait le choix des partis politiques classiques. Le véritable séisme, c'est que si vous additionnez le PS et Les Républicains, vous avez 25%. Cela veut dire que trois électeurs sur quatre ont dit leur volonté d'en finir avec le système politique en place.

Ces résultats valident-ils l'analyse faite par le FN et Emmanuel Macron de la recomposition du paysage politique français, et du passage d'un clivage gauche-droite à un clivage mondialiste-antimondialiste ou libéraux-antilibéraux? Cela n'a rien à voir avec le libéralisme. Si nous étions sur une révolution antilibérale, Mélenchon serait au deuxième tour, or il a plafonné. Il a plafonné quand les gens ont dit: ‘C'est quoi cette alliance bolivarienne?’ ou ‘Pourquoi devrait-on sortir de l'OTAN?’ Du côté du FN, il y a certes tout un bloc qui a toujours été étatiste, mais il y a aussi tout un tas de gens qui, comme l'était Jean-Marie Le Pen, sont sur des thèses ultralibérales. Il y a au FN des aspirations contradictoires alors que le camp de Mélenchon est plus unitaire de ce côté-là. Par ailleurs, je ne suis pas sûr non plus que tous les gens qui ont voté Macron soient des pro-

marché. Il va sans doute faire 60 ou 70% au second tour, pensez-vous que ses électeurs seront tous des libéraux?

Marine Le Pen a-t-elle une chance de l'emporter au second tour? Aucune. Il faudrait qu'elle passe de 21 à 50% alors que tous les grands responsables politiques vont appeler à voter pour le candidat républicain. Il faudrait qu'elle double son score alors qu'elle n'a ni le réservoir ni la dynamique de campagne. Tous les analystes vous diront qu'elle a fait une très mauvaise campagne. Il ne faut pas oublier qu'on la plaçait à un moment à 28% des voix au premier tour.

Cette année, les législatives ne pourraient-elles pas être plus déterminantes que la présidentielle? L'élection qui fait le pivot reste la présidentielle. Si Fillon avait été au second tour, il n'y a aucun doute sur le fait qu'il aurait pu monter une majorité. Mais ici, effectivement, il va falloir regarder les législatives. La différence entre François Bayrou en 2007 et Emmanuel Macron cette année, c'est que ce dernier est parvenu à fracturer la gauche et le centre-gauche. Lors des législatives, il y aura quatre forces politiques importantes, mais aussi le PS à surveiller. Il faudra voir s'il arrive à se relever de sa plus forte défaite depuis sa recomposition par François Mitterrand en 1971, de ce qui ressemble à la fin d'un cycle de près de 50 ans. – TP

“Si Emmanuel Macron n'intègre pas une dimension de justice sociale dans son projet, les mêmes problèmes se poseront dans cinq ans ou dans dix ans”

Jean-Marie Fardeau, ancien directeur de Human Rights Watch Paris et fondateur de l'association VoxPublic

Comment les associations et la société civile vont-elles se positionner avant le second tour? Il n'y a pas beaucoup d'ambiguïté dans le milieu associatif ou parmi les ONG: les valeurs et le projet de Marine Le Pen sont incompatibles avec leur vision des choses. Ce qui est intéressant, c'est de voir comment elles réagiront à la probable élection d'Emmanuel Macron, qui n'a jusqu'à présent rien dit de très clair. En 2012, François Hollande avait une liste de 60 engagements et tout le monde a cru pendant un an qu'il allait les mettre en œuvre, notamment sur les questions de justice sociale, droit des étrangers, etc. On a attendu, et quelque part les associations ont un peu baissé la garde. Cette fois, comme Emmanuel Macron n'a rien promis de précis, il ne bénéficiera pas du temps de latence qu'a eu Hollande parce qu'on sortait de cinq ans de Sarkozy.

Parmi ce flou, certains points vous préoccupent particulièrement? Les inégalités sociales, qui sont le moteur du vote Le Pen, le manque de perspectives pour des millions de Français et le possible accroissement du nombre de gens vivant sous le seuil de pauvreté: ne pas vouloir répondre à cette situation serait extrêmement préoccupant. La question des contrôles d'identité aussi: je suis atterré que sur ce “petit” dossier, il n'ait pas repris l'idée de récépissé alors que je le croyais beaucoup plus attentif à la situation des banlieues. Sur les questions des libertés, des mœurs,

des droits individuels –droit des femmes, des personnes homosexuelles, des différentes minorités– c'est un vrai libéral, et son discours est assez encourageant. Sur les questions de migration, il a eu un discours très technique, disant qu'il fallait renforcer Frontex, renforcer les contrôles aux frontières européennes. Un discours très Vallsiste, pour faire court. C'est très décevant qu'il n'ait pas été plus visionnaire.

Il va falloir lui mettre la pression? Venant du monde de l'entreprise, les lobbys, il sait ce que c'est. Il faut donc absolument que la société civile s'arme pour l'interpeller. Le danger que Marine Le Pen arrive un jour au pouvoir est très loin d'être écarté. Si Emmanuel Macron n'intègre pas une dimension de justice sociale et une plus grande égalité dans son projet, les mêmes problèmes se poseront dans cinq ans ou dans dix ans. - PB

“Ça paraît tellement plié d'avance”

Thierry Vedel, chercheur au Cevipof (Centre de recherche politique de Sciences Po), professeur de communication politique.

Quels ont été les enseignements en termes de communication politique lors de cette campagne? Emmanuel Macron a montré que l'on pouvait gagner sans parti, sans structure partisane. Il y avait une organisation, évidemment, mais ce n'était pas celle d'un parti de masse, de gouvernement. Jusqu'ici, il fallait conquérir un parti puis gagner une élection, ce n'est plus le cas. La comparaison que je vois, c'est avec Tony Blair, qui était également jeune et voulait réformer en douceur. Lorsqu'on regardait les études d'opinion, tous les candidats avaient des traits de personnalité très forts qui ressortaient: Fillon avait une stature d'homme d'État, Le Pen était celle qui voulait changer les choses, Hamon était honnête. Emmanuel Macron, lui, était juste considéré comme sympathique. C'est quelqu'un sur lequel on peut projeter des choses.

Quelles devront être les stratégies des deux candidats qualifiés dans l'entre-deux-tours?

C'est très dur pour Marine Le Pen, son potentiel était plus élevé mais elle n'a pas su mobiliser ses troupes. Macron n'a quasiment rien à faire, son seul risque serait une abstention élevée, donc il voudra peut-être dramatiser un peu l'enjeu pour que les gens se déplacent. Le FN, lui, va se tourner vers les fillonistes qui ne veulent pas voter Macron, vers les électeurs de Dupont-Aignan, pas forcément pour qu'ils votent pour elle, mais au moins pour qu'ils s'abstiennent. Ils vont jouer sur la défiance d'une partie des Français envers le système que représenterait Macron. L'enjeu est que Marine Le Pen ne perde pas la face, qu'elle fasse au moins 40% pour pouvoir dire qu'elle représente quatre Français sur dix. Je pense de toute façon que l'intérêt pour l'élection et la campagne va retomber, ça paraît tellement plié d'avance... Dès l'entre-deux-tours, tout le monde va se tourner vers les législatives. Le FN va essayer de renforcer sa présence là où il a fait des scores élevés. Des gens comme Wauquiez vont lancer des thèmes pour se démarquer des Républicains macronistes, qui eux vont essayer de se placer. Tout cela va déjà se jouer entre les deux tours. - TP



LES SCULPTURES DU CENTRE POMPIDOU ATTERRISSENT À LA MONNAIE DE PARIS

« À PIED D'ŒUVRE(S) »
JUSQU'AU 9 JUILLET 2017
11, QUAI DE CONTI, 75006 PARIS

MONNAIEDEPARIS.FR



FRAPPE LA MONNAIE ET LES ESPRITS

Entre-deux-tours, mode d'emploi

Une fois dissipées les quelques secondes de flottement qui ont suivi l'annonce des résultats du premier tour, les équipes de Macron et de Le Pen ont connu le vertige. Celui que l'on expérimente lorsqu'on réalise qu'une nouvelle campagne commence, concentrée sur deux semaines, et où chaque détail compte encore plus qu'auparavant. Ceux qui ont déjà vécu ce moment prodiguent leurs conseils.

PAR THOMAS PITREL

ILLUSTRATIONS: HECTOR DE LA VALLÉE POUR SOCIETY





Optimiser son temps

"Incroyable."

"Enthousiasmant." "De la pure adrénaline." Peu importe leur camp, ceux qui ont eu la chance d'être investis à plein temps dans la campagne d'un candidat qualifié pour le second tour d'une élection présidentielle

évoquent tous une période d'euphorie qui *"soude ceux qui la vivent pour toujours, à la manière des anciens combattants"*, décrit Jean-Louis Debré, double vainqueur avec Jacques Chirac en 1995 et 2002. La présidentielle a beau être la seule élection française à laisser passer deux semaines entre ses deux tours, *"c'est incroyable la vitesse à laquelle se déroulent ces quinze jours,* témoigne Franck Louvrier, directeur de la communication de Nicolas Sarkozy en 2007 et 2012. *"On ne dormait quasiment pas. D'une certaine manière, on est un peu groggy parce qu'on est toujours dans l'action, c'est difficile d'être dans la réflexion."* L'une des priorités de l'équipe est pourtant d'exploiter au mieux ces deux semaines afin de maximiser ses chances de victoire.

"Vous avez le temps de faire cinq, six, sept grandes réunions et il faut choisir très vite les destinations pour avoir le temps d'organiser la communication, les collages d'affiches", récite Jean-Louis Debré. Mais où aller? *"Il y a toujours un ou deux rassemblements franciliens"*, estime Franck Louvrier, tandis que François Rebsamen, directeur de campagne de Ségolène Royal en 2007, évoque la tradition pour le candidat PS d'organiser son dernier meeting le vendredi avant le second tour dans une grande ville socialiste comme Toulouse ou Lille. En prévision, tous les candidats bien placés posent de toute manière des options sur des réservations de lieux pour d'éventuels meetings, comme l'ont fait cette année Emmanuel Macron avec le Zénith de Toulouse ou encore le FN avec le Parc des expositions de Villepinte et une salle niçoise. C'est que là encore, il est difficile d'avoir des certitudes avant le verdict du premier tour. *"Il faut bien étudier les résultats officiels, région par région, regarder les endroits où vous faisiez des gros scores lors des élections précédentes, là où votre électorat a besoin d'être mobilisé, et y aller,* résume Franck Louvrier. *"En privilégiant les grosses villes parce que vous n'avez pas le temps pour les moyennes."* Pour ne pas s'ennuyer, prévoir également une poignée de réunions thématiques: si dans les régions agricoles on ne s'est pas déplacé pour voter, par exemple, ne surtout pas lésiner sur une petite visite d'exploitation. *"C'est simple, pendant deux semaines, c'est: réunion thématique la journée et meeting le soir, tous les jours, résume Louvrier. Avec, un jour sur deux, une matinale radio."* Les médias représentent en effet une autre façon de ratisser le plus large possible. Impossible de passer à côté d'un seul 20h, évidemment, mais ça ne s'arrête pas là. Emmanuelle Mignon, conseillère de Nicolas Sarkozy sur ses deux campagnes, se rappelle avoir elle-même *"écopé"* en 2012, passant ses nuits à répondre à toutes les demandes d'interview, *"même les plus improbables"*, avant d'apposer la signature de Nicolas Sarkozy sans prendre la peine de lui faire relire, *"parce qu'il ne faut négliger aucune voix"*. Ce n'est pas Jean-Louis Debré

qui dira le contraire. Le fidèle lieutenant de Jacques Chirac a une technique encore plus artisanale à proposer: *"Un bon truc est d'appeler tous les maires de petites communes avec lesquels vous avez de bons contacts et leur envoyer un argumentaire.*

Ils ont les listes d'émargement donc ils savent qui n'a pas voté, et ils connaissent tout le monde chez eux. S'ils peuvent aller voir Madame Michu et lui dire que ça leur ferait plaisir qu'elle aille voter pour vous, c'est déjà ça de pris."

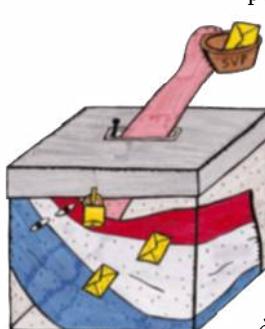


Élaborer une stratégie

La première chose que font les équipes de campagne des candidats qualifiés après avoir découvert les résultats du premier tour est certainement de déboucher une bouteille de champagne. La seconde, elle, est un peu moins glamour: il s'agit de rédiger la profession de foi du second tour. *"Elle doit être envoyée le lundi à 17h dernier délai, donc il n'y a pas de temps à perdre"*, explique Emmanuelle Mignon. Ne serait-il pas possible de la préparer à l'avance, au cas où? *"C'est ce que j'avais fait en 2007,* poursuit l'ancienne conseillère de Nicolas Sarkozy, *mais je me suis bien vite rendu compte que ça ne servait à rien."* Cette année-là, son favori siphonne les voix du FN et termine en tête avec 32% alors que tout le monde s'attendait à un raisonnable 27%. *"Tout ce que vous aviez écrit n'est alors plus dans la résonnance de la soirée électorale,* poursuit-elle. *Quand vous êtes à 32%, il faut être apaisant. C'est difficile à décrire, à peine palpable, mais vous ne pouvez plus utiliser les mêmes mots."* Selon Jean-Louis Debré, les questions à se poser avant de définir sa stratégie de l'entre-deux-tours sont les suivantes: *"Quels thèmes sont rassembleurs? Et d'abord, faut-il rassembler ou cliver? Dans tous les cas, si vous voulez rassembler, il faut être prudent parce qu'il ne faut pas non plus fâcher ceux qui vous suivent depuis le début."* C'est que l'adage selon lequel le premier tour se gagne à gauche ou à droite et le deuxième au centre n'est pas forcément vrai. *"On ne s'est rencontrés ni en 2007 ni en 2012,* assure Emmanuelle Mignon. *En 2012, on est même allés de plus en plus à droite parce que Patrick Buisson était le seul dans l'équipe à avoir une vraie stratégie."*

Après avoir passé une nuit blanche à rédiger la profession de foi de Nicolas Sarkozy

pour le second tour de 2012, Mignon a ainsi vu l'éternel artisan du rapprochement de la droite et de l'extrême droite se saisir d'un stylo rouge pour rayer toutes les propositions économiques et sociales. *"En caricaturant à peine, je me suis retrouvée avec une profession de foi de 3 000 mots maximum, en caractère 18 pour être lue par les personnes âgées, avec trois messages: 'je suis contre le mariage homosexuel', 'je suis contre l'euthanasie' et 'je suis contre le droit de vote des étrangers'."* Une fuite en avant? Pas pour tout le monde, semble-t-il: *"C'est triste à dire mais je pense que c'était quand même la bonne stratégie, parce qu'à chaque fois qu'on a fait un pas à droite, on est montés."* Cynisme, mode d'emploi.



3

Monter sur le ring

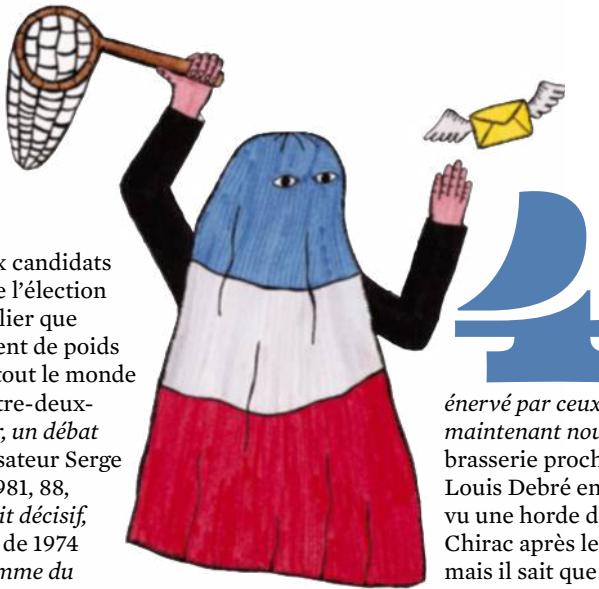
Le débat télévisé entre les deux candidats qualifiés pour le second tour de l'élection présidentielle a ceci de particulier que personne ne lui accorde vraiment de poids dans le résultat final mais que tout le monde

l'identifie comme LE grand rendez-vous de l'entre-deux-tours. "À part si l'un des deux venait à s'effondrer, un débat ne fait que renforcer les tendances, pense le réalisateur Serge Moati, qui a conseillé le candidat socialiste en 1981, 88, 95 et 2012. Mais même si je ne crois pas que ce soit décisif, il vaut mieux le gagner." Du "monopole du cœur" de 1974 au "moi, président" de 2012 en passant par "l'homme du passif" de 1981 et le "vous avez tout à fait raison monsieur le Premier ministre" de 1988, difficile de déterminer si les punchlines des candidats sont de grands moments de politique ou plutôt de grands moments de télé, mais une chose est sûre: "C'est essentiel car c'est vu par huit ou dix millions de personnes", sous-estime Jean-Louis Debré, alors que le débat a été suivi au minimum par 16,78 millions de téléspectateurs (en 1995) et jusqu'à 30 millions (en 81 et 88).

Pour préparer l'événement, les équipes des deux candidats ont plusieurs réunions programmées au CSA, lors desquelles Franck Louvrier se rappelle être allé jusqu'à discuter de "la température qu'il ferait sur le plateau". À son apparition, en 1974, le débat d'entre-deux-tours était pourtant une jungle sans règle. C'était avant l'arrivée dans le jeu de Serge Moati. "François Mitterrand détestait la télévision, ce qui lui avait porté préjudice contre Giscard, plus jeune, en 74, se souvient-il. Il fallait donc lui rendre la télévision, sinon aimable, au moins neutre. C'est pourquoi on avait proposé une vingtaine de règles à l'équipe de Giscard, qu'elle a toutes acceptées parce qu'elle pensait que son candidat ne ferait qu'une bouchée de Mitterrand." Depuis, tout est négocié, de la présence ou non de plans de coupe à la longueur de la table, et un représentant de chaque camp est présent aux côtés du réalisateur... qui lui-même peut faire débat. En 2012, Manuel Valls, pour Hollande, avait ainsi tenté de mettre Jérôme Revon sur la touche puisque ce dernier était aux manettes lors du débat Royal-Sarkozy en 2007. Sans succès.

François Mitterrand fut également le premier à répéter ses débats, assignant notamment à Laurent Fabius le rôle de Giscard avant le débat de 1981, puis préparant sa petite phrase assassine avant l'affrontement contre Chirac en 1988. "Après, Mitterrand, c'était comme Mélenchon aujourd'hui, dans un autre style, compare Moati. Ils ont une présence, une incarnation. C'est presque magique." Et pour que la magie prenne, les belligerants peuvent aujourd'hui compter sur une armée de cervaeaux dont la mission est de leur préparer des fiches argumentaires et de "deviner sur quoi l'adversaire va porter ses attaques", comme le formule Jean-Louis Debré. Emmanuelle Mignon a été chargée de cette laborieuse tâche pour Nicolas Sarkozy en 2007 et 2012. Elle se souvient aujourd'hui d'avoir participé à monter un "très beau dossier", qui anticipait notamment une attaque de Ségolène Royal sur la scolarisation des enfants handicapés en 2007. Mieux: "On avait fait un fusil à deux coups. On savait qu'elle dirait que la défiscalisation des heures sup' allait créer du chômage, puis que Nicolas Sarkozy allait répondre que Rexecode avait démontré l'inverse, puis qu'elle rétorquerait que c'était un think tank de droite, ce à quoi on avait conseillé à Sarkozy de répliquer que Rexecode était dirigé par Michel Didier, qui avait été nommé au Conseil d'analyse économique par Lionel Jospin. C'est effectivement ce qui s'est passé. Ce sont des moments où on est contents de nous."

Mais le grand débat reste avant tout une affaire de tripes. Pour Serge Moati, il ne faut plus parler de politique au candidat dans les heures qui le précédent. "En 1981, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai parlé à Mitterrand de mes parents morts, du fait qu'ils auraient été fiers de me voir à ses côtés. Ça l'a ému, il m'a aussi parlé de ses parents morts. C'est comme avec un acteur. Il faut qu'il entre en lui-même." En 1995, Lionel Jospin ne serait pas parvenu à accrocher Jacques Chirac parce que "c'était trop courtois, alors que Mitterrand refusait de serrer la main de Giscard", considère Moati, qui, en 2012, a vu entrer sur le plateau un François Hollande "déjà président, qui s'était imposé alors que Sarkozy l'avait sous-estimé". Emmanuelle Mignon n'a toujours pas compris pourquoi son champion s'était alors laissé "corneriser" sur tous les sujets par son adversaire. "L'après-midi même, en réunion, Sarkozy avait fait un one-man-show, il nous avait dit exactement ce qu'il fallait répondre sur chaque sujet, et puis le soir il a été incapable de le faire." Un acte manqué? "Je me suis longtemps dit qu'en fait, il n'avait pas vraiment envie d'être président, songe la conseillère. Et puis mon opinion a évolué. Aujourd'hui, je pense qu'il avait envie de continuer à être président mais que, en revanche, il ne voulait pas être candidat."



Draguer ses ennemis

"Lorsqu'on passe le premier tour, on est successivement heureux, fatigué et énervé. Heureux parce qu'on est qualifié, fatigué parce que la campagne a déjà été longue, et énervé par ceux qui nous ont craché dessus et veulent maintenant nous rallier." En jean et polo dans une brasserie proche de l'Assemblée nationale, Jean-Louis Debré en sourit aujourd'hui, 22 ans après avoir vu une horde de balladuriens tenter de rejoindre Chirac après le premier tour de la présidentielle 95, mais il sait que les rats finissent toujours par quitter le navire. "Vous le verrez avec ceux qui vont tenter de rejoindre Macron en disant qu'ils ne soutenaient Fillon que du bout des lèvres", prédit celui qui a laissé fuiter son soutien à l'ancien ministre de l'Économie. Si certains ralliements font donc grincer des dents, aucun candidat n'est en mesure, dans ces deux semaines de conquête tous azimuts, d'en refuser le moindre, et la plupart ne se privent pas pour draguer leurs adversaires du premier tour. En 2012, le bruit a par exemple couru dans les équipes sarkozystes que Camille Pascal et Patrick Buisson s'étaient chargés de discuter discrètement avec celles de Marine Le Pen. "Cela correspondait à une demande, pense Emmanuelle Mignon. Mon bureau était à côté du standard et toute la journée, j'entendais des appels de militants UMP qui nous suppliaient de nous allier avec le FN pour gagner l'élection." Elle, de son côté, aura passé une semaine à bûcher sur les exigences de François Bayrou à l'égard des deux candidats encore en lice. "J'étais peut-être naïve, mais il fallait tout tenter. Finalement, on avait accepté un certain nombre de concessions mais il ne les a même pas lues, et il a annoncé qu'il voterait Hollande..." Lors des deux derniers scrutins, le candidat centriste aura en effet été le trophée de chasse le plus convoité. Plus encore qu'en 2012, ses surprenants 18,5% au premier tour en 2007 auront poussé Ségolène Royal, qui n'avait que cette issue pour espérer remporter l'élection, à faire du rentre-dedans à François Bayrou. "C'était lui l'arbitre, pose François Rebsamen. Je me souviens d'une discussion très vive, lors du premier meeting après le premier tour à Valence, avec François Hollande, qui était contre l'idée d'un accord." Ce qui n'empêchera pas Royal, accompagnée de Rebsamen, d'aller sonner à la porte du futur créateur du Modem. "On avait dîné quelque part à Paris avant d'appeler François Bayrou pour lui dire que l'on était disponibles pour une rencontre, évoque le maire de Dijon. Il avait dit oui mais il y avait du monde en bas de chez lui. On a passé deux heures au téléphone à essayer de les convaincre, lui et Marielle de Sarnez, de nous recevoir. Il repoussait à chaque fois et il a fini par nous dire: 'Oh non, je ne sais pas si je peux faire ça, on va nous voir.'" Dans le camp centriste, Marielle de Sarnez, bras droit de François Bayrou, affirme qu'il n'en est rien, que la décision de ne soutenir personne avait de toute manière été prise de manière collégiale, et qu'au moment où la candidate PS sonnait en bas de chez lui, "il était en train de dîner à l'extérieur. Je ne sais pas pourquoi elle est allée le raconter parce que ce n'est pas à son honneur, ce n'est pas glorieux". Peut-être parce que lorsqu'on veut triompher, la gloire importe peu. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR TP

NEW ADVENTURE*

X-ADV

Le X-ADV est une machine au look totalement inédit.

Véritable crossover, le X-ADV a été conçu pour s'adapter à tout type d'environnement. En ville comme en balade, il se montre efficace et excitant à piloter grâce à son puissant bicylindre en ligne de 750 cm³ et sa transmission à double embrayage DCT permettant un pilotage à la fois souple ou sportif selon vos envies.

Vivez une expérience unique à bord du X-ADV lors d'un essai chez votre concessionnaire exclusif Honda !



*L'ESPRIT D'AVVENTURE







Des bains de foule, des visites d'usines, du rôti de porc, des légions d'honneur, mais aussi de la gravité... Pour François Hollande, les jours précédant le premier tour de l'élection ont ressemblé à une véritable tournée d'adieu. Reportage dans les pas du futur ex-président normal.

PAR JOACHIM BARBIER

PHOTOS : GUILLAUME BINET (MYOP) POUR SOCIETY

UN DERNIER POUR LA ROUTE

E

lle est pressée derrière la barrière de sécurité et regarde le président s'éloigner, emporté par les demandes de selfies des habitants de Clichy et Montfermeil. Contrairement à eux, elle voulait d'abord lui parler. *“J'ai besoin d'un appartement.”* Cela fait dix minutes qu'il multiplie les arrêts au stand, un selfie, une photo avec des mamans, une caresse sur la joue d'un enfant, protégé par son service de sécurité un brin tendu. Un homme s'avance: *“Monsieur le président, c'est plus possible tous ces enfants qui meurent en Afrique.”* Le président: *“Ah oui, la sécheresse...”* *“Non, les naufragés, tous ces enfants qui meurent en mer.”* Le président: *“Ah oui, c'est terrible, il faut les fixer sur place.”* Pour la première fois de la journée, François Hollande est légèrement déstabilisé. Quelques minutes plus tôt, il avait retourné une poignée d'habitants de Montfermeil venus profiter de sa présence pour manifester contre la fermeture de la mosquée de la ville, un sticker “Prier est un droit” collé au portable porté à bout de main. Quand leur maire a pris la parole sur l'estrade montée le long de l'avenue Jean-Moulin, ils l'ont copieusement hué. Le maire, Xavier Lemoine, a essayé de faire bonne figure, comme si de rien n'était, et même tenté l'humour mais tout est tombé à plat, engoncé dans une raideur caricaturale de haut fonctionnaire qu'il n'a peut-être jamais été. À l'opposé de l'hôte du jour, à l'aise dans cette terre de prétendues racailles et de communautarisme menaçant, venu inaugurer les *Chroniques de Clichy-Montfermeil*, une fresque initiée par Ladj Ly et JR, le street artist préféré des hommes politiques. Hollande a célébré le chemin parcouru depuis les émeutes de 2005. Avant: rage-colère-doutes-relégation. Aujourd'hui: *“Cette fresque qui rentre dans le patrimoine national, bientôt le tramway, ces entreprises qui vont arriver et l'espérance qui se lève.”* Les gens ont applaudi. Et puis Hollande est descendu discuter avec ceux qui réclamaient le respect de leur droit à prier.

Il leur a rappelé que ce n'était pas un droit constitutionnel mais qu'il avait confiance dans l'issue de leur demande. Ils ont encore applaudi. Peut-être le couplage attention/fonction. Et puis retour vers la foule, maintenue à distance derrière les barrières. Selfie avec une jeune fille voilée. *“Jamais je n'aurais fait un selfie avec Xavier Lemoine”*, dit-elle en regardant fièrement son trophée présidentiel. Cela fait dix minutes qu'il aurait dû partir mais Biron, qui se présente comme le maire non officiel du quartier, lui a demandé de venir faire la bise à sa mère. Il y est allé, l'a embrassée, elle a affectueusement posé ses mains rongées par la lèpre sur ses épaules. Respect présidentiel: *“Il est quand même fort de m'avoir emmené ici.”*

Une heure auparavant, il était à Aubervilliers pour célébrer *“l'excellence française dans le domaine des sciences sociales”*. L'inauguration du premier bâtiment du Campus Condorcet, que le président de l'institution a déjà qualifié de *“Harvard français”*. Ça coûte cher un *“Harvard français”*, et donc autant de discours que de lignes de financement et de collectivités. À chacun son tour, pour remercier les uns et les autres d'avoir mis quelques millions dans la tontine. La maire d'Aubervilliers, la vice-présidente de la région Île-de-France, l'adjointe à la mairie de Paris. On a excusé Patrick Braouzec, le président de Plaine Commune, en déplacement à Madrid pour un sommet sur les villes. François a haussé les sourcils d'admiration sur l'air de *“Eh ben, il se fait pas chier le Patrick”*. Puis le président d'université a glissé dans la fin de son discours qu'il manquait de l'argent pour financer la deuxième phase du projet. François Hollande a souri: *“Vous pouvez conclure maintenant, c'était bien amené.”* Il a fait rire la salle des invités qui ne s'étaient pas

beaucoup marrés jusque-là. Il a pris la parole: vitrine-référence-éclairer et puis aussi *“renouvellement de la pensée”*, *“expliquer le monde”*, *“défi majeur”*, alors que le préfet de Seine-Saint-Denis regardait sur sa montre le programme de la journée prendre déjà 30 minutes de retard dans la gueule. Et puis, il a tenté de dire *“au revoir”*, avant de se faire rattraper par la manche par les architectes du campus qui avaient été un peu oubliés et qui, eux aussi, voulaient leur photo. Dehors, avant de rejoindre le convoi, il s'est fait alpaguer par un groupe de papas africains postés de l'autre côté de la route, qui attendaient de lui refiler quelques secondes dans les bras leur fiston joufflu devant une levée de Samsung. L'un d'eux a glissé, dans un élan de second degré dont raffole le président: *“Monsieur Hollande, n'oubliez pas ma commission.”*

“La seule raison pour laquelle il ne s'est pas présenté”

Les institutions et les élus ont encore des faveurs à demander à ce président qui ne le sera plus dans deux semaines. On ne sait jamais, et si la vie de François l'amenaît un jour à décider de l'attribution de fonds européens, des aides d'une fondation américaine aussi blindée que le PIB d'un pays sahélien, voire à s'occuper de la gestion de la fortune de Liliane Bettencourt? Les petites gens, eux, n'ont plus rien à solliciter, comme si le président allait disparaître des radars médiatiques à la manière d'un candidat de *The Voice*. Alors ne restent que les selfies pour consacrer la proximité éphémère avec le pouvoir ou tout simplement quelqu'un de connu. À défaut d'avoir été reconnu pour ses cinq années au pouvoir. Ainsi vont les derniers jours du premier président de la



Photos voilées.

V^e République à ne pas se représenter. Depuis son abdication et la révélation des casseroles trimballées par deux des quatre candidats à sa succession, la mièvre et peu monarchique normalité présidentielle s'est transformée en sincérité et probité. Puisque désormais la personnalité s'est substituée au modèle de société. On lui reprochait un quinquennat pour rien et d'avoir honteusement trahi ses promesses de 2012. En avril 2017, une partie de l'opinion publique se dit que ne pas agir pendant est toujours mieux que de mal agir avant. Il a refilé les adjectifs "cynique" et "carriériste" aux autres, ceux qui cavalent comme des lapins depuis quelques mois dans la course aux suffrages. Dans son entourage, on raconte que tout a changé depuis l'annonce de son renoncement. "Les gens le regardent différemment parce qu'il n'a rien à vendre." Il en est bien conscient: "Ils se disent quoi les gens aujourd'hui? Que je ne viens pas les voir pour chercher leur suffrage, mais juste pour eux. Donc je ressens une forme d'hospitalité manifeste. Que ce soit des agriculteurs, des jeunes de banlieue ou des quartiers, des ouvriers. Ils acceptent que je sois un homme politique, que ce soit mon domaine. Ce qui ne veut pas dire que leur vote ira dans le sens que je souhaite."

François Hollande n'a plus rien à vendre, à part François Hollande. Alors il en profite et multiplie les déplacements. Officiellement pour rendre visite aux derniers départements qu'il n'avait pas encore eu le temps de saluer. "Il en reste, lui signale sa directrice adjointe de cabinet, Joëlle Soum. Les Pyrénées-Atlantiques, le Cantal, les Hautes-Alpes, le Lot-et-Garonne,

le Cher, l'Indre-et-Loire, etc." Cela fait beaucoup de départements non punaisés sur la carte des voyages officiels du président. Le lendemain de sa séquence 93-sciences sociales-excellence-réconciliation-renouvellement urbain-fresque, il s'envole depuis l'aéroport de Villacoublay pour une séquence ruralité-confiture Andros-leader français dans son activité-école pilote. Le programme ne pourrait être plus dense s'il était candidat à sa réélection. L'illusion de la campagne sans l'enjeu des résultats, peut-être retrouver la grâce et le souffle de 2012 sans entendre un jour les reproches d'avoir adapté son discours aux circonstances et aux exigences du gouvernement. Dans le Falcon qui l'amène en 45 minutes vers sa journée dans le Lot, il admet sa déception devant le spectacle de cette course qui ne lui a accordé aucun couloir, faute d'unité au PS, "la seule raison pour laquelle [il] ne s'est pas représenté". "Dès lors que les partis du gouvernement ne sont pas au rendez-vous, ça se passe ailleurs. Macron l'a saisi assez tôt. Mélenchon l'a espéré. Le Pen fait de la politique traditionnelle mais elle s'engouffre là où les partis du gouvernement ne sont pas capables de résister. Quand la droite parle comme l'extrême droite, l'extrême droite progresse. Et quand le PS parle comme la gauche radicale, il sert Mélenchon", analyse-t-il. Il n'a pas compris que Les Républicains ne changent pas de candidat. "Ce n'est pas à moi de dire s'il faut garder un candidat ou pas mais, de leur point de vue, s'obstiner avec ce candidat était un risque immense. C'était prendre la responsabilité d'altérer profondément la campagne, ce qui s'est produit. Parce que quoi

que l'on pense sur les affaires -on verra bien leurs débouchés judiciaires-, elles ont occupé du terrain. C'était un mauvais service à rendre à la campagne, à la démocratie et à la droite républicaine."

"Il n'y a pas de honte à être habillé comme un ouvrier"

À l'arrivée à l'aérodrome de Cahors, il saute dans un Puma de l'armée, direction Biars-sur-Cère, siège de l'usine Andros, ces "champions nationaux" comme les aiment les politiques de ce pays. "Le président aime bien mettre en avant les leaders français de leur secteur. Il y en a plein mais cela ne se sait pas. On parle beaucoup des usines qui ferment, pas de celles quiouvrent ou embauchent", défend Sébastien Massart, son conseiller à l'industrie. Atterrissage de l'hélicoptère sur le terrain du club de rugby de la ville, le président salue la préfète, les sapeurs-pompiers alignés devant leur beau camion rouge. Puis l'usine, 2000 salariés, autant que d'habitants dans la commune, premier employeur du département. Devant le bâtiment, il embrasse Frédéric Gervoson, le directeur général et fils du cofondateur d'Andros. Ils se tutoient, ils se sont souvent retrouvés assis côté à côté dans la tribune d'honneur du stade du CA Brive, en Corrèze voisine, ils sont presque des amis de 30 ans, même si Gervoson est "de droite". Le président enfile une blouse et se coiffe d'une charlotte sur la tête. C'est difficile d'avoir l'air intelligent avec une charlotte sur la tête. Il le sait, depuis le temps. "Il n'y a pas de honte à être habillé comme un ouvrier", sourit-il. On lui explique la chaîne de production

Découvrant l'œuvre de J.R.
à Monfermeil, un univers
impitoyable.

**"Ils se disent quoi les gens aujourd'hui?
Que je ne viens pas les voir pour
chercher leur suffrage, mais juste
pour eux. Donc je ressens une forme
d'hospitalité manifeste"**

François Hollande





En attente des consignes de vote...



“Une fois que l'assaillant a été neutralisé, la foule s'est rapprochée pour prendre des photos et des selfies. On ne savait pas si, parmi eux, il n'y avait pas des gens hostiles, on a pratiquement été obligés de mettre en joue les passants pour les faire reculer”

Alain Gibelin, contrôleur général de la police

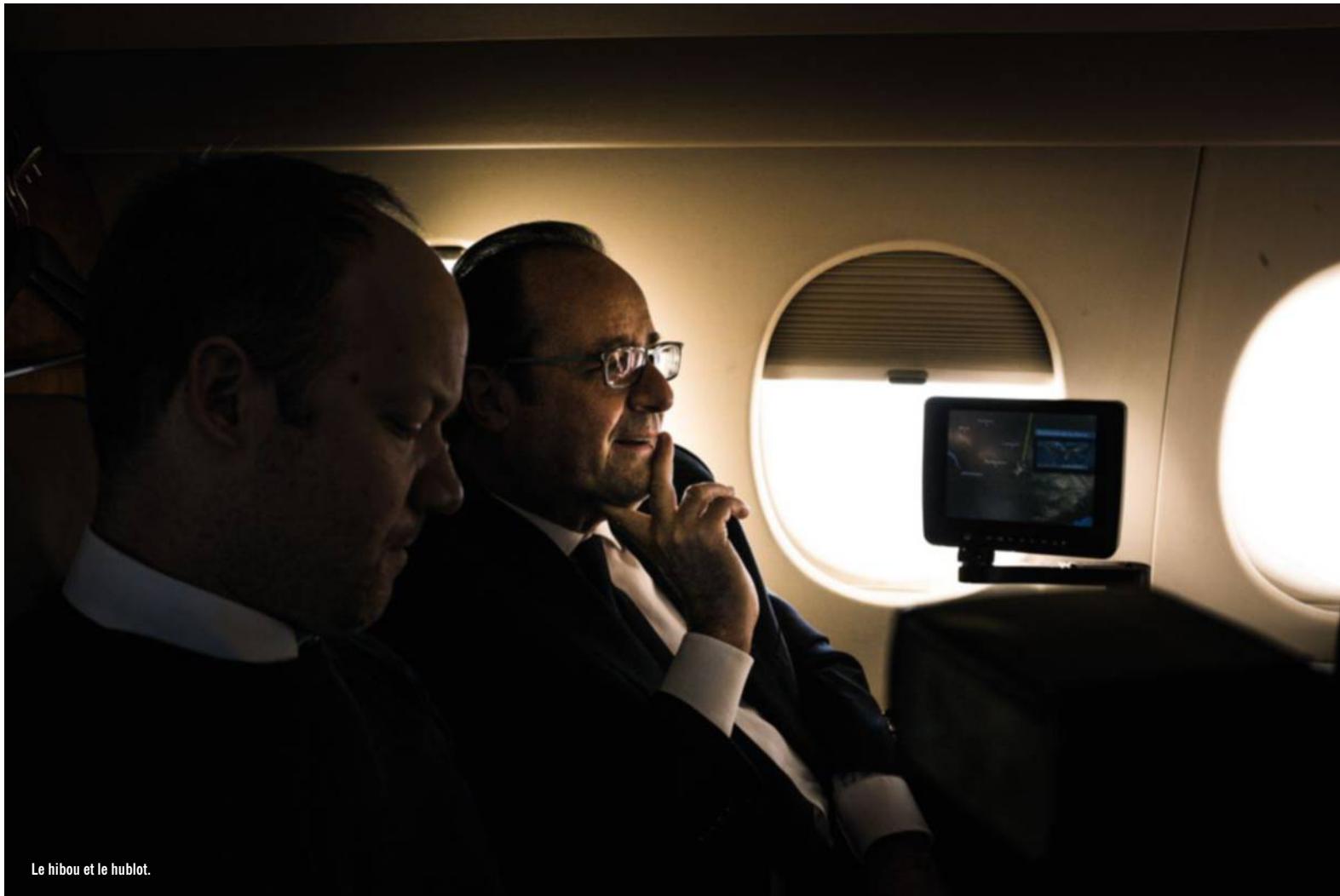


depuis les bacs à fruits jusqu'à la nouvelle étiqueteuse adhésive qui "apporte modernité et transparence", selon le directeur de l'usine. Une halte devant les palettes de marmelade orange destinées au Canada. Quand il ne dit pas "c'est bien", il s'en sort par une question qui commence par "Combien". Il a l'air de s'emmerder.

Et puis le discours devant les salariés, toujours les portables en position de filmer. Il reçoit une pomme verte en verre, un "cadeau symbolique" de l'entreprise, par l'intermédiaire du DG du site qui conseille, en conclusion, de "croquer la vie à pleines

dents". Rires. Hollande acquiesce. Ça tombe bien: il n'a l'air de faire que ça, croquer la fin de sa vie de président à pleines dents. D'autant que quelques bonnes nouvelles tombent en cette fin de mandat. Le Crédoc et Pôle emploi viennent d'annoncer près de deux millions de promesses d'embauche pour 2017. Un record depuis 2002. L'entourage "punchline" –selon leur terme– le chiffre auprès des médias. Lui en profite pour rattacher le macro au microéconomique devant les salariés et les dirigeants d'Andros. "Vous êtes la preuve que l'on peut faire de la belle industrie dans un département rural,

avoir une vision grâce à des relations sociales modernes." Entre les lignes, il défend sa vision du rôle des partenaires sociaux, son bilan, dont personne ne veut revendiquer un quelconque héritage dans la famille –même éclatée– des candidats à sa succession, tels des enfants qui n'assumerait pas les pertes et profits de leur père. Ni Benoît Hamon, le frondeur et opposant à la loi travail, ni Emmanuel Macron, contraint d'apparaître comme un homme sans passé pour incarner la modernité. François Hollande est frustré par cette campagne "sans débats d'idées", dans laquelle son bilan est absent. "Il y avait



Le hibou et le hublot.

beaucoup à dire sur ce que l'on a fait. Pour Macron, c'était difficile parce que la droite le caricature en Hollande bis. Mais finalement, cela ne l'a pas fait baisser dans les sondages. Et sans son passage au gouvernement, il ne serait pas là." À l'opposé, il estime que "Hamon aurait pu devenir un candidat crédible en s'appuyant sur ce bilan tout en disant: 'Là-dessus, je n'étais pas d'accord.' Finalement, le seul qui puisse le revendiquer aujourd'hui, c'est Laurent Berger, le patron de la CFDT."

Attentat sur les Champs-Élysées

La délégation repart avec de jolis sacs Andros remplis de compotes et de confitures. Le président s'esquive pour déjeuner chez Gérard Miquel, sénateur du Lot. Un aréopage d'élus en écharpe l'accueille avec des "*mes respects monsieur le président*". Il répond avec des "*Tu vas bien?*" et des accolades. Ils s'isolent derrière les murs de la bâtie entourée de truffières pour ce qui ressemble à un de ces interminables banquets de fédération, pendant lesquels on négocie les investitures avant de raconter des histoires truculentes sur les caciques de la circonscription entre deux bouteilles de malbec. Sur ses vieilles terres radicales socialistes, les élus locaux se

sont majoritairement rangés derrière la candidature d'Emmanuel Macron, l'homme qui ne croit plus aux partis traditionnels. Le sien a été monté tel une page Facebook, loin des cartes du vote de chaque canton, que l'ex-premier secrétaire du PS connaissait par cœur. Alors, le président promet que son ex-ministre de l'Économie va "*être confronté au principe de réalité. La France, ce sont des territoires, des destins politiques, des hommes. La présidentielle, c'est relativement libre, mais les législatives, c'est un retour à la tradition, à la discipline. Soit il arrive à dépasser ce principe, soit il y revient parce que la France possède sa propre réalité politique, ce n'est pas seulement un big bang*". Il en rajoute une couche, façon professeur d'histoire politique, sur son ancien ministre qu'il avait certes "*vu venir*" mais pas "*jusqu'à la présidentielle*". "*Prendre un bout de l'autre camp et la ramener, ce n'est pas nouveau. C'était le projet de Giscard au début, de Rocard, ou de façon plus tactique de Mitterrand avec la France unie, ou de Sarkozy avec l'ouverture.*" De ce quinquennat de record d'opinions négatives, de dislocation de son parti, de lâchage au nom de l'ambition personnelle, de procès en incomptence, il dit "*n'avoir aucun regret parce qu'il ne faut pas en avoir*". À peine une peur de qui va

prendre le relais, même s'il pense "*qu'on va éviter un duel Le Pen-Mélenchon*". "*Si Macron l'emporte, certes avec une partie de la droite et du centre, cela prouve qu'il y avait un espace pour gagner.*"

Le lendemain, il doit se rendre en Bretagne. Petit déjeuner à Belle-Île-en-Mer dans un hôtel de l'ancien attaché de presse de Jospin. "*C'est son compagnon qui devait avoir de l'argent, parce que ce n'est pas avec le salaire d'attaché de presse qu'il a pu se payer un hôtel, rigole-t-il. Sauf si c'est Chirac qui le payait!*" Une visite à Plélo, entre Guingamp et Saint-Brieuc, est aussi au programme pour visiter une autre chaîne de production, celle de Celtilg, "*l'un de ces leaders français de leur secteur*" (encore), spécialisé dans les plats surgelés et fondé par Noël Le Graët, le président de la Fédération française de football. Mais ce jeudi soir, vers 21h, tout bascule. Sur les Champs-Élysées, Karim Cheurfi tue un policier posté dans son fourgon, blesse deux de ses collègues avant d'être abattu. À quelques centaines de mètres du palais présidentiel. "*J'ai commencé par entendre le bruit d'un hélicoptère, puis les sirènes. On nous a avertis environ cinq minutes avant que les médias n'annoncent les événements*", confie Hollande. Réunion d'urgence avec Cazeneuve et Fekl. Allocution

depuis L'Élysée. Pas de déplacement sur les lieux du drame pour éviter le risque de contre-attentat. Le lendemain matin, son convoi fonce dans les rues congestionnées de Paris jusqu'à l'hôpital Georges-Pompidou où a été opéré et hospitalisé le policier gravement blessé. "Il est comment? Il parlait hier soir?" "Lucide", lui répond le chirurgien qui l'a opéré, "mais il est effondré pour son collègue assassiné". Vingt minutes dans la chambre avec son Premier ministre et celui qui lui a succédé à l'Intérieur, Matthias Fekl. Rythme cardiaque du policier blessé: 90/86/92. Philippe Juvin, le chef de service: "C'était pas très compliqué comme intervention mais il a eu beaucoup de chance. La balle a longé la colonne vertébrale."

Hollande file à la préfecture de police de Paris pour assurer les policiers "de [son] soutien". Il rapporte des nouvelles du policier blessé aux collègues. "Je viens de voir sur son lit de douleur votre collègue. Il va mieux. Il se rappelle de tout, il a raconté la scène très précisément." Alain Givelin, le contrôleur général de la police, lui raconte le film de la soirée côté police, la "curiosité morbide" des badauds: "Une fois que l'assaillant a été neutralisé, la foule s'est rapprochée pour prendre des photos et des selfies. On ne savait pas si, parmi eux, il n'y avait pas des gens hostiles, on a pratiquement été obligés de mettre en joue les passants pour les faire reculer. Et puis, on croyait qu'il y avait des explosifs dans son véhicule. Ils ont été remarquables de sang-froid." "Jusqu'au dernier jour, ces cinq ans seront marqués par la mort", se désole un membre de l'entourage du président. Hasard du protocole et des remises de décoration, le même soir, il doit remettre la légion d'honneur à Melinda et Bill Gates pour le rôle de leur fondation. Cinquante convives du gratin de la sphère médiatique et politique sous les ors de la République et le président qui décoince l'audience en rappelant qu'avec "quatre milliards de dollars de budget, les moyens de la fondation feraient rêver n'importe quel ministère". Rires pour l'assistance. Rires pour Melinda et Bill, avec quinze secondes de décalage, le temps de la traduction dans l'oreillette. Puis Melinda prend la parole, 30 secondes pour dire qu'ils sont "so honored", puis Bill, quinze secondes pour dire que cette distinction "is an incredible honor". Ils descendant de l'estrade, le président virevolte entre les invités, saute de Pierre Gattaz à Nicolas Hulot, de Maïtena

"Emmanuel Macron va être confronté au principe de réalité. La France, ce sont des territoires, des destins politiques, des hommes. La présidentielle, c'est relativement libre, mais les législatives, c'est un retour à la tradition, à la discipline"

François Hollande

REIMS, PARC DE CHAMPAGNE

16 AU 21 MAI 2017

LA MAGNIFIQUE SOCIETY

FESTIVAL

MUSIQUE & PARTY NATURE & CITY



AIR ◉ MODERAT
 JAMIE CULLUM ◉ AGNES OBEL
 CAMILLE ◉ VITALIC ODC LIVE
 BOYS NOIZE ◉ GREGORY PORTER
 TRENTEMØLLER ◉ MØME
 JACQUES ◉ PARCELS
 SLEAFORD MODS ◉ HER
 LORENZO ◉ THEE OH SEES ◉ FISHBACH
 THYLACINE ◉ PARADIS ◉ LESCOP
 GROUP DOUEH & CHEVEU ◉ PAPOOZ
 ALLTTA (20SYL & MR. J. MEDEIROS)
 REQUIN CHAGRIN ◉ BON ENTENDEUR
 TOMMY CASH ◉ THEY. ◉ SHOWMETHEBODY
 BCUC ◉ TALISCO ◉ ALEX CAMERON
 BON GAMIN (ICHON, MYTH SYZER, LOVENI)
 BLACK BONES ◉ WEDNESDAY CAMPANELLA
 SEIHO ◉ SAM TIBA
 & MORE...

16, 17 ET 18 MAI : L'AVANT-GARDE, 3 JOURS D'EXPÉRIENCES SONORES AU CŒUR DE REIMS
 19, 20 ET 21 MAI : CONCERTS, ATELIERS, TOKYO SPACE ODD AU PARC DE CHAMPAGNE

LAMAGNIFIQUESOCIETY.COM



Hollande dans l'attente des résultats du premier tour, avec ses proches.

Biraben, qui veut l'inviter au prochain Solidays, à Xavier Niel et Bernard Kouchner, qui parle très fort. Il prend Melinda Gates par l'épaule pour lui dire combien il est content de l'avoir décorée, elle aussi, pas seulement son mari, comme les deux fois précédentes. Le président, en anglais, niveau LVI: "Good, before... just Bill." Une minute d'aparté avec Ségolène Royal, qui s'esquive d'un "On s'appelle?" La veille, il avait promu au rang de chevalier de la légion d'honneur Thomas Coville, recordman du tour du monde à la voile en solitaire, et Armel Le Cléac'h, vainqueur du dernier Vendée Globe. Avant la cérémonie, il avait reconnu ne pas avoir beaucoup d'intérêt pour les choses de la mer. Après, il a donné l'air de s'être finalement bien amusé. "Il y avait toute la droite vendéenne. Qu'est-ce que je leur ai mis! Et à la fin, ils sont tous venus me saluer et me remercier." Il jubile comme à chaque fois qu'il raconte une anecdote sur les uns et les autres. Sur Mitterrand, qui "faisait volontairement tomber des papiers pour voir qui les ramassait, et juger ainsi de leur degré de soumission". Sur Bernadette Chirac, qui "avait surpris un gendarme et une gendarmette

en train de se réchauffer mutuellement dans une guérite de l'Élysée". Avec ce talent singulier de garder les meilleures flèches pour sa propre personne. En privé, il imagine son départ de l'Élysée. "Je vais sortir du palais et me retrouver seul dans la rue, puis être obligé d'appeler un BlaBlaCar ou un Uber sans un sou en poche."

Vote, Macron et rôti de porc

Dimanche soir, 19h45. François Hollande est avec sa garde rapprochée: Gaspard Gantzer, Jean-Pierre Jouyet, Pierre-René Lemas et Audrey Azoulay. Les premiers sondages crédibles tombent: "Fillon est troisième", lui annonce-t-on. "Arrêtez, chaque fois que vous dites ça, c'est une liqueur pour Jean-Pierre Jouyet", plaisante le président. Après s'être isolé quelques minutes sur le balcon de l'Élysée, il décide d'allumer la télé, demande "Vous préférez TF1?", zappe mais tombe par erreur sur beIN Sports. Rires parmi les proches. Sur France 2, c'est Léa Salamé. "Je crois que je préfère encore TF1", sourit Hollande. Les résultats prennent désormais une tournure officielle. Devant, Macron et Le Pen; derrière, Fillon et Mélenchon. "Il y a deux élections", commente-t-il. Puis, "Mélenchon a siphonné Hamon". Il se met alors à l'écart pour féliciter Emmanuel Macron et "lui donner quelques conseils",

“Je vais sortir du palais et me retrouver seul dans la rue, puis être obligé d’appeler un BlaBlaCar ou un Uber sans un sou en poche”

François Hollande,
imaginant son départ de l’Élysée

tandis que Jouyet répète: “C'est *inoui*, c'est *inoui*”, en regardant le score de l'ancien ministre. Quelques heures plus tôt, ce matin, Hollande était à Tulle, en Corrèze, le fief où tout a commencé. Il était là pour voter. Le rituel du retour à la terre d'élection, avec peu de chances de se brûler avec l'acrimonie des déçus du hollandisme et l'assurance de tomber sur des têtes dont on connaît les prénoms. Il s'était rappelé les années à labourer l'ex-terre chiriquienne au volant de sa Ford Orion qui “rentrait toute seule à Paris”. Des panneaux de promotion le long de la route. “La Creuse, vacances heureuses”, ou encore “Sors de ta bulle, viens à Tulle”, qui “n'a pas ramené un max de touristes”. Il avait voté dans la salle Marie-Laurent, que les vieux Tullois appellent “la salle de l'université populaire”, selon une dame qui faisait la queue à l'isoloir. Le devoir accompli, il avait pris la pause avec Yvette, qui vient à chaque élection et lui a cette fois offert des sablés. Devant les photographes, François avait repoussé le déambulateur de la pauvre Yvette, bien conscient que l'image risquait de servir de parabole à sa petite mort politique. Puis, il avait écouté la petite dame, qui craignait une victoire de l'autre François. Fillon. “On va être beaucoup à le regretter notre président.

On va en avoir un avec des casseroles. Si c'est comme ça, moi je quitte la France.” Après avoir salué un petit comité de supporters, Hollande avait rejoint la mairie pour retrouver Bernard Combes, qui lui a succédé en 2008. Ensemble, ils avaient fait la tournée des bureaux de vote, puis des travaux en ville. Dans une rue du centre-ville en voie de piétonisation, Hollande avait admiré une maison de notable en ironisant sur sa vie d'après. “*On serait pas bien, là? Un duplex à 500 euros.*” Poignées de main aux électeurs, des “bonjour”, des “re-bonjour” à ceux qu'il avait déjà vus. Il pense que les Corréziens “vont être tristes” une fois son départ acté. Une grand-mère lui avait parlé de l'après. Il avait répondu: “*Mais non, c'est la vie,*” avant de repartir pour la mairie de Laguenne, à quelques kilomètres. C'est là que se sont invariablement terminés les dimanches d'élections gagnées, chez Roger Chassagnard, le maire. Ils étaient montés au premier étage, où une vingtaine d'habitants se retrouvaient autour de tranches de rôti de porc, de Saint-Nectaire et d'un pâté de pommes de terre basque. On avait voulu lui refiler de la tourtière à l'armagnac. Il avait ressorti une vieille excuse. “*Non, je conduis.*” Avant de faire mine de se rappeler: “*En fait, ça fait cinq ans que je n'ai pas conduit.*” ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR JB

Une exposition événement à l’Institut du monde arabe du 14 avril au 30 juillet 2017

TRÉSORS DE L’ISLAM EN AFRIQUE



DE TOMBOUCTOU À ZANZIBAR

INSTITUT
DU MONDE
ARABE

La mosquée de Djenné ou Mali © James Morris

Informations :
01 40 51 38 38
www.imarabe.org

avec le soutien
du Gouvernement du Sénégal
et du Gouvernement de Côte d'Ivoire



"HAMON EST TOMBÉ DANS UN TROU NOIR"

Que nous apprennent les résultats du premier tour? Qu'en politique, les choses ne sont jamais pliées, que les partis et les grandes figures d'hier ne sont jamais garanties d'être celles de demain. Le score de Fillon, et pire encore celui d'Hamon, c'est la première info: les deux partis qui ont structuré la V^e République ne sont pas au second tour. La deuxième, presque plus importante, ce n'est pas sur la politique mais sur les Français. Le désir de changement est plus grand que tout. Maintenant, il faut espérer que la victoire de Macron, qui est une nécessité, permettra d'enclencher enfin une dynamique qui répond aux angoisses et aux besoins de la société française.

Comment jugez-vous le niveau de la campagne? Ce qui me frappe, c'est que cette campagne a révélé combien les politiques avaient perdu le contrôle d'eux-mêmes. À force de penser que ce qui est populaire, c'est de courir après les médias et l'opinion telle que les sondages la traduisent, ils ont les ont laissé fixer le calendrier, la thématique et même les images de la campagne. On a vu disparaître une logique qui est pourtant au cœur de la politique: un marketing de l'offre. Le seul qui a travaillé l'image pour lui faire raconter des choses, c'est Mélenchon. On lui doit l'hologramme et, surtout, le meeting populaire à Marseille, avec cette image du Vieux-Port où, enfin, apparaît le peuple. Les autres candidats ont donné l'impression que leurs meetings étaient interchangeables. Ils ont livré une image reproductible à l'infini, celle du 'tribun derrière son pupitre', qui ne dénote pas un moment ni

Ancien conseiller de Lionel Jospin, ami intime de Manuel Valls, **Stéphane Fouks**, vice-président d'Havas, est un habitué des campagnes électorales et du marketing politique. Il livre ici son analyse du cru 2017.

PAR FRANCK ANNESE ET VINCENT RIOU

PHOTO: RENAUD BOUCHEZ POUR SOCIETY

Ce que l'on peut résumer par la fin du bipartisme. Qu'est-ce que cela change, finalement? Plus que la fin du bipartisme, j'observe une perte de sens, associée à une perte de confiance: les Français ne croient plus aux politiques ni à leurs programmes. Et ce n'est que justice, puisque nos politiques ont gardé la conviction que le mensonge est un élément normal de leur boîte à outils. Cela relève d'une lecture imbécile de Machiavel, qui voudrait qu'un bon général soit un général qui trompe et que, pour être politique, il faille être roublard. Or, Machiavel n'a jamais dit qu'il fallait mentir à ses troupes, mais à ses ennemis! Ce n'est pas la même chose de mentir à ses concurrents et à ses électeurs!

Vous faites la distinction entre 'ne pas mentir' et 'être transparent'... Oui, je suis effrayé par la dictature de la transparence. Selon moi, la transparence est un faux ami de la démocratie. Elle se comprend du point de vue des journalistes mais doit-on juger un candidat en sachant tout de lui, ou uniquement les éléments pertinents pour évaluer sa capacité politique? Certes, tout ce que dit un politique devrait être vrai, pour autant, je ne pense pas qu'il soit obligé de tout dire. D'ailleurs, vous-mêmes, les journalistes, vous avez sur la question de la transparence une morale élastique: vous n'abordez pas la vie sexuelle des politiques, par exemple. Parce que vous considérez que c'est leur vie privée.

Vous étiez le conseiller de DSK au moment de l'affaire du Sofitel de New York, vous savez donc que parfois, la vie sexuelle d'un homme politique

un lieu particulier de la campagne au point que l'on finit par avoir une sensation de papier peint. Or, si en publicité la répétition est une des règles fondamentales, dans une campagne électorale, un candidat doit se réinventer chaque jour. Il faut d'abord installer de façon suffisamment solide une dynamique et une raison d'être qui constituent une promesse, au sens traditionnel du terme –ce que Macron et Mélenchon ont plutôt bien fait, y compris dans leurs slogans. Ensuite, il faut nourrir cette promesse par du contenu, de l'image, de la rencontre, etc. Je note aussi que pour la première fois, la comparaison des programmes n'a pas été un élément de différenciation. On les a découverts si tard, à seulement onze jours du scrutin, et on s'est soudain aperçus que Mélenchon proposait d'adhérer à l'alliance bolivarienne.

Ça n'a pas toujours été comme ça? Non, parce que jusqu'alors, les candidats étaient plus ou moins porteurs d'une vision du monde. L'électeur pouvait s'y rattacher. En quelque sorte, il savait ce qu'il achetait.



peut devenir un sujet. Tant que ce n'était pas un sujet judiciaire, ce n'était pas un sujet. Telle est la règle que les médias avaient suivie. L'exposition a commencé quand la police l'a arrêté aux États-Unis. Bien sûr, on pouvait se demander s'il ne se mettait pas en situation de risque à vivre dans l'excès et à mener une vie sexuelle libre. C'est un débat que nous avons eu. Mais il me semblerait extravagant, pour ne pas dire dangereux, qu'au nom d'une certaine morale publique, un candidat, pour être élu, doive se conformer à une sexualité 'normale'. Qu'est-ce qu'une sexualité normale, d'ailleurs? L'histoire est pleine de grandes figures politiques qui ont été élues et qui ont accompli de grandes choses pour leur pays alors qu'elles avaient une sexualité débridée, et tout le monde s'en fichait. Pour DSK, c'est la judiciarisation qui change tout. Nous qui étions à Paris avons compris, à la minute où nous avons appris qu'il avait été arrêté à New York, que tout était fini. Ma première réaction, quand Anne Hommel m'a réveillé pour m'annoncer la nouvelle, a été de dire: 'Bon, la présidentielle, c'est fini. Maintenant, on fait ce qu'il y a à faire pour Dominique et pour la famille.' On savait qu'il n'y aurait pas de session de rattrapage.

Par exemple, pour Fillon, l'histoire des costards, c'est la vie privée? Ce qui me paraît problématique, c'est le fait de se mettre en dette vis-à-vis de quelqu'un qui, ensuite, pourrait être en position de demander une contrepartie. Le costard en lui-même, c'est idiot mais c'est vénial. Ce qui est plus grave, c'est de ne pas avoir idée de sa responsabilité. De ce point de vue, la question de la vérité reste fondamentale.

Vous parlez de l'importance de dire la vérité. Pourquoi ne conseillez-vous pas à vos clients de le faire? On pense évidemment à l'affaire Cahuzac... Pourquoi Jérôme (*Cahuzac, ndlr*) ment-il, y compris à ses amis? (*Silence, mine désemparée*) Je ne saurai jamais.

Dans un article du *Monde*, il est mis en doute le fait que vous ne sachiez pas. D'autant que, alors que Cahuzac dément, votre copain Alain Bauer, lui, confie aux journalistes du quotidien: 'Bien sûr que Cahuzac a un compte en Suisse.' Bauer le savait peut-être, moi pas. Ils n'ont pas la même relation. Je suis un ami personnel de Jérôme, mais ce n'est pas parce que je suis ami avec Bauer qu'ils le sont aussi. Si Bauer me l'avait dit, j'aurais évidemment regardé le sujet d'un œil différent. Mais je ne savais pas.

Dans la liste de vos campagnes, il y en a qui ont foiré et, parmi elles, évidemment, celle de 2002 aux côtés de Jospin. Aujourd'hui, alors que le FN fait partie des vainqueurs potentiels de l'élection, comment repensez-vous à 2002? J'ai le sentiment que ce que nous vivons aujourd'hui est la conséquence d'une crise qui ne date pas de 2002. Le mal vient de plus loin. Pour donner un élément de contexte, en 2002, Jospin veut

se libérer de Chirac parce qu'il a souffert le martyr pendant les cinq années de cohabitation avec un homme qu'il considérait comme un voleur. Il pensait que le moment était venu de régler ses comptes devant les Français et qu'au fond, comme il avait été un bon Premier ministre, ils lui en devaient quitus. Or, on ne gagne jamais sur un bilan, sinon Churchill aurait remporté les élections en 1945. Pourquoi? Parce qu'une campagne, c'est une promesse d'avenir. La question que se posaient alors les Français, c'était: *'Est-ce que le numéro 2, qui a été rigoureux et sérieux mais chiant, peut nous donner envie de l'avenir et devenir le numéro 1?'* Car être président ne se résume pas à la gestion d'un pays. Force est de constater que j'ai échoué à convaincre Jospin, et je ne peux m'exonérer de ma responsabilité dans cet échec.

Mais pourtant, quinze ans plus tard, comment avez-vous pu croire que Valls, le numéro 2, pouvait devenir numéro 1 cette fois? Ce n'était pas le sujet. Une candidature de François Hollande risquait d'emmener tout le courant 'social-réformiste' français vers un naufrage électoral dont nul ne se serait remis. Il était donc dans l'intérêt d'Hollande, comme dans celui de la

démocrate, mais un naufrage individuel. Il a fait une campagne sectaire où, au lieu d'élargir son socle, il l'a rétréci au fur et à mesure qu'il avançait, ce qui est très bizarre. Quand il gagne la primaire, au lieu de réunir l'ensemble des électeurs du socle naturel du PS, que fait-il? Il durcit encore à gauche son programme. Dans son accord avec les Verts, il intègre deux points qui n'avaient jamais été discutés ni même évoqués dans un congrès du PS: l'abandon du nucléaire en 2025 et le renoncement au remboursement de la dette, ce qui n'est pas une petite affaire puisque cela implique quand même la sortie de l'euro! Dans ces conditions, les sociaux-réformistes, se retrouvent soudain orphelins. Personne n'obligeait Hamon à s'isoler au point de finir par apporter ses électeurs à Mélenchon! Dans un premier temps, il a perdu les sociaux-démocrates, puis les gens qui se sont dit que le vote utile c'était Macron et, enfin, ceux de la 'gauche-gauche', qui ont considéré que le vote utile c'était Mélenchon. Et il est tombé dans un trou noir.

On a tout de même l'impression que les années Valls, notamment, ont achevé de brouiller la frontière entre la droite et la gauche... Parce que le président n'a pas incarné sa ligne, ce qui reste pour moi un choix d'autant plus énigmatique qu'elle n'était pas facile à suivre dans ses différents virages... Les deux premières années du quinquennat ont été marquées par une erreur fiscale majeure, qui a ensuite pesé sur toute sa présidence – ce que Moscovici avait justement qualifié de '*ras-le-bol fiscal*'. La hausse des prélèvements obligatoires est une punition pour les classes moyennes

et pour la compétitivité de l'économie car cela coupe les jambes de la relance. Puis, quand Hollande décide un changement d'orientation, il l'accomplit sans l'énoncer. Or, Lacan a dit: '*Tout ce qui n'est pas nommé n'existe pas.*' Si on ne nomme pas sa politique, on ne peut la faire exister dans la conscience des gens comme un élément qui fait sens. La gauche française continue à penser que l'unité est plus importante que la clarté de ce qu'elle propose. À la différence de la gauche allemande ou italienne, elle n'a pas clarifié son offre. Mais je reste persuadé que, *in fine*, le bilan de François Hollande sera meilleur que son image.

Que dire de Marine Le Pen? On a l'impression qu'elle a fait campagne non-stop pendant deux ans, et quand les autres sont entrés en jeu, on ne l'a plus vue. Comme si sa stratégie était de penser que les campagnes des autres allaient la renforcer. Je suis étonné que les observateurs ne l'aient pas vu, mais la raison est simple: l'obsession de Marine Le Pen, depuis le début, ce n'est pas le premier tour mais le second. La campagne de dédiabolisation vise à percer le plafond de verre qu'elle est censée rencontrer au second tour. Le problème, c'est qu'avant le second tour il y a le premier, qui exige une campagne de premier tour... Depuis deux ans, Marine Le Pen fait une

"Le seul qui a travaillé son image pour lui faire raconter des choses, c'est Mélenchon"

gauche réformiste, qu'il ne soit pas candidat. Partant de ce constat, Manuel s'est senti obligé d'y aller. Si ça avait été une candidature réfléchie depuis longtemps, il aurait fallu, et il le sait, qu'il démissionne beaucoup plus tôt. Car quand on est Premier ministre d'un quinquennat mal jugé par les Français, on n'endosse pas la stature de président de la République de façon aussi évidente et instantanée.

Donc Valls se serait sacrifié, sachant pertinemment que c'était mort. Sérieusement? Il a fait son devoir. Jusqu'à l'automne, il pensait qu'Hollande serait candidat, qu'il ferait autour de 12% et qu'au fond, l'alternance était inéluctable. Il ne se projetait pas dans une candidature à l'élection présidentielle. Cela explique que pendant la primaire, il ait été parfois pris de court sur des questions économiques ou sociales. Il n'était pas prêt. Il n'avait pas eu la respiration nécessaire. C'est le livre de Davet et Lhomme, *Un président ne devrait pas dire ça*, qui a tout fait basculer.

Vu le score du PS à l'élection, pas sûr que Valls ait un jour une deuxième chance. Bien sûr qu'il aura une deuxième chance, parce qu'il incarne un courant qui ne va pas disparaître avec cette élection. La défaite de Benoît Hamon, si grande soit-elle, n'est pas la défaite de la gauche sociale

campagne de second tour, parce que tous les sondages lui ont toujours promis d'y être. Mais il n'en reste pas moins que la dédiabolisation fonctionne: elle est, malgré une mauvaise campagne, au second tour, et quand elle est invitée à s'exprimer devant le Medef cela ne fait l'objet d'aucune discussion.

Le schéma que l'on nous a vendu depuis deux ans, c'est que Le Pen perdrait au second tour. Est-ce qu'il n'y a pas malgré tout un risque? Bien sûr qu'il y a un risque. On voit bien que dans les campagnes électorales, la pire erreur consiste à faire de la prédiction à partir d'un outil qui raconte le passé: les sondages. Par nature, le sondage est une photographie du passé. Or, prédire l'avenir dans le rétroviseur me paraît être un exercice périlleux... Ce que l'on voit, c'est que la société française court désormais un risque réel et imminent –si ce n'est demain, c'est après-demain– d'avoir à sa tête un président populiste et de vivre l'expérience désastreuse que d'autres pays ont récemment connue. Tous ceux qui –parfois avec bonne conscience– participent à une dédiabolisation du FN portent une vraie responsabilité au regard de ce qui va se passer en France.

Comment contrer Marine Le Pen? La crise française est d'abord une crise morale et identitaire, c'est une sorte de dépression nerveuse collective. Les Français ne se rendent pas compte de la chance qu'ils ont de vivre dans un pays où l'on trouve la Sécurité sociale, une bureaucratie qui reste tout de même à peu près contenue, des services publics qui marchent, l'accès à un hôpital de qualité, etc. Mais il n'empêche qu'une dépression nerveuse est une vraie maladie: on doit s'attaquer aux causes de la dépression qui touche notre société. Je pense que cela passe par un changement de comportement des politiques: ils doivent se remettre à dire la vérité, à incarner une politique et un mouvement. Cela passe aussi par une écriture médiatique dans laquelle on raconte aux Français autre chose que la déconstruction du pays. On vit dans un pays qui, au fond de lui-même, s'était rêvé résistant pendant la guerre et qui s'est réveillé collabo. Une partie du traumatisme français vient de là. Les Français se sont mis à ne pas s'aimer quand ils ont découvert que, contrairement à ce qu'on leur avait dit, ils n'avaient pas tous été résistants. Enfin, par un paradoxe de notre méritocratie, les élites 'sachantes', celles qui ont fait des écoles, considèrent que ce qui n'est pas l'élite n'est pas 'sachant'. Or, le monde d'aujourd'hui est un monde où il n'y a pas de 'sachants' et de 'non-sachants'. L'information se diffuse à une vitesse insensée, elle est partagée par tout le monde. Nous qui passons beaucoup de temps à faire des études qualitatives, des *focus groups*, voyons que sur beaucoup de sujets –y compris des sujets complexes de politique internationale ou d'économie–, les Français ont un niveau de compréhension globale beaucoup plus homogène que ce que l'on croit. Contrairement à ce que pense toujours la culture politique française, les Français ne sont pas des veaux! Le mépris, la peur que les élites ont du peuple ne peuvent constituer un socle sur lequel reconstruire le pacte national.

Vous la comprenez, cette défiance envers les élites, dont vous êtes l'un des représentants? Je ne suis pas d'accord avec la façon dont cette défiance est perçue et récupérée par les politiques, mais je constate qu'elle a des racines profondes. Quand on est dans une société dans laquelle, depuis longtemps, on n'a pas dit ce qu'était notre pacte républicain ni expliqué ce que l'on faisait, forcément, on en paie le prix. D'ailleurs, l'un des paradoxes de notre pays, c'est que la conflictualité y est plus politique que sociale: dans l'entreprise, il y a certes des conflits de frottement, mais chacun est dans son rôle. J'en tire deux conclusions. D'abord, cela prouve que la société française n'est pas inapte au changement. Ensuite, cela révèle la distance qui sépare le monde politique des entreprises. Les entreprises définissent un projet, qu'elles partagent et discutent avec leurs salariés, et elles essaient d'offrir des perspectives à chacun, comme de véritables méritocraties. À l'inverse, les politiques sont repliés sur eux-mêmes, on en arrive à écrire des projets de loi en chambre, dans un bureau de Bercy, pour découvrir que les gens concernés ne sont pas d'accord. Quand tu y penses, c'est un truc de dingue! Quel pays insensé que celui où la loi ne se fabrique pas avec les citoyens! ● PROPOS RECUEILLIS PAR FA ET VR

RUSH

RUSH.LE106.COM

19
21

ROUEN
PRESQU'ÎLE ROLLET

MAI
GRATUIT

HINDI ZAHRA

KERY JAMES

LA YEGROS

TOOTS & THE MAYTALS

GROUPE DOUEH & CHEVEU

SIANNA

HOT 8 BRASS BAND

RILÈS

TITI ROBIN & MEHDI NASSOULI

FAWZY AL-AEIDY

BACHAR MAR-KHALIFÉ

AEHAM AHMAD

TAU

WILLIAM Z. VILLAIN

GAYE SU AKYOL

DEMI PORTION

DEENA ABDELWAHED

PUZUPUZU

SHOW ME THE BODY

DELTAS...

106

SCÈNE DE MUSIQUES ACTUELLES
MÉTROPOLE ROUEN NORMANDIE



CONCERT LIVE

NORMANDIE QUOTIDIEN NORMANDIE

ANOUS PARIS

Society

nova

inRockuptibles

Libération



Dans les pas

de

Inconnu, puis porté aux nues, puis donné perdant d'avance, puis outsider, puis favori, puis fragilisé... **Emmanuel Macron** sera passé par tous les statuts dans cette campagne présidentielle comme aucune autre. Pour en sortir en tête, avec plus de 23% des suffrages exprimés au premier tour.

Du 13 au 23 avril, récit des dix derniers jours de campagne du leader d'En Marche!

PAR LUCAS DUVERNET-COPPOLA / PHOTOS: RENAUD BOUCHEZ POUR SOCIETY

Macron



Dans le TGV pour Nantes, le 19 avril.

Pendant la campagne, le regard d'Emmanuel Macron a parfois dit plus de choses que le creux de ses formules. D'abord, l'air impérieux de ceux qui se savent différents ; puis, le doute que personne ne se présente à son rendez-vous ; enfin, l'euphorie devant cette bulle qui a continué à grossir au lieu d'éclater comme tant de fois annoncé. Lorsqu'il s'est avancé à la tribune de la Porte de Versailles, dimanche 23 avril, peu après 22h, les yeux de l'ancien banquier étaient comme voilés face à l'ampleur des responsabilités à venir. Il y a un peu plus d'un an, à la veille de lancer son mouvement, Macron avait téléphoné à un proche pour lui faire part d'un doute : "On verra si cela correspond à un besoin." Un instant, quand il a levé les bras en formant le V de "victoire" au terme d'un discours d'une dizaine de minutes, il a eu le regard de celui qui ne s'est pas trompé de produit. Vite, il a repris l'air grave que les circonstances exigeaient. Il a serré quelques mains dans la fosse, a disparu derrière un épais rideau noir. Les hauts parleurs ont alors commencé à cracher du Beyoncé très fort.

Au moment où la dernière semaine de campagne débute, le doute s'est pourtant immiscé dans le camp Macron. "Comme au bac, on a le sentiment d'avoir rendu une bonne copie, mais plus on se rapproche du tableau d'affichage, plus on se retrouve à douter de la teneur de notre travail", image Richard Ferrand, député du Finistère et secrétaire général d'En Marche!. Le 14 avril, alors que Macron fait la course en tête depuis le mois de février, deux sondages donnent pour la première fois les quatre favoris dans un mouchoir de poche -la fameuse marge d'erreur. "Quant tout a commencé, on avait prévu d'être en dessous de Fillon jusqu'au 15 avril, sans être distancés pour autant, explique un proche du candidat. On misait sur un dépassement dans la dernière semaine. L'affaire Pénélope, que personne n'avait anticipée, a tout chamboulé." Lorsque Macron apparaît pour la première fois devant l'ancien élu de la Sarthe à la fin janvier, quelques jours après les révélations du *Canard enchaîné*, il n'a pas encore donné son programme. Il s'est simplement, jusqu'alors, contenté de livrer lors de sa "Grande Marche" son "diagnostic" de l'état du pays, tout en avançant quelques propositions, poings serrés, dents blanches, micro ajusté au col. Mais voilà : les déboires de son rival, les divisions du PS, le spectre du Front national, les polémiques sur la politique extérieure de Jean-Luc Mélenchon ont, d'un coup, conféré à l'ancien banquier jamais élu l'image de l'homme probe et plus à même de redresser le pays. "Il a fallu assumer plus vite que prévu", résume un soutien de premier plan. Est-ce parce qu'il n'y est en réalité pas prêt ? Emmanuel Macron déçoit. Lors d'émissions

politiques, où la différence face aux vieux loups aguerris se remarque. En meeting, aussi, où l'on se rend plus par curiosité que par réelle conviction, et d'où l'on sort parfois dérouté par un homme qui expose sa vision du monde plus qu'il n'égrène de propositions concrètes. Sa déclaration sur "*la France de la Manif pour tous humiliée*" déroute certains de ses partisans. Quant à ses propos sur la colonisation, ils heurtent une partie des Français. Macron baisse, ou stagne.

Et puis arrive le meeting à l'AccorHotels Arena (anciennement Bercy), la plus grande salle de France. Prévu pour le 17 avril, ce rendez-vous se veut une démonstration de force. "Dans la construction du film que l'on avait imaginé, c'est à Bercy que Macron devait pour la première fois devenir président", synthétise un soutien. Toute la dernière semaine devait ensuite lui permettre de renforcer cette stature."

Richard Ferrand porte les premiers coups. Avec sa musique, ses lumières, ses caméras que l'on fixe sur des inconnus pour les inciter à s'embrasser, l'AccorHotels Arena ressemble à l'Amérique. "Nous disons à François Fillon qu'il a définitivement perdu toute autorité morale pour diriger l'État et parler au nom de la France", dit à la tribune l'ancien rapporteur de la loi Macron devant 20 000 personnes, dont 600 journalistes. Puis : "Nous disons à Marine Le Pen qu'elle confond nos terroirs et le terrier où elle voudrait enterrer la France dans une solitude mortifiée." Macron lui-même, qui a toujours refusé que l'on siffle ses adversaires lors de ses meetings et préféré parler de lui plutôt que des autres, attaque Mélenchon : "Ce sera Cuba sans le soleil, le Venezuela sans le pétrole." Le propos contraste avec les grandes messes optimistes auxquelles les meetings d'En Marche! ressemblaient jusque-là. "On était forcés de montrer les muscles dans la dernière ligne droite", justifie un membre de la garde rapprochée. Depuis quelques jours, les adversaires de l'ancien ministre ont en effet décidé de concentrer leurs attaques sur sa prétendue absence de conviction, il est moqué pour sa propension à partager l'avis de tout le monde. Qui pourrait bien être capable de mettre d'accord le libéral Alain Madelin et le communiste Robert Hue ? Personne, ou un prestidigitateur. Les commentateurs politiques aussi se moquent de ces tics de langage si consensuels. Plus que toute autre, une formule concentre les foudres : "En même temps." À l'AccorHotels Arena, Macron professe l'amour et le respect depuis un certain temps déjà lorsqu'il dit : "Vous l'avez compris, il faudra en même temps vivre, travailler et apprendre." Un temps d'arrêt. "Excusez-moi, vous avez dû le noter, j'ai dit : 'en même temps'. En même temps, ça signifie que l'on prend en compte des impératifs qui paraissaient opposés mais dont la conciliation est indispensable au bon fonctionnement d'une société." Et le candidat d'égrenner ce qu'il souhaite concilier. La liberté et l'égalité. La croissance et la solidarité. L'entreprise et les salariés. "Sur le 'en même

temps', je persiste et je signe !", conclut-il, tandis que ses supporters les plus fervents se mettent à scandez la formule.

La tirade, récitée comme si elle était le fruit du moment, a été préparée. "Il avait décidé de dire quelque chose là-dessus", confirme-t-on dans son entourage. Toute cette dernière semaine, dans chacun de ses déplacements et de ses interventions, Macron n'aura de cesse de reprendre son bon mot, pour transformer ce prétendu flou à son avantage. De fait, ces trois mots résument à eux seuls le pari Macron : offrir aux Français une porte de sortie à l'éternel clivage droite/gauche par le centre et non plus par les extrêmes, ce que Bayrou, par

Le déplacement à Rungis a été monté en vitesse, après l'escapade dans les montagnes, que tous chez En Marche! considèrent comme ratée. "Même Macron nous a dit qu'il avait merdé là-dessus", rapporte un proche.

manque de charisme, n'était jamais parvenu à faire. "C'est vrai que cela revient à demander aux Français s'ils sont prêts à voir les choses autrement que tout en blanc ou en noir, explicite un proche du candidat. Le pari -et c'est pour ça qu'EM a décidé d'insister là-dessus- c'est de penser que la France est enfin prête à accepter la nuance et que c'est précisément de cela qu'elle a envie." Si ce "en même temps" symbolise une partie de l'attrait exercé par le candidat, il en incarne aussi toutes les ambiguïtés, et les contradictions -un adepte de la révolution numérique qui célèbre Jeanne d'Arc et promet à la fois "des racines et des ailes". Ce positionnement consistant à reprendre "le meilleur de la droite, le meilleur de la gauche, et même le meilleur du centre" a fait qu'Emmanuel Macron a parfois semblé porter d'autres habits que les siens, entretenant la confusion sur sa réelle personnalité. Au moment d'achever son discours lors de son grand meeting, au terme d'une heure d'exposé sur la France en 2022, comme s'il livrait déjà le bilan de son premier quinquennat, il relève la tête vers la tribune officielle : "J'y suis prêt, à tes côtés, Brigitte."



À Bercy, le 17 avril.



La foule scandé alors: "Brigitte, première dame!" Le temps où Macron disait rejeter toute pipolisation de la vie politique est bien loin. Désormais, il s'accorde à merveille des couvertures qui le montrent avec son épouse. Plus tôt, lors de son déplacement à Bagnères-de-Bigorre, avec un pool de journalistes triés sur le volet, il était justement apparu avec "Brigitte" sur un télésiège. Il s'agissait de montrer aux Français que le *golden boy*, loin d'être "hors-sol", était attaché à un terroir. Las, la scène ressemblait plus qu'autre chose à l'image de Sarkozy sur un cheval, en Camargue, lors de la campagne de 2007, la doudoune Uniqlo remplaçant les Ray-Ban.

Nicolas Sarkozy. De l'ancien champion de la droite, Macron a déjà repris quelques idées -l'exonération des heures supplémentaires, notamment. Surtout, il y a la "*valeur travail*", à laquelle l'ancien président accordait tant d'importance, et que Macron a placée au cœur de son projet. "Moi, j'aime le travail", entame-t-il alors que le soleil se lève tout juste lorsqu'il arrive à Rungis, mardi 18 avril, devant une foule de journalistes. "Je suis venu voir la France qui se lève tôt", publie-t-il sur son compte Twitter alors qu'il serre les premières mains. Les phrases sont celles des hommes en campagne -"*Le moral est bon?*"-, les sourires aussi. Pendant six heures, entre tripes, tête de veau et fleurs, Macron se présente à quiconque lui demande une photo comme le "*candidat du travail et de*

la feuille de paie. [Il] pense qu'on peut faire travailler plus en gagnant davantage". "Je fais du Macron, faudra vous habituer", explique-t-il lorsqu'on l'interroge sur ces mots que l'on dirait tirés de la campagne 2007. À peine le candidat a-t-il le temps de préparer l'émission politique de France 2 du jeudi à son QG de campagne qu'il se rend toutes voiles déhors dans une usine des Yvelines. "Vous êtes une entreprise de l'en-même-temps!", entame-t-il, visiblement content de lui. "Vous êtes efficaces socialement, et en même temps vous avez de bons résultats économiques." Ces images seront les dernières de l'homme en campagne. Le film doit s'accélérer à partir du lendemain. Il faut maintenant remettre la veste de président, et ne plus l'enlever.

"Plus on s'est rapprochés du terme, plus tout a été verrouillé"

Quoi de mieux que de s'afficher avec un ministre de la Défense en exercice et respecté par l'opposition pour se donner de la crédibilité en ces temps si troubles? Emmanuel Macron et Jean-Yves Le Drian s'avancent épaule contre épaule, mercredi 19 avril, sur la voie 8 de la gare Montparnasse, avant de s'engouffrer dans un wagon de deuxième classe en direction de Nantes. Daniel Cohn-Bendit est également du voyage. Depuis une dizaine de jours maintenant, l'équipe d'*En Marche!* a resserré la communication autour du leader. Le sixième étage du QG, où se

trouvent les pointures et le chef, est devenu un bunker. Emmanuel Macron lui-même ne prend plus le temps de plaisanter avec ses équipes situées aux étages d'en dessous. "Plus on s'est rapprochés du terme, plus tout a été verrouillé, pour ne prendre aucun risque et garder l'avance", explique un macroniste. Mais ce mercredi, surprise! les photographes et caméramen sont autorisés à venir prendre des photos dans le TGV, pour mieux représenter la prétendue stature internationale du candidat. Au Zénith de Saint-Herblain, l'*Ode à la joie*, l'hymne européen, lance le meeting devant 5 500 personnes. Faut-il scander "Vive l'Europe" ou "Macron président"? Comme toujours lors des réunions publiques d'"EM", la ferveur n'est pas celle que l'on trouve dans les meetings des partis politiques plus anciens et mieux structurés. Mais là n'est pas la question. La photo publiée sur son compte Twitter où on le voit dans sa loge avec des hommes du RAID, leur ancien patron, Jean-Michel Fauvergue, désormais En Marche!, et Le Drian, est censée montrer que Macron a les épaules pour protéger le pays. La veille, deux hommes, soupçonnés de manigancer un attentat, ont été arrêtés à Marseille. Depuis le début de la semaine, plusieurs candidats ont été invités à renforcer leur sécurité. À l'AccorHotels Arena, sept tireurs d'élite étaient présents dans la salle. À Rungis, un important dispositif policier était déployé. Pour protéger le candidat, mais aussi le car des journalistes, qui s'étaient étonnés d'être escortés dès le départ du QG de Macron à 5h. Le déplacement a été monté en vitesse, après l'escapade dans les montagnes, que tous chez En Marche! considèrent comme ratée. "Même Macron nous a dit qu'il avait merdé là-dessus, rapporte un proche. On a décidé qu'il fallait qu'il parle travail, plutôt que d'avoir l'air d'être en vacances."

Au départ, Emmanuel Macron avait prévu de se rendre à Dreux le jeudi 20 avril. Le déplacement a été annulé à la dernière minute. Officiellement, pour que le candidat puisse rencontrer le numéro un de la CFDT et le convaincre du bien fondé de son programme en matière de travail. En réalité, l'équipe Macron a gardé deux cartes dans la manche, qu'elle a justement prévu de sortir ce jour-là. Le roi: l'annonce du ralliement de Dominique de Villepin. L'as: un entretien téléphonique avec Barack Obama, dont des bribes sont publiées sur les réseaux sociaux. Macron y apparaît en bras de chemise, cravate, stylo en main, prompt à prendre des notes. "Let's keep defending our progressive values", dit la légende qui accompagne l'extrait de la vidéo. La conversation ne vaut pas soutien, mais Obama dit tout de même "good luck". Le même jour, Jean-Luc Mélenchon s'est écharpé avec Jean-Jacques Bourdin, tandis que Benoît Hamon a lancé une ultime bouteille à la mer sur France Inter. Macron, lui, a également profité de sa journée pour donner une interview sans cravate sur Snapchat. On l'y voit effectuer

un "bottle flip", qui consiste à jeter en l'air une bouteille d'eau à 360 degrés pour la faire retomber debout. "Voilà", dit l'ancien banquier après avoir réussi son coup. Un sourire de faux modeste ponctue l'opération. Depuis qu'il a lancé son mouvement politique, jamais une vidéo n'avait rencontré autant de succès sur les réseaux sociaux que celle-ci. Le "bottle flip" est partagé plus de 30 000 fois sur Twitter. Drôle de campagne.

"Fillon nous a forcé à suivre le pas"

C'est le même jour que le terrorisme s'invitera finalement pour de bon. Un policier est tué sur les Champs-Élysées tandis que les onze prétendants défilent sur le plateau de France 2. L'émission en est un peu chamboulée, charriant son lot d'hommages et de récupérations. François Fillon, le premier, dit qu'il annule son déplacement prévu le lendemain à Chamonix. Macron laisse d'abord entendre qu'il continue. Le mail d'annulation des deux meetings du vendredi 21 avril, à Rouen puis Arras, arrivera à 2h20, indiquant que les autres actions prévues par les militants seront maintenues. "C'est vrai que la décision de Fillon nous a un peu forcés à suivre le pas pour ne pas sembler irresponsables et mobiliser des policiers sur les meetings", reconnaît un soutien

de la première heure. Chez Macron, si l'on se félicite que Marine Le Pen, passée en début de soirée sur France 2, n'a pas pu réciter en direct sa partition habituelle sur le laxisme de la justice et les errements de la gauche en matière de sécurité, on se creuse la tête pour ne pas changer le scénario du film. Le patron fait le job dans la matinale d'Inter, mais il faut

dernière image de fin de campagne, Macron descend pour saluer les policiers en faction. Ceux-ci se mettent au garde-à-vous avant de tendre la main au candidat. "Ce n'est pas le protocole, ils ne sont pas censés le faire avec un candidat", rapporte, enthousiaste, un membre de l'équipe. Pour lui, ce salut officiel des forces de l'ordre clôt parfaitement la dernière semaine de campagne. "Si les forces de l'ordre ont intégré l'idée que Macron avait la stature du chef, ça veut dire que les Français aussi", se persuade-t-il.

Le soir du premier tour, Emmanuel Macron a réuni sa garde rapprochée à 19h30. Le brief a duré dix minutes. À sa trentaine de porte-parole, aux élus de la droite et de la gauche réunis devant lui, il a demandé de "faire preuve de gravité" devant la présence de l'extrême droite au second tour. Pour le reste, les "éléments de langage" étaient classiques. Insister sur "la volonté de renouvellement" exprimée par les Français, "ne pas se laisser récupérer". À Porte de Versailles, les macronistes avaient bien du mal à rester graves à l'annonce des résultats. "24%, ça veut dire au moins 250 députés lors des législatives", pronostiquait un proche. Il pleurait, et en même temps il avait un grand sourire. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR LDC

"Je fais du Macron, faudra vous habituer"

autre chose. Une "déclaration solennelle" est rapidement décidée. Depuis son QG, dans le XV^e arrondissement de Paris, Macron prend le ton grave que les évènements de la veille réclament. Le plan face caméra, drapeaux tricolore et européen en fond, ressemble à une allocution de chef d'État. Depuis le trottoir, on entend les applaudissements s'échapper par la fenêtre au moment où l'enregistrement prend fin. Deux heures plus tard, alors que des journalistes patientent dans l'attente d'une



PALAIS DE LA PORTE DORÉE
MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION



Ciao Italia!

EXPOSITION
PHOTOS • ART • RÉCITS

CES IMMIGRÉS ITALIENS QUI ONT FAIT LA FRANCE.

DU 28 MARS AU 10 SEPTEMBRE 2017 • PALAIS DE LA PORTE DORÉE • Métro 8 • Tramway 50 • Porte Dorée

© CCI 75 / Conseil départemental 75 / Accès réservés - Tous droits réservés

MARCHEURS D'AFRIQUE

Parce que toutes les voix comptent, En marche! est parti jusqu'au dernier jour à la pêche aux presque **deux millions de Français** qui vivent hors du territoire national. Exemple au Sénégal, où l'on en trouve 25 000.

PAR RAPHAEL MALKIN, À DAKAR / PHOTOS: RICCI SHRYOCK POUR SOCIETY

A la tribune, chacun des éléments de langage dont la France est nourrie depuis maintenant presque un an y passe. On parle de la nécessité de "remettre du juste là où il n'y en a plus", d'imaginer une "société du choisi plus que du subi", tout en insistant sur l'originalité des idées "transpartisanes". Sans compter ces ballons tricolores tous floqués du même lettrage "En marche!", et cette enfilade de posters affichant tous le même visage. Aucune erreur possible: c'est bel et bien un meeting d'Emmanuel Macron. Quelques instants plus tôt, un homme aux souliers vernis d'une épaisse couche de sable jaune est d'ailleurs venu se fendre d'un enthousiaste "Bonsoir Bercy!" Avant de cogner le micro du bout de son nez en pouffant. Très certainement parce que l'endroit se situe en réalité à quelques années-lumière de l'arène parisienne où l'ancien ministre de l'Économie a organisé l'un des derniers rassemblements de sa campagne: 4 500 kilomètres, plus précisément.

Ici Dakar, capitale du Sénégal, et le long de cette large voie de béton sur laquelle bondissent les Ndiaga Ndiaye, ces bus bariolés et bondés jusque sur leur toit, voici l'hôtel Good Rade. Au deuxième étage, dans l'amphithéâtre "Gorée", près d'une centaine de personnes ont remplacé l'association des infirmières urgentistes de Dakar qui y tenaient jusque-là réunion. Tous sont venus écouter des huiles débarquées de Paris afin de porter la parole d'"Emmanuel". À quelques encablures du scrutin final, l'état-major macroniste a en effet dépêché du personnel sur le terrain pour mobiliser les électeurs expatriés. "Il vous faut voter utile contre le Front national", récite Richard Yung, sénateur socialiste des Français de l'étranger et tête de proue de cette délégation. Car où qu'elle soit nichée, à Bercy ou Dakar et partout ailleurs dans le monde, une voix reste une

voix. "Les Français qui vivent à l'étranger correspondent à la population parisienne, note de son côté Aziz François Ndiaye, membre du pôle international d'En marche!, qui accompagne monsieur le sénateur pour l'occasion. Pourrait-on imaginer la France sans Paris? Non. Nous avons besoin de ces gens." Selon le dernier recensement établi en décembre dernier par le ministère des Affaires étrangères, le nombre de Français résidant à l'étranger s'élève pile poil à 1 782 188 –dont 25 000 au Sénégal–, soit près de 2% du corps électoral du pays. Un bataillon de votants potentiels dont on dit aujourd'hui qu'il pourrait bien rouler jusqu'au bout pour Emmanuel Macron. Encore un sondage: au début du printemps, l'institut BVA annonçait que 36% de ces expatriés s'imaginaient volontiers voter pour le candidat marcheur au premier tour, devant François Fillon, fixé à 31%. Une percée tout aussi soudaine que l'ouverture aux quatre coins du monde de ces petites représentations macronistes, dans la foulée de la naissance du mouvement En marche! en juillet 2015. Avant de se rendre à Dakar, le sénateur Yung est ainsi allé saluer les soutiens d'Emmanuel Macron au Caire et à Tokyo. Il ira ensuite à Abidjan. En tout, le mouvement dit aujourd'hui compter quelque 16 000 affiliés effectifs hors de France. Ce qui fait "chaud au cœur", comme le dit simplement Richard Yung sur son estrade.

"Je me suis mis à me droguer à l'Emmanuel Macron"

Jérémy Fabre est l'un d'eux. Les bureaux de cet entrepreneur de 34 ans sont installés au rez-de-chaussée d'un petit immeuble dakarois planté dans une ruelle. C'est là, depuis une pièce carrée où l'on compte pour seul décor une plante qui a depuis longtemps capitulé face à la chaleur envahissante,





Fatou Sow à Dakar.



Jérémy Fabre à Gorée.

que Jérémy Fabre préside aux destinées de Voltacars, société de location de voitures haut de gamme pour entrepreneurs en mission au Sénégal. Une petite affaire qu'il a lancée en 2015 après avoir bourlingué près de dix ans dans plusieurs pays de l'ouest africain en tant que spécialiste du crédit-bail pour du matériel de production. Il ne lui était jamais venu à l'idée de s'encarter. *"Mais là, je me suis dit qu'il fallait que j'y aille"*, raconte le marcheur à propos de sa fièvre macroniste. Il explique pourquoi Emmanuel Macron l'a *"percuté"*: il est jeune et brillant, il dépasse les clivages et, surtout, il a une démarche entrepreneuriale. *"Alors, je me suis mis à me droguer à l'Emmanuel Macron, je me suis senti bien comme ça."* Jérémy Fabre a monté dans son coin un comité local au Sénégal. En décembre, ils étaient huit, les voilà 160 aujourd'hui. *"J'ai fait des rencontres extraordinaires avec des gens que je n'aurais pas forcément croisés sans ça. En marche! au Sénégal, c'est comme un grand Airbnb, une vraie économie du partage"*, annonce-t-il. En tout cas, le bureau offre ce jour-là un panel parfaitement millimétré de la communauté française expatriée à Dakar. Il y a Jean-Pierre Frissé, 64 ans, capitaine de bateaux pêchant le poulpe et le chinchard au large des côtes sénégalaises depuis près de 20 ans. *"Macron, c'est un jeunot qui a des couilles, il s'est lancé en se disant qu'il pourrait aller au-delà des idéologies"*, dit-il. Il y a Khalil Bahsoun, un Franco-Libanais également détenteur d'un passeport sénégalais puisque sa famille s'est installée à Dakar voilà plus de quatre générations. *"Il faut gouverner la France comme un consultant, les ministres doivent être évalués et Macron propose la bonne méthodologie"*, avance ce gérant d'un complexe médical de 32 ans. Et il y a aussi Fatou Sagna Sow, elle aussi française et sénégalaise, tout juste débarquée à Dakar pour lancer son affaire de *trading* de matières premières. Cette ancienne encartée au Parti socialiste de 45 ans salue notamment les visées du candidat d'*En marche!* sur le terrain de la banlieue, où elle a passé la plus grande partie de sa vie. Réduire par deux les effectifs des classes de primaire en zones prioritaires, établir des primes pour ces entreprises basées aux pieds des tours qui voudraient d'abord embaucher

parmi la population du coin: *"Notre candidat veut accompagner les gens, faire en sorte qu'ils soient capables de réussir."* À Dakar, Fatou Sagna Sow et les autres le concèdent volontiers dans un sourire: ils envisagent cette élection bien plus en tant que Français tout court qu'en tant que Français de l'étranger. *"Mais nous militons ici, et c'est une véritable démonstration de force, cela montre que le mouvement est dynamique, qu'il a du panache."*

À l'heure de se lancer, Jérémy Fabre et ses lieutenants ont eu parfois l'impression d'être des *"petites lucioles"* s'agitant en marge de la campagne, à coups de discrètes réunions improvisées sans agenda particulier. Cela n'a pas duré. À mesure que la date fatidique du scrutin s'est rapprochée, le quartier général macroniste de la rue de l'Abbé-Groult, dans le XV^e arrondissement de Paris, a fait en sorte d'animer la ligne avec ses antennes étrangères. Les contacts sont devenus quotidiens et les kits de campagne ont régulièrement été transbahutés depuis la capitale. Des posters et des prospectus qui permettent aux marcheurs lointains d'investir la rue comme leurs cousins hexagonaux. La route sinuuse et poussiéreuse qui borde le front de mer depuis le carrefour des pêcheurs de Soumbédioune jusqu'au musée Léopold-Sédar-Senghor est ainsi jalonnée d'affiches à la gloire d'*"Emmanuel"*, collées à la hâte sur des murs effrités. *"Récemment, un type des Républicains installé à Dakar m'a appelé pour me dire que c'était interdit. C'est la première fois que je l'entendais: comme les socialistes, on ne sait pas qui vote pour les Républicains ici"*, se dandine Jérémy Fabre. Une semaine avant le premier tour, devant l'entrée du lycée français Jean-Mermoz, t-shirt ciglé sur les épaules, pin's au cœur et tract en guise de fanion, les marcheurs du Sénégal font face au gardien de l'établissement. *"Mais François Hollande ne se représente pas?* demande ce dernier. *Il n'est pas rééligible? Il était brave pourtant. En tout cas, je ne connais pas leur Macron, là."* Fatou Sow et Jean-Pierre Frissé tentent d'alpaguer à la volée quelques rares parents d'élèves filant sur le trottoir. La pêche est maigre. L'équipée s'est trompée d'heure: celle de la sortie des classes, avec sa cohue d'électeurs potentiels, est



“Macron, c'est un jeunot qui a des couilles, il s'est lancé en se disant qu'il pourrait aller au-delà des idéologies”

Pierre Frissé

déjà passée depuis longtemps. “*On est une start-up, on continue d'apprendre*”, sourit alors Fatou Sow. Le lendemain, c'est Jérémie qui arpente, paperasse en mains, le pont de ce bateau qui file vers Gorée, ce rocher où l'on enfermait jadis les esclaves, aujourd'hui transformé en île à touristes. Il s'est dit qu'il y aurait bien quelques grappes de Français venus s'offrir une dernière balade avant de rentrer voter. Sur le port, un vieux Sénégalais en costume a proposé à Jérémie de crier en l'honneur de Macron contre quelques francs CFA. Le militant a dit non en rigolant, alors le vieil homme s'est mis à chanter le nom de Mélenchon. En mer, Jérémie Fabre discute avec un homme qui agite les gourmettes. “*J'avais trois restaurants et je n'en ai plus qu'un. Les 35 heures m'ont tué. Macron, il fait quoi pour les entrepreneurs?*”

“Même ici, ils viennent nous faire chier!”

C'était à Saly, ce bout de plage délicat situé à deux heures de route au sud de Dakar. Liliane venait d'arriver de Bordeaux et était tombée sur Morguss, un garçon dont elle avait deux fois l'âge. Morguss a fait la cour à Liliane. “*Je lui ai dit que Dieu m'avait mis sur sa route et qu'avec moi, elle ne vieillirait jamais.*” C'était il y a quinze ans ou presque et Liliane avait ri. Aujourd'hui, elle et Morguss sont mariés et vivent à Saly. À l'orée du premier tour du scrutin, le couple a rejoint La Riviera, une échoppe en vue de la station balnéaire où Jérémie Fabre, accompagné du représentant parisien Aziz François Ndiaye, sont venus tenir réunion. Comme Liliane, qui a aujourd'hui 70 ans, ceux-là sont pour la plupart retraités et ne sont pas rentrés depuis longtemps en France. Leur vie est ici. Et leurs soucis sont ceux d'ici. “*On se sent parfois un peu abandonnés par la France*”, souffle Liliane. “*On est même essorés*”, peste sa voisine, Antoinette, une petite dame de

78 ans. La discussion tourne autour de la Caisse des Français de l'étranger, cette assurance santé dédiée qui fonctionne chaque trimestre la bourse des résidents, en plus de toutes les cotisations classiques auxquelles ces derniers sont soumis. “*On s'imagine que ceux qui sont installés ici vivent dans l'allégresse, mais c'est faux. Si vous voyez Manu, dites-lui qu'il nous faut un vrai statut à part*”, résume encore Jean-François, un ancien entrepreneur qui n'a pas perdu son accent du Sud, tandis qu'un autre groupe, avisant les soutiens de Macron, s'écrie: “*Même ici, ils viennent nous faire chier!*” Dans l'assemblée, certains disent que leur vote pourrait passer d'une tête à l'autre au second tour. Liliane, elle, en revanche, a fait son choix. Ce sera Macron et idem pour son mari, devenu français par les liens du mariage, même s'il s'est longtemps imaginé pencher du côté de Mélenchon. “*Je l'ai amadoué et je l'ai convaincu*”, murmure-t-elle. Après Saly, où un comité En marche! a récemment été monté, les militants de Dakar aimeraient pouvoir grappiller des voix partout ailleurs dans le pays. À Saint-Louis, Kaolack, Thiès, et aussi la lointaine vallée du fleuve, là où résident des expatriés dont on ne sait même pas s'ils sont encore inscrits sur les listes électorales.

Longtemps, les marcheurs sénégalais ont pensé que leur favori viendrait leur rendre visite. En février, après le passage à Alger d'Emmanuel Macron, des rumeurs ont filé le long de la corniche et sur la VDN, la grosse voie d'autoroute qui traverse le centre-ville de Dakar, annonçant l'arrivée du candidat. Cela devait être au début du mois d'avril. Las, le candidat n'est jamais venu. “*Macron ne pouvait pas se permettre d'aller si loin à un moment si crucial*”, explique, raisonnable, Jérémie Fabre. Alors, à la place du chouchou, on a eu droit au vieux Richard Yung, débarqué à l'hôtel Radisson dans un lin bleu de parfait toubab.

Retour sous les ors de l'hôtel Good Rade. Ce jour-là, il y a dans le public quelques Sénégalais qui, s'ils ne peuvent pas voter, sont venus faire part de leur enthousiasme à propos du “*changement*” incarné par Emmanuel Macron. Quid de sa politique africaine? demandent-ils. Richard Yung répond en évoquant la nécessité de remettre à plat les relations franco-africaines. Avant que Jérémie Fabre ne monte au créneau, dessinant au débotté l'ornière d'une “*grande marche africaine*” qui pourrait “*bouleverser*” les esprits politiques locaux. De quoi ensabler encore un peu plus ses souliers. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR RM



À Dakar.

HUE TURN

Cela a fait rire, sourire ou pleurer: Robert Hue, l'ancien secrétaire national du Parti communiste français, soutient Emmanuel Macron, l'ancien banquier. Paradoxal? Non, logique selon lui. Explications.

PAR MARC HERVEZ / PHOTOS: RENAUD BOUCHEZ POUR SOCIETY

Ln'est plus sur le devant de la scène politique mais son collier de barbe reconnaissable entre mille lui assure toujours une certaine notoriété. À trois jours du premier tour de l'élection présidentielle, Robert Hue marche sur un trottoir du XIV^e arrondissement de Paris. Un coupé sport s'arrête, la vitre se baisse. Le conducteur facture à peine la trentaine. “-Bonjour Monsieur Robert. Je vous ai toujours bien aimé, mais bon, je ne suis pas communiste. -Bah ça tombe bien, moi non plus. Je m'en suis éloigné il y a un moment déjà.” Ça a au moins le mérite d'être clair. Mais quand même, on est en droit de s'interroger. Alors, “Monsieur Robert” pointe tout d'abord le barrage auquel s'est heurté “son” candidat, Sébastien Nadot, du

Mouvement des progressistes, dans sa quête des 500 signatures. Pour ce Toulousain venu de la société civile –il est prof d'EPS–, le compteur des parrainages est resté bloqué à 106. “Quand on n'est pas du sérail politique traditionnel, c'est extrêmement difficile depuis que le PS et les Républicains ont voté ensemble une loi pour contraindre les élus locaux à envoyer leurs parrainages au Conseil constitutionnel, argue Robert Hue, fondateur dudit mouvement en 2009. Les grandes formations politiques exercent sur ces derniers une pression terrible. À mon époque, je n'ai jamais eu de problème, hein, il y avait l'appareil qui travaillait pour moi.” Ces obstacles se sont ensuite étendus à la primaire de la gauche, à laquelle Sébastien Nadot n'a pas eu accès. D'où une petite rancune vis-à-vis du

parti à la rose, qu'il juge en déliquescence. Puis il avance que la campagne de Benoît Hamon “a ressemblé à celle de quelqu'un qui voulait davantage la tête du PS que devenir président”. Ensuite, il fait part de son inimitié à l'égard de Jean-Luc Mélenchon: “C'est un homme de théâtre. Des meetings devant 30 000 personnes, j'en ai fait. Mais le problème, c'est qu'il est au centre, c'est l'être suprême.” En plus de son ego, il lui reproche sa démagogie et l'impossibilité de la mise en œuvre de son programme: “C'est inapplicable dans un pays comme la France, et c'est moi, ancien communiste, qui le dis. Donc, il fait des promesses qu'il ne peut pas tenir: 271 milliards de dépenses, ça vous parle? Les gens ne savent même pas ce que représente un milliard, donc ils sont séduits. Mais c'est du populisme



contemporain.” Enfin, il explique son choix par “*l’absolue nécessité de faire barrage à Marine le Pen*”. Les traditionnels mots-clés et expressions des partisans du “front républicain” sont là: “*Je suis quelqu’un qui a vécu 2002, j’étais candidat. D’emblée, j’ai pensé qu’il était important de tenter de rassembler non pas seulement les forces de gauche, mais aussi les sociaux-démocrates et au-delà. Dans une société française qui est d’une fragilité folle, il faut sauver la démocratie.*” Et voilà comment l’actuel sénateur du Val-d’Oise s’est retrouvé à publier le 10 mars dernier une lettre ouverte dans le journal *Le Monde* dans laquelle il officialisait son soutien envers Emmanuel Macron à titre individuel, sans pour autant rejoindre En marche! ni intégrer son équipe de campagne, et tout en ayant “*des points de divergence*” avec lui, “*en matière de droit du travail notamment*”.

Il n’empêche, Robert Hue a voté Emmanuel Macron dimanche 23 avril, et ce grand écart a de quoi interroger. On parle quand même d’un homme qui a effectué le mandat d’un ministre communiste au sein d’un gouvernement de pays occidental le plus long de l’histoire. “*Même des journalistes d’un quotidien chinois sont venus m’interviewer, se félicite-t-il. Ça les intéresse de savoir comment quelqu’un issu de la famille marxiste peut, dans un monde où le poids des idées libérales a grandi, s’adapter et trouver sa place.*” Et tant pis si la base historique de son électorat se tourne à chaque élection un peu plus vers les deux dangers qu’il a ciblés, la candidate du Front national et le leader du Parti de gauche. “*Et alors? Il arrive que les gens se trompent, le peuple n’a pas toujours raison, tranche-t-il. Aujourd’hui, certains parlent de VI^e république, mais en 1958, dans ma famille politique, on a voté contre la V^e parce qu’on estimait que la notion d’être suprême incarné par le président élu au suffrage universel était dangereuse sur le plan démocratique. Je continue de le penser. Ce régime est une monarchie républicaine dangereuse.*” Et le fameux passé de Macron au service des banques d’affaires? “*Emmanuelli, on est tous d’accord pour dire que c’était un homme de gauche. Dans les années 80, il travaillait pour la banque Rothschild à un poste supérieur à celui de Macron.*” Robert Hue appelle ça le “*compromis positif*”. C’est



“ Il y a un an, Macron n’existait pas. Regardez où il est aujourd’hui. Ça veut dire quelque chose ”

sa manière à lui de qualifier son recentrage au détriment des valeurs ancestrales de la gauche. Chose qu’il pratique depuis plus de 20 ans, lui, l’homme de la gauche plurielle qui se définit volontiers comme “Gorbatchevien”, et à qui ses détracteurs reprochent de trahir la cause. “*Tout au long de la campagne de Macron, il y a eu ce gimmick médiatique: ‘De Hue à Madelin.’ Mais c’est une caricature, d’autant que Madelin n’a jamais dit publiquement qu’il soutenait Macron, nuance Robert Zarader, son ami de longue date, recruté comme communicant par l’équipe du candidat d’En marche! début 2017. Robert est dans une logique à l’italienne. Il a été nourri par l’expérience de Berlinguer, qui a opté pour le compromis historique dont il a une vision positive. Je pense qu’il mûrissait sa réflexion*

depuis quelques mois et qu'il s'est décidé quand Hollande, qu'il avait soutenu en 2012, a renoncé à y aller."

"À mon époque, c'étaient pas ces meetings-là"

Le 17 avril dernier à Bercy, à J-6, Emmanuel Macron donnait son grand meeting devant 20 000 personnes. Bien assis dans le carré des invités à côté du juge Éric Halphen, Robert Hue assistait pour la première fois à une réunion politique publique de son nouveau candidat. Il l'a vu citer Albert Camus et balancer comme beaucoup la référence qui va bien au général de Gaulle. (*"De Gaulle incarnait l'idée d'être au-dessus des partis, de prendre des idées un peu partout. Et puis, on est dans une présidentielle, c'est lui qui l'a inventée"*). Alain Madelin n'était pas là. François Bayrou, si. *"Il y avait aussi Line Renaud. Je n'ai pas vu Pierre Arditi mais on m'a dit qu'il y était."* Celui qui a succédé à Georges Marchais à la tête du Parti communiste français a apprécié la prise de parole de l'homme d'affaires et de rugby Mourad Boudjellal ou celle d'Axelle Tessandier, la startupeuse devenue déléguée nationale d'En marche! après six ans passés dans la Silicon Valley. *"Elle est à l'image de ses soutiens, elle était hors de la vie politique il y a un an"*, justifie-t-il. Robert Hue s'est aussi trouvé des valeurs communes avec une assemblée qu'il a jugée très enthousiaste, typique des foules qui s'engagent pour la première fois. *"On voyait beaucoup de gens dont c'était le premier meeting. Il y avait une forme de naïveté positive, d'inconscience. Dans l'ensemble, le public était très couche moyenne supérieure. Bon, c'était pas très populaire, faut être clair. À mon époque, c'étaient pas ces meetings-là."* Peu importe. Selon lui, si les couches populaires sont tentées par les extrêmes, c'est parce qu'elles rejettent la classe politique dans sa forme davantage que dans le fond. *"Les gens votent assez peu pour des programmes, en réalité"*, appuie-t-il. Constatant que ce phénomène de rupture s'observait dans beaucoup de pays, il pronostique la fin des partis politiques traditionnels à la structure trop pyramidale, qui a contribué à rompre leur lien avec le peuple. *"Autrefois, les partis prenaient des gens issus du peuple et en faisaient des hommes d'Etat. C'est fini. Ils se sont reproduits entre eux, au point de devenir consanguins."* Place désormais aux mouvements, censés réformer les rapports entre citoyens et politiques, avec leur fonctionnement transversal. C'est aussi ça qui lui plaît chez Macron, lui qui parle de faire de la politique autrement. Robert Hue rappelle d'ailleurs qu'il a lancé son mouvement dès 2009, à une époque où le mot progressisme n'était pas encore dans toutes les bouches. Un visionnaire? *"Il y a un an, Macron n'existe pas. Regardez où il est aujourd'hui. Ça veut dire quelque chose. Il faut du renouvellement."* D'ailleurs, après avoir cédé sa place de maire de Montigny-lès-Cormeilles en 2009, Robert Hue annonce qu'il mettra un terme à sa carrière politique dans cinq mois, même si Macron est élu. *"À un moment, il y en a marre des vieilles barbes."* ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR MH

Tous, des sang- mêlés

Culture Society PARIS PREMIÈRE exponauta Courrier International ANOUS PARIS Slash/ Mouvement VAL de MARNE Le département

Tous, des sang- mêlés

Culture Society PARIS PREMIÈRE exponauta Courrier International ANOUS PARIS Slash/ Mouvement VAL de MARNE Le département

Tous, des sang- mêlés

Culture Society PARIS PREMIÈRE exponauta Courrier International ANOUS PARIS Slash/ Mouvement VAL de MARNE Le département

Tous, des sang- mêlés

Culture Society PARIS PREMIÈRE exponauta Courrier International ANOUS PARIS Slash/ Mouvement VAL de MARNE Le département

France dimanche







Lille, le 23 avril 2017. Café "L'idiot".



La Rochelle, le 23 avril 2017. Laura (35 ans, au chômage) et Olivier (34 ans, technicien scientifique).

19h55

Oulles, le 23 avril 2017. Dans le plus petit village du département de l'Isère, chez Olivier.



Marseille, le 23 avril 2017. Chez Yasmine, 67 ans, dans le quartier de La Viste, 15^e arrondissement.

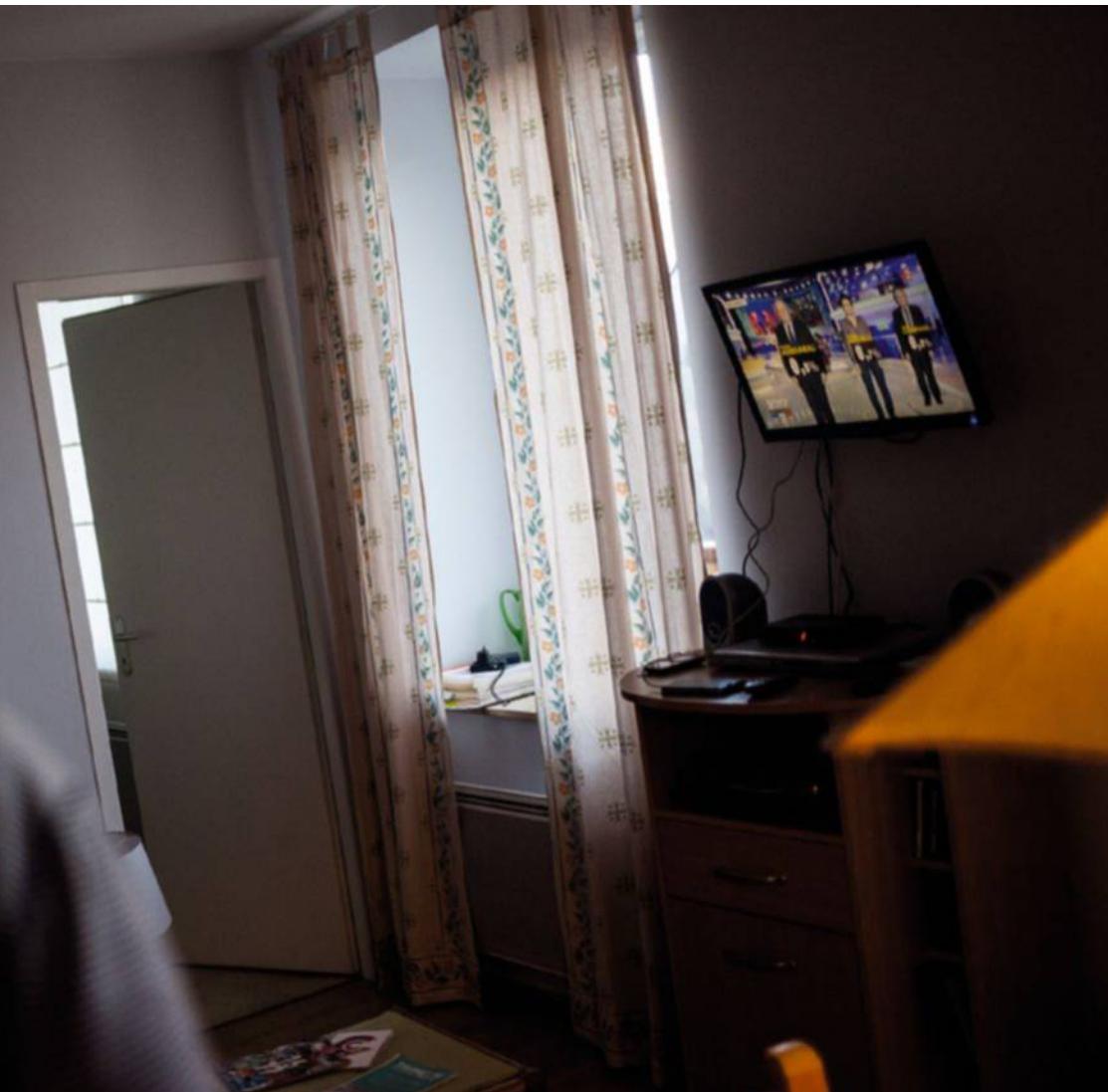


20h00

La Rochelle, 23 avril 2017. Laura et Olivier découvrent les résultats avec Mathieu (35 ans, marin) et Marie (33 ans, caviste ambulante).



Oulles, le 23 avril 2017. Olivier observe d'un œil distrait, tout en travaillant, les résultats.





Marseille, le 23 avril 2017. Yasmine comprend que le second tour opposera Marine Le Pen et Emmanuel Macron.

Lille, le 23 avril 2017. Le café "L'idiot" à l'annonce des résultats.



“Le FN de Marine Le Pen reste

Le **FN** a-t-il avalé la droite? Pourquoi a-t-il remplacé la gauche dans plusieurs régions? A-t-il changé ou s'est-il travesti en reprenant de vieilles méthodes? Et peut-il accéder au pouvoir? L'historienne Valérie Igounet, spécialiste de l'extrême droite, répond.

PAR VINCENT RIOU / PHOTO: VINCENT JAROUSSEAU

l'héritier de celui de Jean-Marie Le Pen”

Le Front national, comme Les Républicains, a traversé cette campagne avec des affaires judiciaires sur le dos. Mais ça a glissé sur lui plus que sur François Fillon... Si les affaires l'ont un peu atteint, c'est aussi que Marine Le Pen a eu le don de les instrumentaliser. Par exemple, le 26 février dernier à Nantes, elle réactivait un langage inhérent à l'extrême droite: la théorie du complot. Elle serait '*victime*' d'un complot, au sens large du terme puisqu'il serait politique, médiatique et judiciaire. La candidate frontiste a opéré ainsi un retour aux fondamentaux et renoué avec l'histoire paternelle. Une affiche placardée au moment de l'émergence du parti dans les années 1980 disait en effet, à propos de Jean-Marie Le Pen: 'Le Pen dit la vérité, ils le bâillonnent.' Ce 'ils' visait ses adversaires politiques et médiatiques.

La campagne de François Fillon a aussi flirté avec le complotisme et a emprunté beaucoup d'éléments autrefois réservés au FN. De quand date la viralité du discours FN, selon vous? La coupure, c'est Nicolas Sarkozy en 2007. Quelle combinaison sémantique utilise Nicolas Sarkozy pendant sa campagne? Deux mots – 'identité' et 'nationale' – qui appartiennent à la rhétorique des droites. Ils excluent celui qui est autre: l'étranger.



Le ‘nous’ –les Français– s’oppose ainsi au ‘eux’ –les immigrés. L’association entre identité nationale et immigration est transparente. La droite républicaine fait sienne un marqueur idéologique du Front national. La création ensuite, en mai 2007, du ministère de l’Immigration, de l’Intégration, de l’Identité nationale et du Développement solidaire, participe évidemment de cette stratégie consistant à capter les électeurs du FN – stratégie revendiquée par Sarkozy à l’époque. Une nouvelle étape dans les rapprochements rhétoriques des droites françaises s’ouvre également en 2010. Lors de son discours de Grenoble, le 30 juillet, Nicolas Sarkozy lance une ‘*déclaration de guerre contre les trafiquants, contre les voyous*’, estimant que la France paie ‘*les conséquences de 40 ans d’immigration incontrôlée*’. Le président de la République établit donc une corrélation entre l’immigration et la délinquance et/ou l’insécurité. Immigration–identité nationale–insécurité: ses propos reprennent les principaux marqueurs du FN. La suite de l’histoire s’inscrit dans un schéma quasi similaire. Nicolas Sarkozy rappelle, pendant sa campagne de 2012, que Marine Le Pen est ‘*compatible avec la République*’. Et aujourd’hui plus qu’hier, les emprunts à la sémantique frontiste sont formulés, régulièrement, à voix haute par les ‘autres’. Le ‘*racisme antifrançais*’ évoqué par



François Fillon à son meeting de Caen le 16 mars est un exemple parmi d'autres.

Ce rapprochement sémantique peut-il se concrétiser par un rapprochement tactique entre le FN et cette droite de plus en plus à droite? Marine Le Pen est aujourd'hui dans une position de force et dynamique électorale: celle de présidente d'un parti qui, depuis les élections européennes de 2014, avait décroché la première place aux premiers tours. Elle avait expliqué que jamais elle ne s'allierait avec la droite mais qu'elle voulait prospérer sur ses décombres. Cette position ne serait-elle pas en train de se fissurer? Récemment, Nicolas Bay, le secrétaire général du parti –et ancien mégrétiste–, expliquait que le FN '*tendra la main à tous ceux qui ne voudront pas reprendre pour cinq ans de hollandisme, et ils sont nombreux*'. L'union des droites s'annoncerait donc envisageable et opératoire dans la stratégie globale de l'opposition, à savoir abattre un ennemi commun: la gauche. Plusieurs au FN, dont Marion Maréchal-Le Pen, aspirent à la création d'un 'grand parti conservateur' basé, entre autres, sur une union des droites. Pas n'importe lesquelles: plutôt cette droite hors les murs, celle située entre le FN et Les Républicains.

On a beaucoup dit que le FN avait récupéré des concepts et des figures de gauche... Ces dernières années, ce n'est même plus une récupération, c'est une cooptation de symboles et de thématiques de la gauche. Ils usurpent un discours et ça fonctionne auprès d'un électoralat. Je peux vous dire que quand on arrive à Hénin-Beaumont dans le bureau du maire, Stéeve Briois, et que l'on voit le buste de Jean Jaurès derrière lui, ce n'est pas rien. Cet homme a réussi à se faire élire au premier tour des municipales dans un bastion de la gauche en expliquant à ses électeurs que la gauche, non seulement les avait trahis en privilégiant les immigrés aux dépens des nationaux, mais qu'en plus seul un parti, le FN, pouvait les protéger; ceci à tous les sens du terme. Les électeurs n'occultent pas la dimension xénophobe. Ils la revendent même. Le FN fait ses choux gras là-dessus, prospère sur les décombres de cette gauche 'malade' et parvient à honorer ce que les électeurs entendent de leurs promesses. Une assistante familiale et ancienne électrice de gauche m'a dit qu'elle avait voté FN pour la première fois au printemps 2014. Elle et son époux en avaient 'ras-le-bol'. Elle se dit séduite aujourd'hui par la politique municipale à Hénin. Quand 'son' maire passe à côté d'elle, il n'oublie jamais de lui serrer la main, de lui sourire, de l'écouter, explique-t-

elle. ‘C'est important d'être reconnu en tant que tel. Ça veut dire que, même si on n'est rien, même si on ne fait rien, même si on n'a rien, on est quand même quelqu'un.’ Ces maires-là réussissent donc parce qu'ils sont sur le terrain, sont disponibles, serrent les mains, reçoivent. Mais ils font aussi passer leurs messages politiques: une fête du cochon à Hayange, la débaptisation de la ‘rue du 19-Mars-1962’ – fin de la guerre d'Algérie – à Beaucaire, la fermeture du Secours populaire à Hénin-Beaumont, etc.

Après avoir repris le parti, Marine Le Pen a assez rapidement préféré se montrer comme ‘Marine’ tout court, et aujourd’hui son affiche de campagne de ‘La France apaisée’ ne met en avant ni son nom de famille, ni le nom du parti, ni le logo. Pourquoi?

Elle a ‘exploité’ ce patronyme dans les années 2000 jusqu'en 2011. Elle savait l'efficacité de ce dernier dans l'histoire du parti. Mais depuis un moment, elle a non seulement effacé son nom, mais aussi certains symboles forts de l'histoire du FN, comme la flamme. Et l'une des phases essentielles a été l'exclusion de son père, bien évidemment. Aujourd'hui, elle veut aller vers une autre histoire, c'est stratégique. Afficher un peu plus fort ce ‘nouveau’ parti qu'elle prétend incarner. Mais le fait de ne pas forcément signer du nom ou du logo est aussi un vieux classique. En 1986, quand le FN envoie

35 députés à l'Assemblée, le nom ‘Front national’ n'apparaît pas sur les affiches de la campagne des législatives, c'est le ‘Mouvement national’. Et, rappelons-le, dès la fondation du FN en 1972, Jean-Marie Le Pen niait ouvertement que la flamme venait du MSI, le parti néofasciste italien. Ensuite, il s'est désolidarisé d'Ordre nouveau, le groupuscule néofasciste à l'origine de la création du FN qui était venu chercher Le Pen. Très vite, il l'a ‘enlevé’ de son histoire. Pour ses premières élections, en mars 1973, le FN avait adopté un positionnement qu'il considérait comme une caution. Il était parti en campagne en se proclamant de droite. Ça commence là: on avance masqué dès le début! Rappelez-vous: Marine Le Pen avait menacé de procès quiconque employait le terme ‘extrême droite’ à l'égard de son parti.

Vous parlez du Mouvement social italien. Le début de la fin de ce dernier, pour les purs et durs, c'est quand il change de nom pour devenir Alliance nationale dans les années 90 et prend des responsabilités au pouvoir... Un scénario qui pend au nez du FN? On ne peut pas le savoir. Je pensais qu'il y avait plusieurs éléments qui laissaient penser que le FN, après les législatives de 2017, pourrait changer de nom: moins de présence de symboles traditionnels, des slogans différents, un électoralat qui mute, certaines dénominations entendues ici ou là, etc. Finalement, il y a quelques semaines, Marine Le Pen a répété que le changement de nom n'était pas à l'ordre du jour. Cette position confirme la viabilité et la force de la marque FN. L'électoralat d'extrême droite sous-tend évidemment le succès électoral de cette formation. Si le parti changeait de nom, il pourrait y avoir un ‘souci’ avec cet électoralat. Certes, Marine Le Pen ne cesse de faire des appels du pied à différents électoralats, mais elle n'oublie jamais ce noyau de fidèles. Et elle est aussi consciente de la mésaventure que les Italiens du MSI ont vécue en devenant l'Alliance nationale et en opérant une mutation idéologique. Cela n'a pas fonctionné. Elle est sur ce fil.

Le FN a aussi changé plusieurs fois de position sur l'islam...

En 1987, Jean-Pierre Stirbois imprime une affiche anonyme sur laquelle se détachent ces mots: ‘Inch'Allah! Dans vingt ans, c'est sûr, la France sera une république islamique.’ Elle est emblématique du glissement qu'est en train d'opérer le FN à la fin des années 1980 sur le sujet de l'immigration, plus précisément sur le thème de la ‘menace islamique’. Puis, jusqu'en 2010, plus aucune affiche ne dénonçant l'islam ne sera éditée et diffusée par le Front national. Cette parenthèse s'explique principalement par deux faits: l'analyse politique adoptée par Jean-Marie Le Pen après la première guerre du Golfe (août 1990-février 1991) et les années Mégret, suivies de la scission. Puis, avant son accession à la présidence du FN, Marine Le Pen fait de la lutte contre l'islamisation et de la défense de la laïcité les articulations de son discours. Son message se résume à ce double thème: le danger islamiste s'opposera aux valeurs laïques véhiculées par la démocratie, fondements de la république française; la stigmatisation des musulmans faisant de l'islam et de la République deux entités incompatibles. Son discours surexplique un contexte anxiogène. Il permet d'offrir une dénonciation ‘acceptable’ pour l'électeur avec une

conclusion qui s'impose: les immigrés ne sont pas seulement inassimilables. Leur intégration est devenue ‘impossible’ pour une raison essentielle: ils se dressent contre les valeurs de la République française.

Le FN a aussi été l'inventeur du ‘ni droite ni gauche’, un créneau qui semble être le grand vainqueur du premier tour... Le ‘ni droite ni gauche’ apparaît à l'université d'été du FNJ en 1995. Samuel Maréchal en est le concepteur. Pour le FN, il s'agit d'en finir avec ce système inscrit dans le duel classique droite-gauche alors que le parti lepéniste n'affiche qu'une ambition: se battre pour les Français. Aujourd'hui, le FN s'affiche ‘et de droite, et de gauche’. Il s'agit de se positionner au ‘centre’ du peuple et contre les autres partis.

Marine Le Pen peut-elle devenir présidente, selon vous?

Plus d'un électeur sur deux sera-t-il prêt à mettre le bulletin Marine Le Pen dans l'urne? L'histoire récente semble contredire ces suppositions. Certes, nous ne sommes plus dans la situation d'exception de 2002. Le tripartisme s'est imposé. Les 80% de Jacques Chirac, c'est fini, mais pour autant je pense que Marine Le Pen ne l'emportera pas. Il faut rappeler une chose essentielle: le FN de Marine Le Pen est l'héritier de celui de Jean-Marie Le Pen. Et, en dépit d'une stratégie de ‘dédiabolisation’ affichée, le Front national éprouve bien des difficultés à faire évoluer son image. Aujourd'hui encore, la majorité des Français estime qu'il est un parti ‘dangereux’ pour la démocratie. Cela dit, l'enjeu de 2017, ce sont les législatives, pas la présidentielle. Et il est évident que le nombre des élus FN va augmenter en juin.

● PROPOS RECUEILLIS PAR VR

Lire: *Les Français d'abord* (Inculte), de Valérie Igouinet, et, en collaboration avec le photographe Vincent Jarousseau, *L'Illusion nationale: deux ans d'enquête dans les villes FN* (Les Arènes)

la Villette

FC BERGMAN

Le Pays de Nod

16 → 20.05.2017

01 40 03 75 75 • lavillette.com

#FCBergman

« Une merveille d'intelligence
et de burlesque. » *Libération*

« Un spectacle étonnant et
souvent hilarant. » *Télérama*

arte

Liberation

un événement
Télérama

Slate.fr

TROISCOULEURS

france
culture

Salut, JE VOTE FN

Ils ont perdu des amis, se sont brouillés avec leur famille ou se sont fait larguer par la personne qu'ils aimait depuis qu'ils ont décidé de sortir du bois et de clamer haut et fort qu'ils votent pour Marine Le Pen. Un choix qu'il est encore difficile d'assumer.

PAR ARTHUR CERF ET LUCAS MINISINI / ILLUSTRATION: JULES LE BARAZER POUR SOCIETY

Éric est "un chouette type". Vraiment un "bon pote". "De ceux qu'on quitte en étant de meilleure humeur", d'après son ami Willy Pelletier. L'hiver, Éric organise des collectes de vêtements et l'été, il récolte des tomates et des courgettes qu'il donne à ses amis, aux voisins et à tous ceux qui en ont besoin. Car Éric, 48 ans, ouvrier dans une usine d'emballage industriel de l'Aisne, a une serre. Un espace "hors du temps" qui lui permet d'oublier son travail, où il a le sentiment que les jeunes ne le respectent plus, et le fait qu'autour de lui les magasins mettent la clé sous la porte, les médecins sont de moins en moins nombreux, les bistrots disparaissent et les majorettes, les fanfares, les sociétés de chasse et pêche peinent à se renouveler. "Face à ce monde qui s'en va, cette serre est une bulle de bonheur", dit Willy Pelletier. Un jour, les deux amis y buvaient des coups. "On était un peu bourrés", resitue Willy. C'est le moment qu'a choisi Éric pour se livrer. "Il m'a annoncé qu'il avait voté deux fois pour Marine Le Pen, qu'elle lui foutait les poils quand elle parlait et qu'il se sentait fier quand il l'entendait, se rappelle-t-il. Sa femme lui avait dit: 'Non, ne t'en va pas lui dire ça' mais il avait besoin de le dire, il en avait gros sur le cœur." La dernière fois qu'Éric avait annoncé la nouvelle, il s'était disputé avec

Thierry, son ami d'enfance avec qui il jouait au foot étant gamin. Les deux compères s'étaient fâchés et ne se sont pas vus pendant un an. "Pour lui, ça a été un traumatisme, dit Willy Pelletier. Il m'a tout de suite demandé: 'Tu crois que c'est grave? Tu te fâcherais pour ça, toi?'"

Willy Pelletier n'a rien dit. Peut-être parce qu'il avait "un peu bu". Peut-être aussi parce que depuis trois ans qu'il habite dans le canton de Vic-sur-Aisne, où le Front national a remporté les élections départementales dès le premier tour en 2015, il a eu le temps de comprendre qu'Éric n'est pas le seul dans ce cas. "Mon voisin a un drapeau français accroché sur sa maison, décrit-il. Au début, je croyais que c'était pour l'Euro, mais ça a duré un peu plus longtemps que ça. Quand le drapeau s'est envolé, il l'a remplacé par un autre. Et dans son garage, il en a un encore plus grand, donc j'ai compris pour qui il votait même s'il ne me l'a jamais annoncé." Selon Willy Pelletier, professeur à l'université de Picardie et auteur de plusieurs études sur le vote Front national, les gens qui vivent dans les villes rurales du côté de Chauny, Soissons et Noyon ne crient pas haut et fort qu'ils votent pour le FN. "Ce vote reste un stigmate social, assure-t-il. Le silence reste l'arme des sans armes, on ne peut pas être attaqué quand on est silencieux,

donc le vote FN reste un vote caché." Parce que le parti a mauvaise réputation ou parce que certains électeurs frontistes se sentent fautifs de penser ce qu'ils pensent? Franz, aide-soignant d'une trentaine d'années dans l'Aube, confie: "Quand je dis que je vote FN, j'ai l'impression d'être un homosexuel qui fait son coming out, c'est plus facile de dire qu'on vote pour les Verts qui font 3% que pour le FN qui en fait 30. Il faut être costaud pour dire qu'on est dans le parti." Au travail, notamment. À la cantine ou à la machine à café, "beaucoup baissent la tête et ne disent rien". En esquivant toute discussion politique, minés parfois par "la culpabilité". Assumer que l'on soutient un parti aux thèses ouvertement racistes et aux dérapages récurrents n'est pas chose aisée. Se présenter en électeur FN revient souvent à dire: "Bonjour, je suis un salaud."

"Le mec pro-Femen m'a traité de machiste et je l'ai traité de fasciste"

17 avril. Vers 19h30, une centaine de personnes se sont rassemblées du côté du parc de la Villette à Paris. Réunies à l'appel de collectifs antifascistes d'extrême gauche, elles crient "Tout le monde déteste le FN!" Pour arriver jusqu'au Zénith où Marine Le Pen doit s'exprimer, les sympathisants doivent donc faire un long détour aux abords du parc, longer les barrières et les cars de CRS. Ce jour-là, la salle n'est pas tout à fait pleine. Mais une fois à l'intérieur, les frontistes en profitent. Ils sortent leurs drapeaux, épinglent leurs pin's lumineux "Marine présidente" et chantent "On est chez nous! On est chez nous!" Alexis, la vingtaine, sait qu'ici il peut se lâcher sans craindre le regard des autres. Ailleurs, il a développé une stratégie pour éviter les problèmes. "En règle générale, je ne dis pas que je vote FN quand il y a plus de trois personnes dans la conversation, pose-t-il. Sinon, je sais que tout le monde va immédiatement me



AHHH, ON EST
CHEZ NOUS!

BAH TIENS,
À CE PROPOS ...

tomber dessus.” Un peu plus loin, Charles, 25 ans, responsable clientèle dans une banque, en sait quelque chose. Il y a quelques mois, il était à une soirée chez un ami, entouré d'une vingtaine de potes. Le jeune homme, frontiste depuis 2012, n'avait pas forcément prévu de parler politique. Mais voilà, il y avait “*un mec pro-Femen qui disait qu'elles étaient des femmes courageuses*”. Inacceptable, selon lui. Alors il a dit tout le bien qu'il pensait du groupe féministe, annonçant au passage qu'il votait pour Marine. “*Tout le monde a commencé à me dire que c'était le diable, à parler de nazisme et le ton est monté, le mec pro-Femen m'a traité de machiste et je l'ai traité de fasciste.*” Pour éviter d'en venir aux mains, Charles a préféré quitter la soirée. Deux jours plus tard, un de ses amis publiait un message sur Facebook. “*Un truc du genre: 'Il est évident que les gens qui votent FN ne peuvent pas faire partie de mon cercle d'amis', et il m'a supprimé de ses contacts Facebook.*”

Les réseaux sociaux sont devenus plus que jamais des lieux de débat et de règlements de comptes, voire de grand tri dans ses amis. Adrien, 25 ans, vote Mélenchon. Depuis quelques jours, il supprime toutes ses connaissances Facebook qui ont *liké* des posts pro-Marine. Un à un. Sans remords. Un ménage qu'il a commencé il y a quelques années, quand il étudiait dans le Sud de la France. “*Un jour, j'étais à une soirée avec sept amis, résitue-t-il. On buvait et à un moment donné, un pote, Romain, a commencé à dire qu'il s'était fait 'agresser par un bougnoule'. Je lui ai fait remarquer qu'il ne pouvait pas dire ça et il a répondu: 'Je dis ce que je veux. La France, c'est les Français d'abord, faudrait tous les virer, dommage que Marine Le Pen ne soit pas passée.'*” Pour Adrien, le choc fut terrible. “*J'ai dessoulé d'un coup, raconte-t-il. Je me suis demandé si j'avais bien entendu ce que je venais d'entendre.*” Le lendemain, comme un symbole, il supprimait Romain de ses amis Facebook. Pour Adrien, il ne faut pas transiger avec les électeurs frontistes. “*Ce n'est pas seulement un bulletin, ça engage quand même ta vision du monde et de la société. Je ne peux pas être ami avec des gens qui ont une vision de la société qui va dans une direction si divergente.*” Un silence. “*Déjà que j'ai du mal à m'entendre avec mes parents qui votent Macron...*”

Vote avoué à demi pardonné?

Pour Franz, il n'a suffi que d'un commentaire sur Facebook, et tout s'est arrêté. Un “*T'étais mieux avant*” lancé par une amie sous un de ses posts quotidiens. “*On était très proches et maintenant, elle ne me parle plus du tout*”, regrette le jeune aide-soignant. “*Elle*”: une de ses meilleures amies, rencontrée dans l'Aube à l'âge de 15 ans. “*On se parlait tout le temps, il ne se passait pas deux ou trois jours sans qu'on discute*”, revit-il. Qu'a-t-il bien pu se passer? “*C'est l'étiquette Front national qui a tout changé*”, croit-il savoir. Franz soutenait l'UMP, mais quand François Fillon et Jean-François

Copé s'opposent pour prendre le contrôle du parti en 2012, il rend sa carte et se cherche une nouvelle affiliation politique. Ce n'est qu'un an plus tard que le jeune homme rejoint officiellement le parti d'extrême droite. Il a bien tenté d'expliquer à son amie ce revirement par messages privés sur le réseau social, mais elle ne “*s'attendait pas à ça*” de sa part, c'en était trop pour elle. “*Je lui disais: 'Ce n'est pas contagieux. Tu ne vas pas être contaminée par le virus Front national.' Mais rien à faire.*” Autour de Franz, d'autres n'ont même pas pris la peine de discuter. Restent “*ceux qui [l]e taquinent souvent, comme un supporter de l'OM à Paris. Et tous les autres qui [l]ui ont dit qu'[il] était dans un 'parti haineux, raciste, xénophobe et homophobe'. C'est faux pourtant, croit-il savoir, triturant son piercing au sourcil. Mais peut-être que je suis un peu Bisounours.*”

Pour éviter de perdre ses amis ou de se faire tomber dessus en soirée et de devoir répondre des accusations de racisme –surtout–, Charles, l'anti-Femen, a développé une méthode qui lui permet d'amortir le choc de l'annonce de son engouement pour Marine Le Pen. “*Je parle des idées, des problèmes de l'Europe, des limites de l'immigration et généralement, les gens devinent.*” La dernière fois, c'est sa copine qui apprenait la grande nouvelle. “*On est ensemble depuis sept mois et j'ai attendu quatre mois avant de le lui annoncer, déclare-t-il. Je lui ai dit pendant le débat, elle a répondu: 'Oui, bah j'avais compris.'*” Elle est restée malgré tout. L'amour est-il plus fort que les opinions politiques? C'est ce que s'est demandé Éric quand il a rencontré Alice*. En contrat en alternance dans une boulangerie-pâtisserie de la région parisienne et militant Front national, Éric a fêté ses 19 ans il y a quelques mois; il a rencontré la jeune femme dans un bar. Après une semaine et demie de relation, il l'emmène dans son troquet préféré, le Reset Bar –Éric aime beaucoup “*tout ce qui est rétro*”–, dans l'intention de se confier sur ses penchants politiques. Problème, Alice est anti-FN, donne généralement son vote à Mélenchon et est surtout loin de se douter qu'elle flirte avec un militant d'extrême droite. “*Dans ma tête, je me répétais: 'Pourvu que ça ne ruine pas tout'*”, rejoue Éric. Le jeune homme avait raison de se méfier: selon une récente étude IFOP, trois quarts des Français refuseraient de se mettre en couple avec une personne en raison de son positionnement politique, et 62 % d'entre eux avec quelqu'un d'extrême droite. Alors, pour ne pas perdre de temps, Éric décide d'y aller “*en frontal*”. Il fait son annonce. “*Je vote Front national.*”

Mais Alice semble à peine surprise. “*Elle a eu l'air intriguée, mais je n'ai pas vu l'horreur sur son visage*”, se réjouit le jeune homme. D'autant plus heureux qu'ils ont même fini par se découvrir des idées politiques communes. Tous les deux se concentrent sur la “*ligne souverainiste*” qu'ils semblent partager et qui fait aujourd'hui le ciment politique de leur couple. Pour David, l'annonce de Natasha, militante FN à Aubervilliers, a eu du mal à passer. “*Au début, c'est dur à accepter, tu prends sur toi. Mais si t'aimes vraiment la personne, tu finis par l'accepter*”, dit cet ouvrier forestier de Chantilly. David est même allé un cran plus loin: lui qui avait prévu de voter Fillon a finalement rejoint sa copine dans les rangs du FN. Au Zénith, alors qu'il vient d'une famille “*de gauche*”, David est debout dans la salle et chante maintenant *La Marseillaise*.

Retour au canton de Vic-sur-Aisne. Là-bas, Willy Pelletier s'est donné une mission: que le PS, le FN et tous les partis continuent à dialoguer. Il a même déjà déniché la solution pour s'en assurer. “*Contre Le Pen, la meilleure arme, c'est l'apéro*”, se réjouit-il. Imparable. Le but?

Renouer le dialogue avec

les électeurs frontistes. “*Plus on parle à des gens qui votent FN, plus on se rend compte qu'il n'y pas de fatalité. La marche arrière est possible*”, dit-il. Le 21 avril 2002, Willy Pelletier était au bureau politique de la Ligue communiste révolutionnaire quand il a appris que Jean-Marie Le Pen accédait au second tour de l'élection présidentielle. Il se rappelle la “*stupéfaction*”, le “*désarroi*” et le “*sentiment qu'on ne peut pas ne pas réagir*”. Spontanément, il avait marché dans la rue, toute la nuit, dans “*une farandole qui n'allait nulle part*”. Avec le recul, il pense que c'était une mauvaise idée. “*On était restés sur nos territoires d'élection, dit-il. Finalement, cette manifestation, c'était une espèce de standing ovation pour nous-mêmes, rien de plus.*” Quinze ans plus tard, il n'a pas prévu de sortir. “*Si Marine Le Pen est élue, ça va être la liesse populaire ici*”, dit Willy. *Toute mon histoire militante se révulsera au fond de moi-même, alors je mettrai de la musique fort pour ne rien entendre.*” Éric, l'ami d'Alice, n'a pas prévu non plus de descendre dans la rue: à Paris, le FN ne fait pas autant recette. Ce qui ne l'empêche pas de ne plus avoir peur de se présenter comme militant du Front. Les sondages le placent désormais en “*position de force*” et, depuis les attentats, “*la parole [se serait] libérée*”. Éric a d'ailleurs acquis une certitude: “*C'est beaucoup plus dur de dire qu'on vote PS que Front national maintenant.*” ● TOUS PROPOS REÇUEILLIS PAR AC ET LM

*Le prénom a été modifié

V comme vegan

L'enquête passionnante d'un journaliste qui prouve que l'homme a faim de ne plus manger l'animal. Un essai dérangeant pour un revirement majeur de notre condition.



SORTIE LE 12 AVRIL

ÉDITIONS NOVA

Pendant que sa fille accédait au second tour, **Jean-Marie Le Pen** organisait une soirée chez lui, à **Montretout**, devant la télévision. Où régnait une ambiance un peu forcée.

PAR ROBIN D'ANGELO / PHOTO: YANN CASTANIER POUR SOCIETY

“N’oubliez pas de parler fort, il a quelques petits problèmes d’audition”

“Jaloux? C'est complètement ridicule!” lance Jean-Marie Le Pen quand un journaliste lui fait remarquer que le score de sa fille est plus fort que le sien en 2002. Perché sur les hauteurs de Saint-Cloud, le fondateur du Front national organisait son propre raout dans sa résidence familiale de Montretout pendant que le parti était réuni à Hénin-Beaumont. Finis les “Jeanne, au secours!” ou ses recours devant la justice pour demander sa réintégration au Front national. Ce soir, le clan soutient Marine. “Si elle arrivait au stade suprême, je serais tellement surexcitée que je lui dirais ‘Youpi, formidable!’” s'exclame son épouse Jany, manteau rouge vif sur les épaules, sur le perron du manoir.

Pour l'occasion, le pré carré de fidèles de Jean-Marie Le Pen a fait le déplacement dans les Hauts-de-Seine. D'abord Alexandre Simonnot, exclu du FN en 2012 et premier arrivé sur le coup de 19h. “*Je soutiens Marine pour l'intérêt national, le reste, ce sont des affaires personnelles*”, explique ce quadra gominé qui s'est fait connaître en 2006 en dégonflant un préservatif géant érigé dans sa ville de Taverny dans le cadre d'une opération de prévention contre le sida. Puis, Farid Smahi grimpe les escaliers du manoir en compagnie de son jeune fils. Historique du FN et fils de harkis, il avait démissionné avec pertes et fracas en plein congrès de Tours en déclarant devant une foule de militants ébahis qu'il en avait “*marre de jouer les Arabes de service*”. Et ce quinquagénaire débonnaire avec sa barbe de trois jours et son visage rond? Roland Hélie, le directeur de la revue *Synthèse nationale*, farouche opposant de la ligne Philippot. Ce soir, les bannis du FN sont venus se montrer. Même Carl Lang, un temps numéro 2 du parti

avant de le quitter quand Marine Le Pen lui chipa l'investiture aux européennes dans son bastion du Nord, en 2009. “*J'ai un dîner chez des amis à Paris, et je vais profiter pour venir vers 22h*”, explique-t-il au téléphone.

Mais l'ambiance est endormie à Montretout. Pin's rouge à l'effigie de Jeanne d'Arc et cheveux gris impeccamment plaqués en arrière, Lorrain de Saint Affrique, le directeur de cabinet de Le Pen, explique avoir prévenu “*tout le monde*” que la maison était ouverte pour la soirée. Sauf que côté FN, personne n'a fait le déplacement. Ni Marie-Christine Arnautu, ancienne chef de file du FN parisien et amie intime de la famille Le Pen, ni Bruno Gollnisch, fidèle compagnon de route du “Prez”. Quant à Marion Maréchal-Le Pen, aperçue plus tôt dans l'après-midi en train d'entrer dans la demeure, elle s'éclipse discrètement pour faire la tournée des médias. “*N'y voyez aucun signe politique. Elle est ici tout simplement parce qu'elle habite à l'étage de la maison*”, précise Lorrain de Saint Affrique. Résultat, la soirée électorale de Montretout prend des airs de soirée open bar pour les journalistes. Sur une terrasse du manoir, une cinquantaine de bouteilles. Chardonnay, muscadet, saumur: il y en a pour tous les goûts. Le champagne, lui, vient de la maison Lemaire. La vue est imprenable sur la tour Montparnasse. Dans une autre pièce, une vingtaine de bouteilles de vin rouge, accompagnées d'un copieux buffet. Au mur, un tableau à l'effigie de





Jean-Marie Le Pen en corsaire, hermine sur l'épaule et longue-vue à la main. Trois journalistes font la queue pour le prendre en photo. "C'est quand même dingue de se retrouver ici", s'amuse l'un d'eux.

Courte apparition de Le Pen

Arrivé à 19h, Le Pen a directement rejoint son bureau au deuxième étage du manoir. À l'heure des premières estimations, Jany Le Pen, ses amies en fourrure et les jean-marinistes jusqu'au-boutistes se tassent dans le petit salon improvisé en salle de presse. Les résultats sont accueillis sans grand enthousiasme. Farid Smahi tente de lancer les applaudissements. En vain. "Les gens sont un peu abasourdis, je pense. Ils ne comprennent pas comment une entourloupe comme celle des socialistes avec Macron a pu fonctionner", décrypte Lorrain de Saint Affrique. Puis le lieutenant fait monter à l'étage pour recueillir les impressions de Jean-Marie Le Pen: "N'oubliez pas de parler fort, il a quelques petits problèmes d'audition." Le président d'honneur du FN fait du Le Pen, version diabolisée: "Le problème est fondamentalement

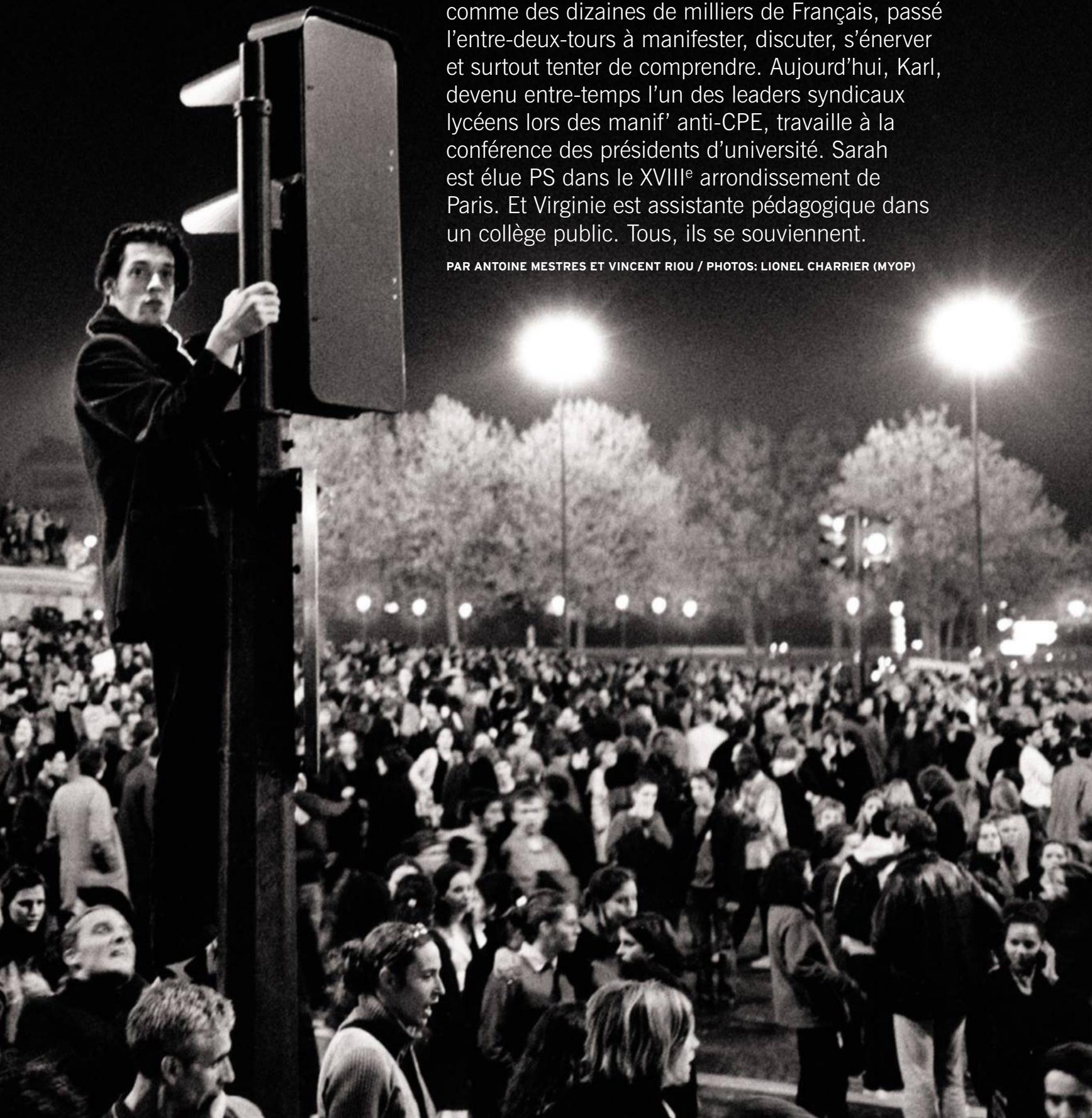
démographique. Il menace le continent boréal, de Gibraltar à Tokyo. Ce continent est en état de dépression, alors que le reste du monde explose. Il y a aussi le risque de nous voir submerger par les immigrations diverses." À 20h30, il descend sous les applaudissements de la petite assemblée. "Pour une fois, les sondages ne se sont pas trompés. La candidate nationale a gagné et c'est l'essentiel!" s'esclaffe-t-il. Puis il annonce que le Comité Jeanne, son parti pour les législatives, défilera à Paris le 1^{er} mai, en l'honneur de Jeanne d'Arc, alors que le Front national organisera son propre événement. "Ce sera le 40^e défilé que l'on fera pour la sainte. Si les gens du FN veulent se joindre au défilé, ils sont les bienvenus." Attend-il de sa fille qu'elle le remercie dans son discours du soir? "Je ne m'attends à rien. Je suis très au-dessus de ça." Puis il lance tout de même une petite pique, remarquant que son score aurait pu être plus fort si elle s'était armée de "l'esprit des soldats de l'an 2". Comprendre: avec le soutien de ceux qu'elle a exclus. Puis, il disparaît presque aussi vite qu'il était apparu. À 21h30, les premiers invités commencent déjà à partir. Le temps des grandes soirées électorales à Montretout est bel et bien révolu. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR RDA

C'ÉTAIT UN 21 AVRIL.



Ils s'appellent Karl, Sarah et Virginie. Le **21 avril 2002**, ils avaient respectivement 14, 23 et 43 ans. Ils étaient collégien, jeune militante et cadre dans une entreprise. De gauche ou de droite. Choqués par la présence du FN au second tour de l'élection présidentielle, ils ont, comme des dizaines de milliers de Français, passé l'entre-deux-tours à manifester, discuter, s'énerver et surtout tenter de comprendre. Aujourd'hui, Karl, devenu entre-temps l'un des leaders syndicaux lycéens lors des manif' anti-CPE, travaille à la conférence des présidents d'université. Sarah est élue PS dans le XVIII^e arrondissement de Paris. Et Virginie est assistante pédagogique dans un collège public. Tous, ils se souviennent.

PAR ANTOINE MESTRES ET VINCENT RIOU / PHOTOS: LIONEL CHARRIER (MYOP)



20H, LES RÉSULTATS

Sarah: Lors de la campagne 2002, je fais partie de l'équipe de Jospin, je suis une petite main. Tous les jours, je suis au local de campagne à L'Atelier, dans le III^e arrondissement de Paris, je fais des petites notes d'une page pour préparer les rendez-vous du candidat. J'y passe 18 heures par jour, je ne sais pas ce qui se passe dehors, c'est un local sans fenêtre. Là-bas, personne ne doute. Le 21 avril, j'arrive après avoir voté, vers 11h. Sur le coup de 18h, la rumeur court: 'On n'est pas au second tour.' À l'époque, je suis très donneuse de leçons, je déteste les gens qui aiment se faire peur. Je raconte n'importe quoi: 'Les résultats des DOM-TOM ne sont pas encore sortis, ça peut aussi inverser la tendance.' Au premier étage, l'équipe de campagne, composée d'Ayraut, Glavany, Moscovici, est réunie. Pendant une heure et demie, la température monte, ceux du premier cercle ont des têtes de déterrés mais ils ne descendent pas nous voir. Et donc on apprend la nouvelle comme tout le monde à 20h. Les gens crient, pleurent. Mon pote Maxime à côté de moi s'effondre par terre et la photo fera une double page dans *Paris Match*. **Virginie:** J'ai voté Chirac au premier tour mais quand j'ai vu à la télé son visage avec celui de Le Pen, j'étais complètement estomaquée. Je le dis sans faire de cinéma: il s'est passé quelque chose en moi comme quand on ressent une terreur, j'étais glacée. Et j'ai tout de suite pensé à mon grand-père gaulliste, qui n'était plus là. Ses meilleurs amis étaient juifs, il les avait cachés pendant la guerre. Il nous parlait souvent de la guerre, du fascisme. C'était un juste, pas un Gaulliste de la dernière heure! Il mesurait 1,95 mètre, on le comparait au général.

Sarah: Jospin fait son discours au QG.

Il annonce son départ. Bizarrement, c'est encore plus difficile que les résultats. On n'a plus personne. Je comprends quand il dit: 'Je ne pourrai pas mener la bataille des législatives en faisant 16%', mais à la fin, nous, on est à poil. Pour nous, c'était un dieu. La vraie gauche qui gouverne avec intégrité et sans se trahir, qui transforme la société. Alors, je me dis: 'Comment on ne peut pas comprendre ça?'

Karl: En 2002, j'ai 14 ans. Je suis en 4^e dans une école allemande à Verrières-le-Buisson, dans l'Essonne, mais j'habite à Paris avec mes parents, lui allemand, elle malaisienne. C'est un âge où je me structure politiquement à travers des lectures et en discutant avec des amis qui côtoient les réseaux militants, la gauche radicale, altermondialiste. Les résultats, je les apprends en famille, devant la télé. Je suis très surpris, choqué. Je suis né en France de parents étrangers, dont une mère extracommunautaire, ça me touche forcément. Mais ce type de réflexion sur le départ de Jospin me paraît complètement lunaire à l'époque. Sauf qu'à partir de ce jour-là, ma génération a connu la droite pendant dix ans d'affilée, et avec le recul je me dis finalement que Jospin était peut-être l'homme qui a manqué à la gauche, en effet. Je le dis avec précaution, mais il correspondait, malgré les déceptions qu'il a suscitées, notamment en disant que 'l'État ne peut pas tout', à une figure capable à la fois de rassembler la gauche, d'exercer le pouvoir et de représenter une certaine éthique en politique - 'Je dis ce que je fais, je fais ce que je dis.'

Virginie: Moi, j'ai toujours trouvé que Jospin n'avait pas la carrure pour être président de la République. Sa campagne était pour moi vraiment nulle. Il avait annoncé sa candidature par fax! Il s'était sabordé en faisant le service minimum. Il s'était reposé

sur ses lauriers, son bilan. Je l'ai toujours perçu comme prétentieux, et donc j'étais doublement émue parce que je me disais: 'Ça ne serait pas arrivé s'il y avait eu quelqu'un d'autre en face de Chirac.' J'étais très énervée.

DANS LA NUIT, LES PREMIÈRES MANIF IMPROVISÉES

Sarah: Devant le local se rendent tout un tas de gens. On discute peu, on pleure. Je retrouve une de mes sœurs, des potes de mes sœurs, qui ont quinze ans de plus que moi. Il est 22h, il fait nuit. Jospin sort, tout le monde l'applaudit, tu te dis: 'C'est marrant, le mec fait 16%, il s'en va, il nous a menés à la défaite, on l'applaudit.' Il y a essentiellement des profs de fac, des intellos, on ne comprend pas bien ce qui se passe.

Karl: Très vite, l'état de sidération se transforme en mouvement. Avec les copains, on discute, on se dit qu'il faut se battre, manifester, faire barrage à Le Pen.

Virginie: D'un coup, je me ressaisis pour ménager mes filles. La cadette de 6 ans demande: 'Mais maman, mais qu'est-ce qui se passe, c'est grave comment?' Celle de 10 ans: 'Maman, c'est vrai qu'il va y avoir des militaires, des chars?' Je lui réponds: 'Ouh là mais non, mais non, te mets pas ça en tête.' Ce soir-là, j'ai une tante à la maison. Alors je lui demande de rester avec les enfants et, habitant Boulogne-Billancourt, je fonce sur Paris. Je ne me pose pas la question d'aller manifester, c'est normal, et pourtant ce n'est pas trop ma culture.

Dans ma famille, Mai-68, c'était la chienlit!

Sarah: On commence à prendre le boulevard Beaumarchais. Une manifestation débute de façon spontanée. Des gens sortent aux fenêtres avec le drapeau français, pour ne pas le laisser au FN. On écrit sur des panneaux: 'Le fascisme ne passera pas.' Ils nous applaudissent, alors on leur dit de nous rejoindre! Même si à ce moment-là, je suis agacée par les gens qui jouent à se faire peur. Jean-Marie Le Pen président, ça n'a pas de sens. La situation est assez grave pour qu'on n'en rajoute pas en disant: 'Lundi, il y aura des camps de concentration.' Ce soir-là, comme je pensais qu'on allait fêter notre qualification au second tour, j'avais mis une jolie jupe, des chaussures à talon. Ça devait être un jour de fête. Cela montre à quel point on était à côté de la plaque. Finalement, j'ai très mal aux pieds et je finis par rentrer chez moi pieds nus au cœur de la nuit, en faisant attention aux bouts de verre.

Virginie: Normalement, dans les grandes villes, c'est l'anonymat, chacun pour soi, et je me souviens -ça ne m'est jamais arrivé ni avant ni depuis- qu'en rentrant à Boulogne, vers la Madeleine, à un feu, on s'est mis à discuter cinq ou dix minutes avec la voiture d'à côté. Il devait être minuit. Certains avaient des drapeaux, ça klaxonnait, ça hurlait des slogans. Le lendemain, j'avais la voix complètement cassée.





LE LENDEMAIN, LES QUESTIONS

Sarah: La nuit du dimanche au lundi est très courte. Dès que je me réveille, je n'ai qu'une envie: être avec mes camarades socialistes pour que l'on se tienne chaud. On se retrouve au parti, où arrive le matériel du second tour.

Quand les camions apportent l'affiche, les t-shirts 'Présider autrement', c'est dur. Alors on zone sur les canapés de la rue de Solférino, simplement pour être ensemble. On discute. On se réconforte.

Karl: Au collège, une prof de français, très engagée, militante à Amnesty International et qui assumait son opposition au Front national, nous dit: '*Il faut en parler.*' Elle nous considérait comme des interlocuteurs responsables. J'ai trouvé ça très bien.

Virginie: Mes enfants posent des questions sur la manif^e de la veille, la petite fait même un dessin pour dire qu'elle veut m'accompagner la prochaine fois. Au bureau, dans la société d'informatique où je travaille, il se raconte qu'un des responsables du service ou que tel autre sont au contraire très satisfaits du résultat... Ils refusent la discussion, mais avec une bonne vingtaine de personnes, on ne parle que de ça pendant plusieurs jours. Pour

"CE SOIR-LÀ, JE DEMANDE À MA TANTE DE RESTER AVEC LES ENFANTS ET JE FONCE SUR PARIS. JE NE ME POSE PAS LA QUESTION D'ALLER MANIFESTER, C'EST NORMAL, ET POURTANT CE N'EST PAS TROP MA CULTURE. DANS MA FAMILLE, MAI-68 PAR EXEMPLE, C'ÉTAIT LA CHIENLIT" *virginie*

s'entraider, quoi. Une fille un peu plus jeune que moi fait des plans pour quitter la France, ça part un peu dans tous les sens. Elle venait d'acheter un appart mais disait qu'elle allait vendre. Si je n'avais pas eu les filles, j'aurais peut-être eu la même réaction.

Sarah: Au-delà de mon microcosme socialiste, je discute avec des amis de gauche qui n'ont pas voté Jospin. Ils se demandent s'ils doivent se le reprocher. Et je leur pose à tous la même question: '*Tu voulais vraiment qu'il ou elle soit président(e) de la République? Non, donc tu n'as pas répondu à la question posée.*' À la limite, je comprends le vote Chevènement, parce qu'il y a toujours eu une part des électeurs de gauche avec une demande d'ordre, une volonté que les choses soient tenues, ce que n'incarnait pas Jospin. Mais Taubira, je ne comprends pas, Mamère non plus. Ma meilleure pote, la marraine de ma

fille, a voté Taubira. Je ne lui ai jamais pardonné.

Karl: Il y a une colère, mais aussi une autocritique de la gauche qui naît à ce moment-là. Il n'y a pas seulement une dénonciation des fachos, il y a aussi celle des abstentionnistes, et celle -que je ne partage pas- de ceux qui sont de gauche et n'ont pas voté pour Jospin. Le questionnement pour quelqu'un

qui commence à militer à l'époque, c'est de se dire que c'est peut-être plus compliqué que ça, que l'on ne peut pas se contenter de dire: '*C'est la faute à Taubira, Mamère ou Chevénement*', surtout pour ce dernier: il y a une dynamique souverainiste qui fait qu'il mobilise des électeurs de gauche que le PS et Jospin n'arrivent plus à convaincre. Je vis donc 2002 comme un traumatisme à cause de la présence du FN, mais dans le fond, ma réflexion est marquée par les débats d'idées qui traversent la gauche française à ce moment-là. Il faut se souvenir que Pascal Lamy, transfuge du PS devenu président de l'OMC, exerce alors une sorte de magistère intellectuel sur la gauche et, en même temps, représente une sorte de repoussoir pour les militants de gauche qui ne croient plus aux bienfaits de la mondialisation heureuse. À côté de cela, et en réaction à cela, il y a donc

La nostalgie, camarade

Étienne Astoul, élu du Sud-Ouest, a été le seul maire de France à donner son parrainage à... **Lionel Jospin**. Il explique pourquoi.

Ils sont peu nombreux à pouvoir se targuer d'avoir fait rompre son voeu de silence à Lionel Jospin, mais Étienne Astoul est de ceux-là. "Comme un clin d'œil à votre clin d'œil, je sors un instant de ma réserve pour vous dire que, si mes collègues du Conseil constitutionnel ont accueilli de façon souriante ce geste singulier, j'ai bien compris le sens que vous accordiez à ce témoignage, et j'y ai été sensible." Ainsi débutait la missive reçue il y a quelques semaines à peine. Retiré de la vie politique depuis le séisme du 21 avril 2002, l'ancien Premier ministre avait pourtant trouvé dans le devoir de réserve inhérent à son statut de membre du Conseil constitutionnel, rejoint en 2015, une bonne excuse pour ne pas s'exprimer durant la longue campagne présidentielle écoulée. Donc qu'est-ce qui a bien pu toucher l'homme de l'île de Ré au point de le pousser à prendre la plume pour remercier ainsi le maire de Villebrumier, village de 1 315 habitants situé à la lisière de la Haute-Garonne et du Tarn-et-Garonne? "J'ai vu que des maires avaient parrainé François Hollande pour la présidentielle 2017", explique l'édile. Moi, je suis membre du PS depuis 37 ans mais je ne pouvais vraiment pas parrainer Hamon ni Hollande, alors j'ai mis le nom de Lionel Jospin." "Vallsiste" lors de la primaire de la gauche et rocardien d'origine, Étienne Astoul n'a en effet jamais réussi à digérer la victoire de Benoît Hamon qui, pour lui, "ne représentait pas le PS" puisqu'il a "jeté à l'eau ce qui avait été décidé dans nos congrès, c'est à dire la social-démocratie". Celui qui a été élu maire pour la première fois en 1989 en veut à tous ceux qui "sont restés au PS alors qu'ils étaient plus proches de Mélenchon. La droite est majoritaire dans ce pays, donc on ne peut pas gagner une élection en n'étant qu'à gauche". À l'inverse, Lionel Jospin reste pour lui "le dernier vrai homme d'État qu'a eu le PS. Quand il était là, la France se portait mieux". En 2002, le maire avait été malade en découvrant les scores du premier tour. Il n'avait déjà pas supporté de voir "ces gens qui avaient voté Buffet, Chevènement, etc. Ceux qui reprochaient au gouvernement de ne pas être assez à gauche. C'est resté gravé dans ma mémoire, c'est pour ça que j'ai parrainé Jospin". À la fin de sa lettre de remerciements, ce dernier a laissé transparaître la même nostalgie: "En ces temps d'incertitude, (...) croyez, monsieur le maire, cher Étienne Astoul, que je reste attaché aux valeurs qui furent nôtres. Amicalement." Des mots qui sonnent aujourd'hui comme une oraison funèbre. – THOMAS PITREL

une vraie ébullition dans d'autres gauches: écologique, alternative, altermondialiste, radicale, et même souverainiste...

VOTER CHIRAC?

Sarah: Chez moi, on sait très vite que l'on va voter Chirac au second tour, la question ne se pose pas. Jean-Marie Le Pen, c'est quand même l'OAS, Poujade, 'Durafour crématoire'... Aujourd'hui, tu parles à un gamin de 'Durafour crématoire', il ne sait même pas ce que c'est... Mais moi, ça a structuré ma vie d'enfant et d'adolescente.
Karl: Avec mes copains, on ne vote pas encore, mais c'est la première élection où on est

véritablement en âge de comprendre ce qui se passe. Je suis très marqué par la violence des slogans, des affiches, des discours du FN... Et on baigne dans cet environnement de gens de gauche qui vont aller voter à contrecœur pour Chirac et l'assument complètement.

J'aurais fait ce même choix.

Virginie: Une amie communiste et d'autres copains de gauche, plus modérés, n'arrêtent pas de s'engueuler sur le vote Chirac. Les modérés disent que ne pas voter Chirac, c'est soutenir Le Pen. Les discussions sont houleuses. Mon amie communiste a finalement voté Chirac. Elle en était meurtrie, et m'a toujours dit qu'elle ne recommencerait jamais. Récemment, elle m'a prévenue: 'Si c'est Macron-Le Pen, je vote blanc.'

Sarah: Le jeudi, Jospin veut parler aux permanents du parti. On est une soixantaine à l'écouter. Il fait un discours d'une vingtaine de



minutes, extrêmement cérébral. Il est moins marqué physiquement que nous. Il ne met pas d'émotion, ne prodigue pas de consignes de vote, et ne dit rien sur les manif'. Il donne une analyse de la situation: *'Je ne crois pas que la France soit dans un épisode préfasciste.'* Je pense qu'il n'a pas senti la montée du FN mais que son analyse est juste, on n'est pas dans une période préfasciste. Après un bon quinquennat, on a pensé que la politique était simplement quelque chose de rationnel, alors que non, il y a beaucoup d'irrationnel. Ces jours-là, je comprends que je suis coupée de la France, je suis paumée. Tellement qu'en marchant boulevard Beaumarchais, je reste scotché devant l'affiche de Le Pen de l'entre-deux-tours, et elle me plaît, je le trouve bien dessus. C'est dingue, quand même! J'ai une intuition: c'est que cette image, au niveau marketing, est totalement dans l'axe stratégique qu'il faut avoir pour lui.

Karl: Elle m'a marqué, cette affiche en noir et blanc. Le Pen y est très souriant, paternaliste, dégageant une sorte de bienveillance. Sans en faire l'analyse sur le moment, je me dis que la stratégie de banalisation, de dédiabolisation commence à faire son œuvre.

“LES MANIF’ M’ONT BEAUCOUP AIDÉE. J’AVAIS L’IMPRESSION DE NE PAS ÊTRE LA SEULE À NE PAS COMPRENDRE” Sarah

Virginie: Le Pen, c'est quelqu'un qui m'a toujours renvoyé l'image d'un monstre, il me fait peur. Jamais, ni sur cette affiche ni dans n'importe quel débat, le père ne m'est apparu sympathique. D'ailleurs, contrairement à sa fille, il n'a jamais cherché à se rendre sympathique. Moi, je vois le mec qui déteste les femmes, c'est épidermique! Et je me souviens de la réaction des enfants quand, à la télé, ils ont montré des images d'archives, avec son œil masqué par le bandeau de pirate: *'C'est quoi ce monstre?'* Cette élection de 2002 a marqué à jamais mes filles. Dans la famille, s'il y a un gros mot, c'est Le Pen!

LES MANIF’ ANTI-LE PEN

Sarah: Tous les jours, il y a des rassemblements à Bastille et République. Je n'en loupe pas un. Les manif' m'ont beaucoup aidée, j'avais l'impression de

ne pas être la seule à ne pas comprendre. Y a des rares moments comme ça où être de gauche s'incarne de manière charnelle, ça veut dire que tu peux prendre quelqu'un que tu ne connais pas dans tes bras dans la rue parce que tu partages quelque chose avec lui de fondamental. Ça m'est arrivée 50 000 fois pendant l'entre-deux-tours. On a des portables, mais à l'époque, quand t'es plus de quatre personnes au même endroit, il n'y a plus de réseau, alors on se perd, on se retrouve, c'est assez intense.

Virginie: Le 1^{er} mai, à Boulogne, il y a une manif'. On habite en plein centre et avec mes filles, on a confectionné une banderole, dont on hurle depuis notre terrasse le slogan, qui restera à jamais en nous: *'F comme fasciste, N comme nazi, à bas le Front national.'* Je me rends ensuite à la grande manifestation du 1^{er} mai à Paris avec mon amie communiste. Sur place, on rejoint d'autres personnes, et je me souviens de toutes sortes de gens, de tous âges. Malgré mes origines franco-françaises –je suis originaire de la petite bourgeoisie d'Orléans–, je scande: *'Nous sommes tous des enfants d'immigrés!'* Dans ma tête, j'associe ce moment à la manif' qui a suivi l'horreur de l'attentat à Charlie Hebdo, là aussi je me suis senti transportée. Que l'on soit communiste, gaulliste,

tout ce que l'on veut, on peut se prendre dans les bras. Il n'y a qu'à ces deux moments-là que j'ai ressenti ça. Et cette manif' du 1^{er} mai a achevé de me convaincre qu'il se passait quelque chose, je n'avais plus aucune crainte quant au résultat final.

Karl: Le 1^{er} mai, j'y vais avec mon père. Sur place, je retrouve des potes. Je n'ai jamais vu une foule aussi dense. Je descends et je remonte le cortège. Encore aujourd'hui, j'ai des images de drapeaux, de slogans en tête. Cela renforce l'envie intime de m'engager en politique. À partir de ce moment-là, je suis d'à peu près tous les combats de la gauche radicale, et assez vite je me lance dans le syndicalisme lycéen, pour peser sur le cours des choses.

Sarah: Je suis de la dernière génération à avoir été structurée par une extrême droite post-Seconde Guerre mondiale. En 90, quand il y a eu la profanation du cimetière juif de Carpentras, j'étais dans une école populaire du XI^e arrondissement de Paris, je me souviens que tous les parents de l'école étaient allés manifester avec leurs enfants, il y avait 100 000 personnes dans les rues. Aujourd'hui, on a changé de génération. Ma fille n'est plus sensible à tout ça. Mais moi, le 21 avril, j'ai compris que je ferais de la politique toute ma vie.

2017, QUINZE ANS PLUS TARD

Virginie: Je ne pensais pas que l'histoire pouvait se répéter. C'est un aveu d'échec. Et ce sera, je pense, différent cette fois-ci. Je n'imagine pas la même mobilisation, un mouvement pareil, non. Le FN est devenu une offre politique comme les autres finalement, et même l'une des principales. Il a fait des gros scores dans toutes les dernières élections intermédiaires, il n'y a plus l'effet de surprise de 2002, les gens disent: *'C'était prévisible.'*



Sarah: C'était bien de manifester en 2002, mais il ne fallait pas faire que ça. Il y a eu des changements majeurs que l'on n'avait pas compris et que l'on n'a d'ailleurs toujours pas compris: Marine Le Pen et son asso Génération Le Pen, la ligne Mégrét sans les mégrétistes, la dédiabolisation, l'élargissement du corps électoral, le changement des discours, etc. Les analyses sur les exclus de la mondialisation ou les territoires périphériques sont venues tardivement. C'est dire la déconnexion... Et aujourd'hui encore, le soir des Victoires de la musique, Hamon dit qu'il pense que Le Pen écoute de la musique militaire d'outre-Rhin. Ce n'est pas possible... Aujourd'hui, on ne peut pas lutter contre le FN comme si c'était encore le parti du père. J'ai entendu des gens dire: *'Il faut démasquer le Front national'*, sauf que moi, je ne prends pas les électeurs FN pour des débiles: ils savent pour qui ils votent, ils sont d'accord avec ce que dit Marine Le Pen. Le problème, ce n'est donc pas de les démasquer mais d'expliquer en quoi c'est dégueulasse, par exemple, de limiter l'accès à la cantine aux enfants dont les parents ne travaillent pas, ce qui est inscrit dans leur plateforme nationale et qu'ils mettent en place là où ils sont élus. ● PROPOS REÇUEILLIS PAR AM ET VR

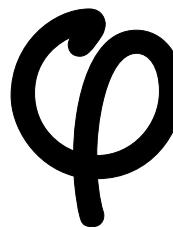
Comment je me suis insoumis(e)

(ma vie
électorale
avec Jean-Luc
Mélenchon)



En 2012, il avait réalisé une OPA sur la gauche de la gauche. Cinq ans plus tard, il a fait le match jusqu'au dernier moment pour la qualification au second tour. Pour passer de 11,1% à presque 20%, **Jean-Luc Mélenchon** a attiré vers lui pas mal de brebis socialistes, mais pas seulement. Abstentionnistes, écologistes ou même sympathisants de droite, ils racontent leur coup de foudre pour le candidat de La France insoumise.

PAR ALEXANDRE PEDRO / PHOTOS: STÉPHANE LAGOUTTE (MYOP) POUR SOCIETY



Il faut bien le chercher, redescendre les allées du Parc des expositions de Dijon, mais on finit par le trouver. Le voilà: ce drapeau rouge –et un peu vert– du Parti de gauche, la formation fondée par Jean-Luc Mélenchon en 2009.

Claude évite de trop le brandir, car consigne a été donnée de garder tout étandard au vestiaire. “C'est quand même dommage de ne pas pouvoir afficher ses couleurs, regrette cet agent de la fonction publique qui, depuis le communiste dissident Pierre Juquin en 1988, a toujours eu le bulletin assez à gauche. En 2012, c'était beau, ce mélange de drapeaux communistes, CGT et PG.” Oui, mais 2012, c'est déjà loin. Aujourd'hui, Mélenchon se démultiplie en hologrammes et relègue les bannières rouges en fin de cortège, comme lors de sa marche du 18 mars à Paris. Seul le phi couleur bleu ciel et ocre de La France insoumise doit désormais s'afficher aux murs et sur les badges. Stéphane a quand même osé l'autocollant du PCF –cet allié presque invisible pendant la campagne– sur son cuir noir élimé. “J'ai demandé, on a le droit, grince ce militant, qui admet tout de même accepter la nouvelle stratégie adoptée: Si ça incite des gens d'autres horizons à venir, pourquoi pas.” Et tant pis pour *L'Internationale*, supplantée au hit-parade par *La Marseillaise*. “On ne s'en cache pas. On a cherché les déterminants les plus larges possibles, théorise Manuel Bompard, le directeur de campagne du candidat insoumis. Pour le logo, on n'a pas pris un symbole révolutionnaire, par exemple. On s'est éloignés des codes traditionnels de la gauche, pour être moins clivants.” En fin de meeting, ce soir-là, Jean-Luc Mélenchon appelle à accueillir ces nouveaux camarades comme s'ils avaient toujours fait partie de la famille: “Ne regardez pas d'où ils viennent, ne leur demandez pas leur couleur politique.” C'est qu'il s'agit, dans la dernière ligne droite, de rassembler large, loin de l'étiage habituel de la gauche contestataire, où il avait fait plus ou moins le plein en 2012 avec ses 11,1%. “Cette année, on n'a pas cherché à s'adresser seulement aux électeurs de gauche, à dire qu'on était la meilleure gauche, la vraie gauche, poursuit Bompard. On a décidé de porter cette candidature à travers un mouvement ouvert à tous.” Et donc à ceux et celles qui, par leur profil politique, sociologique ou leur histoire personnelle, ne s'imaginaient pas voter il y a encore quelques mois pour l'homme du “bruit et de la fureur”.

Quand on vient des Yvelines, d'une famille catholique de six enfants avec des parents “bien à droite”, les probabilités de voter Mélenchon “sont faibles au départ”, accorde François-Xavier*. “Si j'avais été en âge de le faire, j'aurais voté Sarkozy en 2012, admet l'étudiant de 22 ans. Je me définissais comme de centre-droit avant. J'ai effectué ma scolarité dans un lycée privé où le vote de gauche n'est pas banalisé, vous ne pouvez même pas en discuter.” Et puis, François-Xavier a commencé à fréquenter des camarades de l'autre bord politique dans son école d'administration publique et a questionné sa foi à travers la lecture du Royaume d'Emmanuel Carrère, roman pourtant critique sur les origines du christianisme. “J'étais catholique par tradition et routine, mais après ce livre, j'ai relu la Bible avec un autre œil. Jésus dit d'aimer son prochain comme soi-même, que les derniers seront les premiers. C'est aussi le message du pape François.” Et entre l'hôte du Vatican et l'ancien sénateur de l'Essonne, il a finalement retrouvé le même message universel. “Je me suis rendu compte que celui qui développait ce discours de

solidarité vis-à-vis des plus pauvres, c'était Mélenchon. Je me retrouve dans son discours économique et social, dans sa volonté d'éradiquer la pauvreté, de limiter les contrats précaires, de donner les meilleurs soins à tous.” Même sur le plan de l'écologie, l'étudiant relie le pape et le politique: “*François dit de prendre soin de la Terre parce que Dieu nous l'a offerte et Mélenchon parce qu'on n'en a qu'une et que la transition énergétique va créer les emplois de demain. Mais le message est le même: en finir avec le court-termisme et que le bien de tous prime sur les intérêts privés, l'avidité des spéculateurs.*” Pour Camille, qui effectue actuellement son service civique dans la protection des milieux aquatiques en Gironde, l'insoumission est aussi passée par l'environnement. En 2012, elle avait pourtant voté Nicolas Dupont-Aignan. Un choix qu'elle met sur le compte de l'indifférence politique de ses 20 ans. “*Je ne m'étais pas penchée plus que ça sur la question. Je ne savais pas trop pour qui voter, alors j'écoutes ce que mes parents me disaient.*” Depuis, elle a aiguisé sa conscience écologique à travers ses études dans la protection de l'environnement. “*Je me suis renseignée et j'ai vu que Mélenchon était celui qui développait le programme le plus ambitieux. Il a conscience du monde dans lequel on vit. Que ce soit au niveau de la transition énergétique ou de l'agriculture biologique, son programme est très détaillé.*” Si son père est resté debout avec Dupont-Aignan, Camille a en revanche réussi à convertir sa mère, une déçue du sarkozysme. “*Elle ne voulait pas entendre parler de Fillon avec toutes ses affaires. Elle a même essayé de dissuader ses amies de voter pour lui. Et comme elle produit de l'huile d'olive bio, elle est aussi préoccupée par les questions d'environnement.*”

L'afflux d'électeurs socialistes

Mais si Emmanuel Carrère ou l'huile d'olive mènent parfois à Jean-Luc Mélenchon, l'itinéraire principal part plutôt de la rue de Solférino et des militants ou électeurs socialistes qui ont choisi d'abandonner “*la vieille maison*” chère à Léon Blum. Sonja n'a pas connu le congrès d'Épinay de 1971 “*mais presque*”. Elle a rejoint le PS trois ans plus tard. Comme son mari, cette traductrice résidant en Suisse a rendu sa carte du parti l'an dernier. “*On aurait dû le faire avant, Mélenchon l'a osé en 2008. Mon cœur battait plutôt pour lui en 2012, mais j'avais bêtement voté utile pour Hollande.*” Elle n'attendait pas une révolution de la part du champion des synthèses de fin de congrès, mais elle a quand même été déçue, peut-être parce qu'elle espérait qu'il ferraille un minimum face à son “*ennemi*” de la finance. “*Ma fille travaille chez Pôle emploi, elle est désespérée de ne pas avoir les moyens d'aider les gens. Hollande ne peut pas dire que la situation s'est améliorée*”, dit-elle. Matthieu, lui, n'a pas envie d'accabler le président sortant. Mais il n'a pas eu envie non plus de voter socialiste. “*Je ne suis pas de ceux qui disent que le quinquennat d'Hollande a été une catastrophe, mais je ne me voyais pas voter une nouvelle fois pour le PS*”, justifie ce manager parisien de 31 ans issu d'un milieu populaire “*où le vote socialiste allait de soi*”. Mais pas cette fois pour lui: “*Hollande ne s'est pas attaqué au monde de la finance. Quand j'entends Mélenchon, je me dis que lui aura ce courage et fera moins de compromis.*” Pour Lucas*, il s'agit d'abréger les souffrances d'un PS qui s'est oublié en route. “*Je retrouve chez Mélenchon un discours plus généreux. Il n'a pas, contrairement aux socialistes, abandonné les classes populaires,*

explique ce trentenaire qui travaille dans l'hôtellerie de luxe. *Quand je vois que le PS est dirigé par un type comme Cambadélis, je me dis qu'il n'y a plus grand-chose à espérer. On n'en est plus à mettre des pansements, il faut amputer.*”

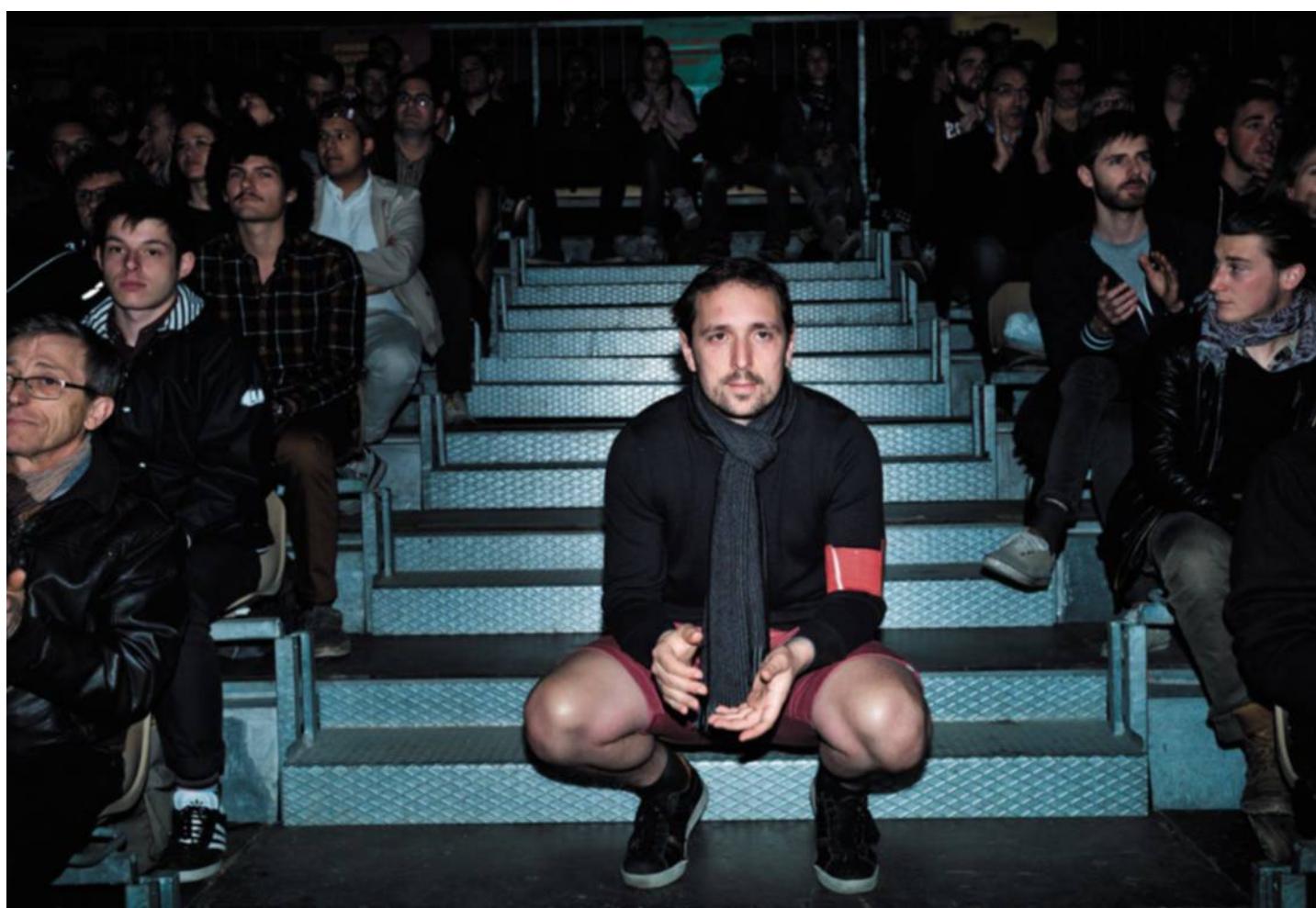
Et la victime collatérale s'appelle Benoît Hamon. Chez ces transfuges socialistes, on est presque désolé d'avoir abandonné le candidat désigné à son sort et son score à un chiffre.

“*Le pauvre, il s'est fait trahir de tous les côtés par Valls et compagnie. On dirait Rémi sans famille*”, chambre Laura, 32 ans, chef de projet dans le marketing à Bordeaux. Baptiste a voté Hamon lors de la primaire, il a pourtant fini la campagne en tractant pour La France insoumise chez lui, à Saint-Ouen. “*Quand j'ai découvert que dans ma circonscription, le candidat socialiste serait Bruno Le Roux - et c'était avant que son affaire éclate-, c'est-à-dire quelqu'un qui a défendu et incarné la politique et les reniements du gouvernement pendant cinq ans, j'ai compris que les choses n'allait pas changer*”, regrette l'étudiant, qui prouve que l'on peut déjà être un socialiste amer à 21 ans. Quant à Hamon, “*on a peut-être grillé une personnalité d'avenir avec cette campagne perdue d'avance*”, déplore-t-il. Militante et écologiste, Joséphine* aurait pu rallier l'éphémère ministre de l'Éducation nationale comme Yannick Jadot, mais elle a préféré Mélenchon. Peut-être parce que tout frondeur soit-il, Hamon passe pour le dernier chargé d'éteindre la lumière dans la maison socialiste. “*Il aurait pu incarner un certain renouvellement à gauche, observe cette institutrice de Mulhouse. Mais il n'a pas eu cinq ans pour se préparer, élaborer un programme et se détacher d'un parti comme l'a fait Mélenchon.*”

Joséphine a pourtant nourri quelques réticences avant de suivre le mouvement. “*En 2012, je trouvais qu'il avait un côté gourou. Venant des Verts, où par tradition on se méfie des leaders trop charismatiques, j'avais un peu de mal. Mais finalement, je me dis qu'il met sa personnalité au service d'idées. Et que notre société n'est pas encore assez mûre pour se passer d'un leader.*” Si La France insoumise veut abroger la monarchie présidentielle, elle a en effet construit sa campagne autour de la personnalité de son leader, jusque dans la mise en forme des meetings. Avec un tribun comme Mélenchon, pas besoin de première partie pour chauffer la salle. L'ancien ministre délégué à l'Enseignement professionnel déboule pour délivrer une performance autant qu'un cours magistral entre références historiques, digressions personnelles, poèmes de Paul Éluard et pédagogie. “*En meeting, il se présente un peu comme l'instituteur du peuple, cadre son directeur de campagne Manuel Bompard. On a tous eu ce prof au collège ou au lycée, un peu sévère mais qui nous a beaucoup appris.*”

Ce souci de pédagogie a séduit ses élèves arrivés en cours d'année. À l'image de Caradec, qui avait contribué aux 2,3% d'Eva Joly lors de la dernière présidentielle. “*Quand je l'ai entendu lors des débats, il ne m'a pas assommé de chiffres. Il a une façon concrète de parler des enjeux, il vous explique les choses*”, vante ce restaurateur résidant près de Nantes. Paul, encore un transfuge socialiste, a été capté, lui, par les envolées intellectuelles du candidat. “*J'ai fait des études littéraires, j'ai besoin d'un candidat qui utilise des outils intellectuels. Mélenchon est le seul qui commence ses discours par Montaigne et les conclut par Pascal.*” Toujours rhéteur dans le fond,







“Le vote Macron, c’était se dire: ‘On va essayer d’arranger gentiment les choses, de sauver les meubles.’ Avec Mélenchon, on les brûlait et on reconstruisait derrière sur de nouvelles bases”

Julia, tentée un temps de se mettre en marche

Mélenchon a vu ses défauts de 2012 devenir des qualités. La véhémence passe pour de la conviction, la radicalité pour du courage. “Il peut paraître agressif, mais j’ai fini par percevoir que cette violence venait d’une sincérité qu’il avait en lui”, estime Matthieu. S’il n’enfonce pas Hollande, Franck s’est aussi rallié au candidat Mélenchon et à son caractère affirmé. “Moi, ça ne me dérange pas: quand tu es à la tête du pays, il faut avoir un peu d’aplomb quand même”, juge ce directeur de magasin en Bretagne. Lucas se demande de son côté si vraiment, le Mélenchon de 2017 est moins “rouge” que celui de 2012, ou si c’est le pays qui a changé en cinq ans. “J’ai sans doute plus de colère en moi. Dans l’hôtel où je travaille, j’ai vu les emplois précaires se multiplier depuis qu’on appartient à un grand groupe. Avant, les dividendes étaient distribués au personnel; maintenant, tout part pour les actionnaires. Alors, ça me parle davantage quand il dit que c’est indécent d’être milliardaire.”

“Une grande part d’aventure”

Jean-Luc Mélenchon a pu rassurer les lecteurs du *Parisien* en jurant qu’il n’était “pas un candidat d’extrême gauche”, la radicalité de son message autant que sa conversion à l’écologie ou sa VI^e République ont aussi porté sa candidature. Pour ses nouveaux soutiens, il y a, sinon une envie de Grand Soir, au moins un goût de l’inédit et de l’aventure dans le vote Mélenchon. “C’est un peu un saut dans l’inconnu, admet Caroline, 40 ans, ancienne électrice de François Bayrou. *Dans ma famille, tous les jeunes ont voté Mélenchon et les vieux Macron, parce que c’était le choix le plus rassurant.*” Pendant de longues semaines, Julia* a été tentée de se mettre en marche. “Je gagne correctement ma vie, je suis encore jeune, j’aurais dû voter Macron si j’avais pensé qu’à ma gueule.” Mais malgré ses doutes sur la façon dont Mélenchon aurait voulu renégocier les traités européens, la cadre bordelaise a glissé un bulletin à son nom. “J’ai trop voté contre. Le vote Macron, c’était se dire: ‘on va essayer d’arranger gentiment les choses, de sauver les meubles.’ Avec Mélenchon, on les brûlait et on reconstruisait derrière sur de nouvelles bases.” Ce fameux coup de balai contre le système, voilà aussi ce qui a convaincu Laura de voir enfin, à 33 ans, à quoi ressemble un isoloir. “Je n’avais pas envie de voter par dépit. Mon père n’allait pas m’encourager, il est anarchiste, sourit cette éducatrice dans la région parisienne. Mais là, pour une fois, j’avais un candidat qui cherchait à changer le système avec des propositions qui n’étaient pas totalement utopiques. Pas comme un Poutou, pour qui je peux avoir de la sympathie. Quand Mélenchon dit qu’il veut que des entreprises qui réalisent des bénéfices record en France payent leurs impôts ici, je ne vois pas ce que ça peut avoir d’irréaliste. Amazon ne va pas renoncer à un marché comme la France parce que Mélenchon va lui faire payer des impôts.” Aux dernières nouvelles, son père n’a pas dévié de son abstinence électorale, “mais a compris ce qui [lui] avait donné envie de voter pour lui”. Ce n’est pas vraiment le cas des parents de François-Xavier, qui n’a pas osé aller au bout de son coming out “melenchoniste”. “J’ai préféré ne rien leur dire, même s’ils s’en doutent un peu. Ma mère était terrifiée à l’idée qu’il arrive au pouvoir. Elle pense qu’il faut être inconscient pour laisser le pays à quelqu’un comme lui. Je sais qu’il y a une grande part d’aventure dans ce qu’il propose. Je suis peut-être monté dans un bateau qui aurait coulé au bout de 200 mètres.” Finalement, la grande traversée avec le capitaine Mélenchon à la barre attendra peut-être 2022. Si de nouveaux passagers montent encore à bord d’ici-là. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR AP

*Les prénoms ont été modifiés



TSFJAZZ.COM
TSFJAZZ

**It's a
human
thing.***



Dimanche après midi, ils croyaient encore en leur champion. Et puis les résultats sont tombés comme un couperet. **François Fillon** n'est pas au deuxième tour de la présidentielle et dans son fief de **Sablé-Sur-Sarthe**, on en aurait pleuré. PAR RAPHAËL MALKIN, À SABLÉ-SUR-SARTHE

Ensablé sur Sarthe

D'un geste brusque, elle fouette le bout de table avec son pull. Le bruit de la fermeture Éclair tapant le bois fait 'tac', comme une claqué. Et puis elle finit par plier le vêtement. "*Il va falloir que l'on fasse nos valises et que l'on quitte la France, on est rétamés!*" hoquette cette petite dame aux airs coquets. Plusieurs heures plus tôt, ce dimanche d'élection, Monique avait mis son bulletin dans l'urne comme des millions de Français. Son président à elle, retraitée de la fonction territoriale, ce serait François Fillon. Alors, forcément, elle bougonne. D'ailleurs, ici, ils sont des dizaines comme Monique à avoir voté pour François Fillon et à bougonner. Voilà par exemple Marie-Thérèse, une "fermière": "*François Fillon doit être triste et je suis triste aussi. Il nous fallait quelqu'un avec de la poigne. J'ai peur, maintenant.*" Ou bien encore Maguy, qui annonce sans ambages que la France vient de précipiter sa "ruine" en choisissant Emmanuel Macron et Marine Le Pen pour se disputer les clés de l'Élysée. "*C'est dommage que les gens ne connaissent pas François Fillon comme nous on le connaît à Sablé.*" Sablé-sur-Sarthe, même. Cette petite ville du pays sarthois, donc, mignonne et discrète comme ce qui fait la chair de la France, avec ses maisons basses, ses rues étroites et ses cours d'eau figés comme des mares. Le fief historique de l'homme et de la figure politique François Fillon, terre de sa vie et de ses succès. C'est ici que ce dernier est né et qu'il a grandi, c'est ici –du moins aux environs– aussi qu'il a acquis avec sa femme Pénélope ce fameux manoir fait de onze pièces, et c'est bien sûr ici qu'il a inauguré puis charpenté sa carrière en tant que maire puis député de la circonscription. François Fillon est plus qu'un simple sabolien, il est Sablé-sur-Sarthe. Jugez plutôt. Lors de la primaire, il avait été crédité ici de près de 95 % des suffrages.

Des signes qui ne trompent pas

Aux premières heures de ce dimanche d'élection, rien n'indique qu'il s'agisse-là d'un moment particulier à Sablé-sur-Sarthe. Ça n'est rien qu'un dimanche. Il y a ce clocher qui sonne, ce scooter qui pétarade et cet agréable soleil d'avril. Ici, on a voté de bonne heure et on est vite rentré pour préparer le déjeuner. Non loin de là, à Solesmes, Pénélope

Fillon s'est présentée à 8h15 à son bureau de vote, accompagnée de deux de ses fils, Antoine et Édouard, mais pas de son mari resté, lui, à Paris pour voter. De son côté, Marc Joulaud, le maire de Sablé-sur-Sarthe, est arrivé peu de temps avant 10h au bureau de vote de Gastines, installé à l'entrée de l'hôtel de ville. À ceux qui lui ont alors demandé un pronostic, l'édile, aujourd'hui également mis en examen dans le cadre de ce fichu Pénélope gate, a simplement répondu qu'il comptait consacrer sa journée à jardiner tranquillement jusqu'à l'heure fatale des dépouillages.

Au Café de l'Europe, sur la place de la mairie, on ne fait pas non plus de paris. Ou bien pas de ce genre-là. Il y a plus important: au bar, on dévore d'un regard un peu fatigué les courses hippiques diffusées par cette télé suspendue en commandant "*une balle neuve*". Une autre bière. "*Mince, j'aurais du parier sur le 13, c'est l'anniversaire de ma femme,*" rumine un bonhomme déjà bien recharge. *Ici, on s'en fiche des élections, ce sont les chevaux qui comptent.*" La terrasse constituée de quelques paires de sièges en plastique du Café de l'Europe fixe en chien de faïence celle du pub Élysée, situé de l'autre côté de la place. C'est ici qu'en novembre dernier, les partisans de François Fillon ont fêté la victoire de leur favori lors de la primaire. Ce soir-là, il avait fallu sortir les fûts de réserves et fermer tard. Claudie Bergeal était de la partie, évidemment. Comme elle l'a été pour chacun des succès de François Fillon depuis le début des années 1980. "*François ne nous a jamais déçus, on a toujours eu raison de lui faire confiance*", dit-elle tout sourire. Claudie Bergeal, qui a voté au bureau de vote du Pré, à quelques pas du magasin Carrefour, est certaine du destin de son favori. Il va gagner. Et elle dit que lui aussi en est sûr. La veille, François Fillon était dans les parages et Claudie Bergeal a pu le croiser le temps d'un verre de vin. "*Il nous a parlé de ses premières campagnes, quand il faisait des discours devant deux ou trois personnes. Cela ne l'a pas empêché de gagné*", souffle-t-elle toute excitée, en confessant qu'elle aimerait "*être plus vieille de plusieurs heures*" pour déjà connaître le résultat.

18h. À l'entrée de la mairie, on rôde sur la pointe des pieds. Des électeurs sont venus assister au dépouillement qui se prépare. Assis



contre un bosquet, Loïc a fait le chemin depuis Souvigné. “Je suis à fond”, dit-il, avant de raconter comment François Fillon a fait du bien à la région en donnant du boulot aux ouvriers. Mais ce grand type au visage rose a aussi le regard qui soupire. Sur son téléphone, dont le fond d’écran présente l’image d’un François Fillon confiant, il déroule les dernières estimations publiées par les journaux suisses et belges. Mince: son chouchou ne passe pas la barre de 20 %. “Ça va être pire que dur, là”, note cet employé des pompes funèbres. À côté de lui, il y a Marie-Thérèse et Joëlle. Ces deux-là ont décidé de venir pour la première fois à un dépouillement parce qu’elles ont “peur”, disent-elles, de voir François Fillon perdre. Pour tout dire, elles ne le sentent pas. “Il n’y a qu’à le voir, il fait pitié ces temps-ci. C’est un signe. Et puis Pénélope, on ne la voit plus ici. Il y a des signes qui ne trompent pas”, note tout de go Joëlle, qui a longtemps compté le candidat parmi les clients de son magasin de peinture.

La peste et le choléra

Dans le hall de la mairie, on a installé des grandes tables à la place des urnes pour déplier les bulletins de vote. Des petites dames en chandail, prêtes à l’ouvrage, se sont installées tout autour comme si elles s’apprêtaient à se lancer dans une partie de bridge de fin de semaine. D’autres soutiens de François Fillon ont aussi débarqué. Et on attend. Il y a ceux qui se tiennent droit comme des bâtons les bras croisés, ceux qui se balancent en murmurant des incantations, ceux qui mordent la branche de leurs lunettes, le bout de leur clope éteinte ou un stylo de fond de poche, et aussi cette jeune fille qui s’est blotti contre la fontaine d’eau en plastique de l’entrée, comme si elle

cherchait à trouver refuge. “Je n’ai même plus envie de respirer”, dit la fameuse Monique, tandis que le croque-mort Loïc continue de sonder les médias étrangers. Il est l’heure et les grosses enveloppes bourrées de bulletins viennent d’être déposées sur les tables. Le premier d’entre eux dit Marine Le Pen. Le second Emmanuel Macron. Il faut attendre le quatrième pour entendre le nom de François Fillon.

Tandis que sous les ors de la mairie on compte, on note et on tressaille, dehors on crie victoire. Il est 20h et, posté sur une bite en béton, un homme, le cou tenu par un joli foulard de soie, agite son téléphone. Les plateaux de télévision viennent officiellement d’annoncer qu’Emmanuel Macron termine en tête du premier tour, et Stéphane Aurange, délégué du comité d’En marche ! à Sablé-sur-Sarthe, hurle que “c’est géant” et que “c’est chouette”. “Il faut se rendre compte. On s’est tellement battus. Ici, on fait une vraie campagne, on est allés dans tous ces trous paumés, dans les campagnes de Précigné et d’Avoise. On a notre part de cette victoire”, balance d’un trait le marcheur. Et à l’intérieur de la mairie, c’est une longue plainte que l’on entame. On parle de ces sondages manipulés, de la presse qui a voulu “casser et enterrer Fillon”. “Les gens ont fait de la démagogie au lieu de faire de la démocratie”, vomit-on. “Mais on s’en foutait de ses costumes, il fallait voir au-delà”, maudit Monique. Ici, personne ne sait encore s’il votera Emmanuel Macron ou bien Marine Le Pen. Ou s’il votera tout court. Après tout, comment choisir “entre la peste et le choléra” ? Au bureau de vote de la mairie, on a voté 242 fois pour François Fillon, sur 500 voies exprimées, mais cela n’a pas suffit. Sur le pont qui traverse l’Erve, cette rivière qui vient se jeter dans la Sarthe, c’est sur l’affiche d’Emmanuel Macron qu’il y a marqué ‘Je t’aime’. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR RM

En 2012, Grandville, dans l'Aube, avait frôlé les 40% d'abstention aux deux tours de la présidentielle, décrochant le record de France métropolitaine pour une commune de plus de 100 habitants –110 pour être exact. Cinq ans plus tard, l'élection n'a pas plus mobilisé: le taux d'abstention a atteint les 36%. Mais pourquoi?

PAR EMMANUELLE ANDREANI-FACCHIN, À GRANDVILLE / PHOTOS: AIMÉE THIRION POUR SOCIETY

Le silence de GRANDVILLE



Bernard en a “ras-le-bol”. Il dit ça en secouant la tête, son corps appuyé sur sa béquille dans l’embrasure de la porte. Il ne fait pas rentrer. C’est bientôt midi. Dedans, la table est dressée pour un couvert, la télé branchée à plein volume. “Le premier tour est dans quatre jours, calcule-t-il, mais c’est pas fini avant deux semaines...” Il ne se souvient plus de quand il a voté la dernière fois à la présidentielle. Ni pour qui –“Peut-être bien que c’était Chirac.” En 2012, il n’y est pas allé, la fois d’avant non plus, et ce coup-ci, “sûrement pas, ça non!” Pour lui, “ça ne changera rien”. Qu’est-ce que ça pourrait bien changer, quand on y réfléchit, un nouveau président, à sa mauvaise jambe et à sa cataracte qui l’empêchent depuis des années de prendre le volant, l’obligeant à rester chez lui dans ce petit pavillon de la rue du Moulin, à Grandville, dans l’Aube? Alors ces temps-ci, comme à chaque scrutin, il attend que ça passe. “Cette année, c’est pire que d’habitude: avec les affaires, ils ne parlent que de ça à la télé. Je dois tout le temps changer de chaîne mais je n’ai plus grand-chose à regarder, il ne reste que les dessins animés.”

Maurice Martin, le maire de Grandville, habite rue Basse, juste derrière. Le village n'est pas grand, 110 habitants, il ressemble à beaucoup d'autres en France: planté au milieu des champs, une église à l'entrée, puis la mairie, et au bout de la Grande rue, la salle des fêtes un peu défraîchie. On ne croise jamais personne dehors ; pour parler aux habitants, il faut s'approcher des maisons, braver les aboiements des chiens et frapper aux portes. Celle du maire est souvent fermée: Monsieur Martin est agriculteur et en ce moment, avec les beaux jours, “il y a beaucoup de boulot et d'imprévus”. Il y a l'élection, aussi. “Cette année, on doit rester ouverts une heure de plus, jusqu'à 19h, râle-t-il. Mais à quoi bon?” Depuis qu'il est devenu maire en 2002, Monsieur

Martin n'a cessé de voir la fréquentation baisser au bureau de vote. En 2012, Grandville a frôlé les 40% d'abstention aux deux tours de la présidentielle: le record de France métropolitaine pour une commune de plus de 100 habitants. En 2015, aux régionales, 72,5% des habitants ne se sont pas déplacés au premier tour –62,5% au deuxième. Et cette année, le premier tour s'est soldé par 36% d'abstention. “Avant, on parlait un peu de politique au village, soupire l'édile. Maintenant, ça n'intéresse plus personne.” Lui aussi parle de “ras-le-bol”: “les gens sont dégoûtés”. Il ne sait pas dire de quoi exactement. Monsieur Martin marque un long silence, ses deux petits yeux noirs plissés, la main s'agitant en l'air, comme pour trouver une explication. Avant de lâcher: “Je crois qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ici.”

Fini le 14 juillet

Géraldine s'est installée à Grandville il y a dix ans. “C'était en 2007, je me souviens ; pour le 14 juillet, il y avait même eu un feu d'artifice.” Elle a obtenu son pavillon en faisant une demande de logement social: l'office HLM de Troyes possède deux lotissements dans le village, soit une dizaine d'habitations au total. C'était la deuxième fois de sa vie qu'elle demandait quelque chose à quelqu'un. “La première, c'est quand j'ai écrit au président de la République, Mitterrand je crois, parce qu'à l'époque j'étais à la rue. Il ne m'a jamais répondu.” Elle a voté une fois, dit-elle, mais ne s'en souvient plus très bien. “Avec tous les soucis que j'ai, je ne vais pas m'en rajouter avec la politique.” À 49 ans, elle essaie d'oublier ses années de galère –onze ans à l'usine, un licenciement, un divorce, trois enfants qu'il fallait nourrir– qu'elle traîne encore comme un boulet, avec 400 euros de dettes à

rembourser tous les mois à la Banque de France, grâce au salaire de son troisième mari –1 100 euros par mois. Et ses soucis de santé: le dos, qui l'empêche de tenir debout longtemps et ce “cancer” qu'elle soupçonne mais qu'elle ne veut pas faire soigner à cause d'une phobie des hôpitaux. Géraldine n'en veut pas aux politiques, elle en rigole même: “J'ai quand même un peu suivi la campagne, ils m'ont fait marrer avec toutes leurs histoires. Cette année, c'était un vrai feuilleton américain.” C'est juste qu'elle n'y croit pas. “C'est pas mon truc. Moi, ce que j'aime, ce sont les fleurs.” Il y en a partout devant chez elle. “Des azalées, des œillets, des dahlias, des surfinias, un yuca.” Elle en parle comme une encyclopédie, raconte qu'elle a une chambre en haut remplie jusqu'au plafond de pots qu'elle bichonne jusqu'à la fin des saints de glace, les gelées de la mi-mai. “Faut voir en été ce que ça donne, ici. Il y a des tas de gens qui viennent prendre des photos, on m'a même dit que je pouvais gagner des concours. Mais je n'aime pas demander.” Géraldine se plaît à Grandville. “Je suis tranquille ici, avec mes fleurs, j'adore.” Pourtant, elle aussi trouve que quelque chose ne tourne pas rond. Elle parle des voisins qui lui font des vacheries, lui piquent les décorations de Noël et font des rodéos en quad le week-end sur le terrain d'en face avec leurs enfants. “De toute façon, on ne se





parle pas, résume-t-elle. Et ça fait longtemps qu'il n'y a plus de fête le 14 juillet."

À Grandville, la plupart des habitants se méfient les uns des autres, préfèrent rester chez eux, ont peur. Rue Basse, un agriculteur à la retraite lance, le regard mauvais tourné vers le lotissement: "Ces gens-là, nous, on ne les connaît pas, on ne les fréquente pas."

Dans le village se sont aussi installés des jeunes couples avec enfants travaillant dans les villes voisines –Arcis-sur-Aube, Troyes–, attirés par les prix de l'immobilier, et quelques familles de militaires –le camp d'entraînement de Mailly est à sept kilomètres. Mais eux non plus ne se mêlent pas trop. "Les gens des lotissements, on les voit peu. Les agriculteurs, non plus", résume une mère de famille. Le maire soupire: "On a bien essayé de faire un repas au dernier 14 juillet avec tout le monde, mais à peine une dizaine de personnes se sont pointées. Ici, ça fait longtemps que c'est chacun pour soi."

Financièrement, la commune se porte pourtant plutôt bien. Grandville est installée sur un puits de pétrole. Plusieurs même. Il y a des forages partout autour, des machines qui font des va-et-vient dans le sol 24 heures sur 24, exploitées par un géant suédois, Lundin International, qui a investi 37 millions d'euros dans ce site en 2012. "Ça rapporte, on n'a pas de problème pour boucler le budget de la commune", résume le maire. "Ah c'est le pays de l'or noir, plaisante

"Avant, on parlait un peu de politique au village. Maintenant, ça n'intéresse plus personne. Je crois qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ici"

Maurice Martin, maire de Grandville

une riveraine. *Mais on ne dirait pas vraiment, hein!*" C'est cet argent qui permet d'entretenir le village, explique l'adjointe au maire, Valérie Lapierre: ici, toutes les voies sont goudronnées et les lampadaires sont équipés d'éclairage LED dernière génération. Le maire a aussi mis de côté de quoi restaurer l'église, qui a dû être fermée il y a sept ans parce que le plafond s'écroulait. "On a de quoi payer, les Bâtiments de France sont même venus faire des devis. Mais depuis, on n'a jamais eu de nouvelles", se désole Monsieur Martin. Désormais, pour aller à la messe, il faut pousser jusqu'à Arcis, à dix kilomètres. À Grandville, les habitants aussi ont "plutôt les moyens", résume Valérie Lapierre. Pas ceux des lotissements, bien sûr. Quoique beaucoup ici considèrent que ces pavillons abritent surtout des "assistés, qui gagnent bien en ne faisant pas grand-chose

et qui ne votent pas, parce que ça changera rien à leurs allocations". Les agriculteurs, eux, gagnent vraiment bien: les exploitations –orge, blé, betterave– continuent de rapporter malgré quelques mauvaises récoltes, à en croire les habitants, et même les retraités, souvent propriétaires terriens, s'en sortiraient sans trop de difficultés. Le village a été plutôt épargné par la désindustrialisation qui a ravagé le département. "Il n'y a pas vraiment de chômage, si on cherche du travail. Ici, on trouve, dans les exploitations ça embauche", affirme monsieur le maire. L'armée, avec le camp voisin de Mailly, offre aussi des opportunités. Dans le village, on entend les tirs de char, parfois toutes les trois minutes. Il arrive que le plus jeune fils de Géraldine soit à la manœuvre. Il y a quelques années, il s'est fait recruter comme tireur de char. "Il a 20 ans, pour lui c'est un emploi stable, commente-t-elle. Mais il rentre de plusieurs mois d'entraînement aux Émirats, et je n'étais pas rassurée. Là, avec Trump aux États-Unis et cette élection en France, je ne le sens pas, ça m'inquiète, j'ai peur qu'il soit mobilisé. C'est aussi pour ça que je n'aime pas la politique, parce qu'ils ne pensent qu'à faire la guerre. Moi, ça me dépasse."

La grande peur

À Grandville aussi c'est un peu la guerre. Malgré ses différends, une partie des habitants fait front contre deux ennemis communs. Les premiers sont installés douze kilomètres plus loin, de l'autre côté de la départementale, au bout de la commune d'Allibaudières. Ce sont les gens du voyage, une cinquantaine de personnes sédentarisées depuis plus de 50 ans. "À Grandville, la tradition, quand on part en vacances, c'est de faire venir des proches pour dormir chez vous. Sinon, vous ne retrouvez plus rien. Il paraît qu'ils piquent même les tommettes", lance une mère de famille. Maurice Martin: "Ici, tout le monde s'est fait cambrioler au moins une fois. Un jour, ils ont même volé la BMW coupé-cabriolet de mon fils et on l'a retrouvée brûlée dans leur camp. Ils avaient tout piqué à l'intérieur." Il se console tout de même un peu en se disant qu'à Grandville, on est mieux qu'à Allibaudières même: "Eux, leur village, il est mort." Bruno Meunier, le maire local, semble confirmer, l'air dépité. "Il n'y a pas eu de maison construite en dix ans. Maintenant, à cause d'eux, on a une réputation..." Monsieur Meunier a des paquets d'"anecdotes" sur "ces gens-là", comme il les appelle. Des histoires de vols de caisse pendant la fête du 14 juillet, de milliers d'euros de câbles chapardés, de bidons de fuel siphonnés, qu'il conclut inlassablement comme ceci: "C'est malheureux, mais on ne peut pas leur faire confiance." À Grandville, une dame relativise quand même: "Les gens ont peur de tout ici, alors qu'en fait il n'y a pas plus de vols qu'ailleurs." À bien y réfléchir, même Maurice Martin a du mal à se souvenir du dernier cambriolage: un l'année dernière, peut-être. Quant au vol de la BMW de son fils, admet-il, "c'était il y a cinq ou six ans". L'insécurité,



réelle ou fantasmée, expliquerait l'autre grande caractéristique du vote à Grandville: les rares habitants à s'exprimer sont 41% à donner leur voix au Front national. Ils étaient 24% en 2007. "Et aujourd'hui, ils ne s'en cachent plus", résume le maire. Rue du Moulin, il y a une maison avec un drapeau bleu, blanc, rouge. Le voisin aussi en avait un, mais il a déménagé le week-end dernier, explique la propriétaire des lieux, une dame blonde qui remonte son courrier. "Chez nous, toute la famille vote FN, affirme-t-elle fièrement. Parce qu'on en a marre de bosser pour ceux qui ne font rien." Elle parle de son fils, sapeur-pompier: "Il adore Marine, il dit même que c'est sa tante. Il est allé la voir la semaine dernière, il était fou de joie." Le 11 avril dernier, la candidate FN a réuni près d'un millier de personnes à Arcis-sur-Aube. C'est là, dans cette ville de 2 800 habitants, que l'on trouve les autres ennemis des Grandvillois: une cinquantaine de réfugiés de Calais que l'État a sommé la ville d'accueillir dans des HLM inoccupés depuis octobre 2016. Bien sûr, on ne les a jamais croisés à l'intérieur de Grandville. Mais on a vu les camions passer sur la départementale: estampillés But ou Darty avec "des meubles et de l'électroménager tous frais payés par l'État pour meubler gratuitement leurs logements déjà gratuits", croit savoir un monsieur. Des rumeurs folles circulent à leur sujet, comme celle-ci: "Mon fils pompier m'a dit qu'il y en avait beaucoup qui étaient déjà partis d'Arcis: ils ont vendu les meubles et les frigos et ils ont laissé tout grand ouvert, même les fenêtres, pour faire monter la facture de chauffage et faire payer l'État français."

Est-ce à force de rester cloîtrés entre eux, chez eux, que les gens en sont arrivés là? "Ils ne s'intéressent pas aux élections, mais ils regardent trop la télé et à la fin, ça les rend fous", avance une habitante, au bout de la Grande rue. Encore plus que des fêtes, ce qui manque à Grandville, "c'est un lieu pour se rencontrer", estime Maurice Martin. Il y a encore quelques années, il y avait l'église et quelques bistros, à Lhuître, à trois minutes en



Géraldine, habitante de Grandville. Abstentionnée.



Extérieur de l'ancienne discothèque de Grandville.



À Grandville, la plupart des habitants se méfient les uns des autres, préfèrent rester chez eux. Rue Basse, un agriculteur à la retraite lance, le regard mauvais tourné vers le lotissement: “*Ces gens-là, nous, on ne les connaît pas, on ne les fréquente pas*”

voiture. Ils ont tous fermé. Ou presque. À Mailly-le-Camp, il y en a bien un énorme, aux allures de cantine: il est situé au bord de la route qui longe le camp militaire. À travers les baies vitrées, on voit les grandes tentes kaki qui s'étendent à l'infini dans les champs. Ici, 99% des clients sont des recrues en uniforme, venues savourer ce que le patron, Djamal, alias “Boby”, assure être le “*mieux hamburger du monde*”. Les habitants des villages comme Grandville, eux, ne viennent jamais. Mais Boby n'en a cure: bientôt, le camp accueillera 900 soldats de plus, les Dragons, le plus grand régiment blindé de France. Jusqu'à l'été dernier, il y avait aussi une boîte de nuit à Allibaudières: la plus grande du département, avec un parking de 1 500 places, un énorme bâtiment en forme de bateau de croisière et, en guise de décoration, des répliques de la statue de la Liberté, d'un avion biplace encastré dans un arbre, et même, à l'intérieur, une vraie piscine. L'Exo 7 a accueilli des stars de la télé-réalité et du site porno Jacquie et Michel. Elle a fermé il y a six mois. “*Les gérants étaient des incapables, le club était mal fréquenté, il y avait de la bagarre*”, résume le propriétaire, qui habite la maison d'à côté. Il n'a pas dit son dernier mot: il a promis d'ouvrir un thé dansant d'ici l'été. Autour, les habitants semblent dubitatifs. La plupart ont de toute façon perdu l'habitude de croire en quoi que ce soit. “*Moi, ça ne m'intéresse pas. Je n'ai jamais cru à la politique, je ne crois plus trop aux gens. Je préfère les singes*”, lâche Géraldine, dans son jardin. Elle ne fait pas rentrer, mais raconte qu'elle en a plein la maison, surtout des chimpanzés et des gorilles, en photo, en statuette, en peluche. “*Mon rêve, ça serait d'aller les voir en Afrique, mais j'ai trop peur de l'avion.*” ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR EAF



À vendre

Échanger son vote contre un paquet de clopes ou un McDo? Plutôt que de s'abstenir, c'est ce qu'a choisi de faire Julien, 30 ans, pour qui le plateau politique relève du “malaise”.

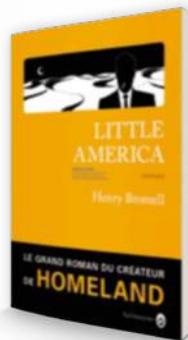
Hollande ou Sarko? Au soir du premier tour de l'élection présidentielle de 2012, dans l'appartement de Myriam dans le XII^e arrondissement de Paris, une dizaine d'amis annoncent chacun leur favori. Arrive le tour de Julien, le voisin. “*Je m'en fous, je ne vais pas voter. Et si je peux, je vais vendre ma voix.*” La plaisanterie fait le tour de la pièce. Les gens ricanent. Certains lui font des propositions d'achat: des jeux vidéo, des clopes. “*Et là, Myriam me propose de me faire ce que je veux à manger pendant une semaine*, se rappelle Julien. *J'ai dit: 'OK, banco, mais je ne veux que des boulettes.'* Il faut savoir que c'est sa spécialité...” Deux semaines plus tard, Julien vote donc pour Nicolas Sarkozy au second tour, sur les indications de la cuisinière. Soufflant des nuages avec sa cigarette électronique à la table d'un café proche de la gare de Lyon, non loin de chez lui, Julien raconte, nostalgique, sa semaine de 2012: “*Vers 8h30, elle m'apportait le petit plateau, le pain, les couverts, le plat.*” Myriam se rappelle lui avoir aussi acheté un paquet de cigarettes en rentrant du bureau de vote. “*Et il voulait que je fasse son ménage en plus. Là, j'ai dit: 'Non, n'abuse pas!'*” Myriam est une habituée. “*Déjà, quand j'étais étudiante, en échange de voix, on donnait des solutions en TD, on passait des devoirs.*”

Cinq ans plus tard, Julien, désormais âgé de 30 ans, a décidé de remettre sa voix sur le marché pour le premier tour de l'édition 2017. “*Un pote m'a dit qu'il me l'achetait avec un paquet de clopes ou une dosette de vapoteuse, voire un McDo ou un Burger King.*” Au second tour, Julien prévoit de sonder plusieurs personnes pour prendre la meilleure offre. “*J'aime bien la bouffe*”, avoue-t-il, laissant penser que certaines boulettes pourraient encore peser lourd dans la balance. Pourquoi cette défiance envers le vote? “*Ça m'évite de perdre une heure*”, lâche-t-il, avant d'égrenner les vraies raisons. Employé de bureau et agent immobilier à ses heures, Julien est titulaire d'un CAP bronzier. Mais, par manque de travail, il a abandonné la profession au bout de six mois malgré 600 candidatures, enchaînant les petits boulot – “*peintre en bâtiment, maçon, livreur, serveur, j'ai aussi distribué des flyers*”. Il trouve que “*les artisans ne sont pas du tout représentés*” dans l'élection, et plus généralement, ne “*comprend[s] pas pourquoi on vote pour des gens qui n'ont pas la vie de 95% des Français*”. “*Nous, on n'a pas des costards à 12 000 euros, on ne mange pas des pains au chocolat à quinze centimes. Il y a un malaise.*” Julien assure néanmoins qu'il ne vendra son vote “*ni pour Le Pen ni pour Mélenchon*”. Il ajoute: “*Je ne serais pas trop pour voter Fillon, mais ça ne me dérangerait pas plus que ça.*” Il regarde brièvement à côté, puis en face. “*Je vais te poser une question: est-ce que tu connais un seul président qui n'ait pas de casserole?*” – EMRE SARI

abonnement



1 AN **65€**
(24 NUMÉROS)
AU LIEU DE 93,60 €



+ LE LIVRE **LITTLE AMERICA**
HENRY BROMELL

Little America questionne la politique étrangère américaine, mais ce roman envoûtant met surtout en scène la quête d'un fils cherchant à comprendre qui est réellement son père.

POUR VOUS ABONNER PLUS FACILEMENT, UNE SEULE ADRESSE:

abosociety.fr

- Abonnement classique un an ou abonnement à durée libre.
- Le paiement est sécurisé et vous aurez accès à votre compte, afin de consulter vos abonnements et modifier vos coordonnées.

↓ Coupon à envoyer à Society Abonnements, 9 rue de la Croix Faubin, 75011 Paris accompagné de votre chèque à l'ordre de SO PRESS

NOM et PRÉNOM ou RAISON SOCIALE

N° APPARTEMENT ou de BOÎTE À LETTRE – ÉTAGE – COULOIR – ESCALIER ou SERVICE – IDENTITÉ du DESTINATAIRE

ENTRÉE – TOUR – IMMEUBLE – BÂTIMENT – RÉSIDENCE – ZONE INDUSTRIELLE...

N° et VOIE ou HAMEAU (Ex: AVENUE DES FLEURS)

MENTION SPÉCIALE DE DISTRIBUTION et N° (EX: BP – TSA – POSTE RESTANTE...) ou LIEU DIT

CODE POSTAL ou CEDEX LOCALITÉ DE DESTINATION ou LIBELLÉ CEDEX

@

TÉL.

E-MAIL

OFFRE N°1 / 65 € 1 an* France métropolitaine
soit 30% d'économie + le LIVRE *Little America*

OFFRE N°2 / 85 € Society + So Foot pour 1 an*
au lieu de 138,60 € en kiosque

OFFRE N°3 / 85 € Society + Sofilm pour 1 an*
au lieu de 142,60 € en kiosque

OFFRE N°4 / 35 € Society pour 6 mois (soit 12 n°)
au lieu de 46,80 € en kiosque

* 1 an = 24 numéros. ** Offre réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies sont nécessaires pour la mise en place et le suivi de votre abonnement. Elles font l'objet d'un traitement informatisé et sont destinées au service abonnement de SoPress. Sauf opposition de votre part à exercer auprès de SoPress comme indiqué ci-dessous, elles pourront être utilisées à des fins de prospection et/ou cédées à des tiers. Vous disposez d'un droit d'opposition, d'accès, de modification, de rectification et de suppression des données vous concernant (loi "Informatique et Libertés" du 6 janvier 1978) que vous pouvez exercer auprès de SoPress, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris ou abonnement@society.com. Toutes nos offres peuvent être réglées par prélèvement mensuel renouvelable automatiquement. Si vous acceptez ce mode de paiement, votre abonnement sera automatiquement renouvelé chaque mois (pour les offres à durée libre) ou à chaque date anniversaire, via un prélèvement sur la carte utilisée lors du paiement. Dans le cas d'un abonnement renouvelable, vous pouvez demander la suspension de votre abonnement, au plus tard 15 jours avant la date anniversaire, en contactant notre service abonnement. Les abonnements à durée libre se basent sur un prélèvement mensuel d'une valeur fixe. Les conditions générales de ventes complètes sont consultables sur <http://www.sopress.net/>

100 choses...

...à ne jamais faire dans la vie



Daemon. •25• Se prénommer Stéphane quand on s'appelle Guillon. •26• Prendre le bus quand on doit être à l'heure. •27• Mettre un coup de tête à Monsieur Materazzi. •28• Oublier de nettoyer les empreintes. •29• 0,3% à la primaire. •30• Dire: "Juste un verre et j'y vais." •31• Trouver un petit job au Parlement pour sa femme et ses enfants. •32• Prépayer la peau d'un ours à un type qui ne l'a pas encore tué. •33• Être d'accord avec le mec de l'autre côté du bar. •34• Voler avec les pigeons quand on est un aigle. •35• Échanger sa lessive habituelle contre deux barils de lessive X. •36• Surfer la vague réunionnaise. •37• Changer de file à la caisse. •38• Couper *quoi que ce soit* à la mandoline. •39• Boire dans la cannette qui sert de cendrier. •40• Pousser mémé dans les orties. •41• Vieillir. •42• Se laisser déstabiliser par un malheureux service à la cuillère. •43• Chercher à comprendre la fin de *Lost*. •44• Aller à cette fête où il y a notre ex, juste comme ça, juste pour voir comment elle(il) va parce que nous de notre côté ça va hyper bien, vraiment, impec', pourquoi? •45• Raccrocher en premier. •46• Dire: "Cette année, attention à l'Angleterre!" •47• Un discours à un mariage. •48• Penser à Laurent Wauquiez avant de s'endormir. •49• Baisser les bras quand on est trapéziste. •50• Composer ce numéro de téléphone inscrit sur un mur de toilettes d'autoroute. •51• Se raser jusqu'aux pommettes. •52• Hurler "cot cot cot cot codek" à tout bout de champ. •53• Cliquer là-dessus. •54• Des listes. •55• De l'ironie. •56• Donner le sein quand on est un homme. •57• Demander à notre belle-mère de tirer sur notre doigt. •58• Boire du Destop. •59• Provoquer un combat de regards quand on a une conjonctivite. •60• Faire les guillemets avec les doigts. •61• Choisir la question verte quand on a le choix du camembert. •62• Opter pour un blanc doux avec des fruits de mer. •63• Penser que l'on a le monopole du cœur. •64• Dire qu'en fait, dans *Sixième Sens*, Bruce Willis est mort. •65• S'enlever une poussière dans l'œil après avoir grignoté des cacahuètes au wasabi. •66• Revenir vers autrui ASAP. •67• Du rap musette. •68• Manger des pâtes le premier du mois. •69• Enfiler son slip en sautant à pieds joints. •70• Écouter la machine tourner dans le silence. •71• Confier ses tourments à un perroquet. •72• Se lancer dans un agneau de sept heures à 22h. •73• Fumer cette weed décidément trop forte. •74• Souhaiter bonne nuit à un moustique. •75• Prendre Yoshimitsu quand on débute sur *Tekken*. •76• Se présenter comme le(la) candidat(e) du système. •77• Participer à une activité de team building. •78• Changer une ampoule dans son bain en chantant *Alexandrie Alexandra*. •79• Accepter un cadeau de la part d'un type qui s'appelle Pandore. •80• Rompre avec quelqu'un avec qui on a fait une *sextape*. •81• Des PowerPoint. •82• Dire: "C'est la première fois que ça m'arrive, pardon." •83• Une mega surprise à ses amis. •84• Demander à Lara Fabian comment elle nous aime. •85• Repenser à Lilicub. •86• Lécher son téléphone. •87• Se voir quand on a bu. •88• Mettre ses mains sur la porte du métro quand on est un lapin. •89• Badiner avec l'amour. •90• Se tenir au jus. •91• Caler dans la montée d'un parking souterrain. •92• Terminer son mail par un adverbe qui n'est pas "cordialement". •93• Rester assis quand quelqu'un entre dans la pièce avec une Danette. •94• Répondre oui à quelqu'un qui demande: "Vous vous y connaissez en informatique?" •95• Dîner avec Luka Rocco Magnotta. •96• Chanter *La Zoubida*. •97• Demander à ses parents comment on a été conçu(e). •98• Oublier la date de la fête des voisins. •99• Couper ses spaghetti. •100• Envoyer Marine Le Pen à l'Élysée.

- 1• Porter des collants chair. •2• Prendre la chasse au trésor dans la maison de son beau-frère un peu trop au sérieux. •3• Boire du Coca après avoir avalé un Mentos. •4• Se réveiller tard dans la nuit et marcher pieds nus sur un Lego de son gamin. •5• Accepter maman sur Facebook. •6• Lire les édits de Christophe Barbier. •7• Sortir un plat du four avec la bouche au milieu de la cuisson. •8• Caresser son ou sa partenaire avec un croissant aux amandes. •9• Poster des messages sur Google Plus. •10• Dire: "J'écoute de tout." •11• Lire les commentaires. •12• Diviser sa soirée du 31 en plusieurs soirées. •13• Tirer sur cette petite peau à côté de l'ongle. •14• Ne pas regarder la météo avant de sortir avec des chaussures en nubuck. •15• Taper "blue waffle" dans Google. •16• Dire oui à une invitation pour une "babyshower". •17• Tweeter uniquement à l'infinitif. •18• Terminer par "check". •19• Se dire qu'on aura moins chaud avec un pantacourt. •20• Manger une pêche et boire du café dans le même quart d'heure. •21• Ne pas avoir de Doliprane d'avance. •22• Aller voir un film de Michael Haneke avec un *date*. •23• Acheter l'album folk d'une actrice. •24• Répondre par mail à Mailer-



tracks.arte.tv

TRACKS
L'ÉMISSION QUI NE TIENT PAS EN PLACE!



RETRouvez **TRACKS** LES VENDREDIS
AUTOUR DE MINUIT ET AUSSI SUR L'APPLI

arte
Ouverture permanente



Oùirez-vous la presse quand les tablettes auront disparu ?



Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.

Aujourd'hui, 98 % des Français nous lisent chaque mois, sur papier, ordinateur, tablette ou smartphone*.

Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.

Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur demainlapresse.com

Society avec

#DemainLaPresse
DEMAIN LAPRESSE.COM



PARIS 8^{ÈME} - BIEN D'EXCEPTION
365 PIÈCES - 11 179 M² - JARDIN : 1,5 Ha

BAIL DE 5 ANS À CÉDER



SeLoger
AVEC VOUS QUAND LA VIE BOUGE